

Le Samedi

VOL. IX. No 52
MONTREAL, 28 MAI 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c



L'INSPIRATION.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 28 MAI 1898

VOCABULAIRE ÉPUISÉ



Le premier candidat à la lutte — ?... !... ?... !... etc., etc.
Un passant. — Pourquoi donc ne répondez-vous pas aux injures qu'il vous lance ?
Le second candidat. — Comment faire ? Il s'est servi des meilleurs mots.

POIGNÉE DE QUATRAINS

L'UTILE ET L'AGRÉABLE

Au malade saigné par elle :
— Rendez grâce, disait la sangue, à mon zèle :
J'ai su vous sauver du trépas.
— Et faire, en même temps, dit l'autre, un bon repas.

x

UN QUI NE SE DÉMONTE PAS

Un âne, un jour, portait des fleurs. Sur son passage
On accourt. " Bien ! dit-il : c'est pour me rendre hommage."
Le lendemain, chargé de fumier, son aspect
Fait fuir les gens : " Très bien, dit-il, c'est du respect."

x

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE

A sa fille, un beau jour, mère Écrevisse dit :
" Allons, petite, on vous contemple.
Tâchez de marcher droit." La fille répondit :
" Ma mère, je veux bien, mais montrez moi l'exemple."

x

L'ALOUETTE ET LE ROSSIGNOL

L'alouette disait : — Tu n'es, ô rossignol,
Qu'un musicien d'entresol.
Pour moi, j'aime à me perdre, en chantant, dans la nue.
— Aussi n'êtes-vous pas toujours bien entendu.

x

L'ÂNE, LE MULET ET LE CHEVAL

— Messieurs, dit l'âne un jour, laissez-moi, je vous prie,
M'abriter dans votre écurie.
— Soit, répond le cheval. — Non pas, dit le mulet
En lui poussant au nez la porte : il est trop laid.

x

LA ROSE ET L'ESCARBOT

O peintre, qu'a voulu ton habile pinceau
Présenter à nos yeux dans ce joli tableau
D'un escarbot sur une rose ?
— Vieux garçon, épousant fillette blanche et rose.

SYLVIO.

BIEN JUSTE

Madame. — Je pense, Brigitte, que vous comprenez bien tout ce que j'ai fait pour vous depuis que vous êtes entrée à mon service. Vous ne saviez rien faire et vous voilà maintenant une cuisinière de première classe.

Brigitte. — Oh, je le sais bien, madame. C'est pourquoi je voudrais avoir \$5 de plus par mois. Je ne puis pas roster avec les mêmes gages que quand je ne savais rien.

ENTRE PEINTRES

Caliban. — Qu'est-ce que c'est que ce que tu as fait là ?

Cabrion. — C'est le sommet du Mont Blanc ; qu'en dis-tu ?

Caliban. — C'est fait de chic ?

Cabrion. — Non, il a posé !

UN VRAI MODÈLE

Girafier. — Es tu content de ton nouveau domestique ?

Patachon. — Enchanté ! Le modèle des serviteurs.

Girafier. — Je ne lui supposais pas tant de talent que cela !

Patachon. — Une perfection, mon cher. Il ne dit rien et n'en pense pas plus...

IL FAUT ENTENDRE DEUX CLOCHES

La visiteuse. — Oh ! ma petite Louise, c'est bien méchant de la part d'une jolie petite fille comme toi, de tourmenter ta mère comme tu le fais.

La petite Louise (5 ans et toute en pleurs). — Ah ! madame, ne vous pressez pas tant que ça de m'accuser sans savoir. Si vous aviez vécu comme moi aussi longtemps avec maman, vous verriez bien qu'elle est la plus blamable de nous deux.

DOUX SOUVENIR

Boireau. — Vous connaissiez le défunt ?...

Paturel. — Beaucoup !... En 1885, j'ai eu avec lui, un procès que j'ai perdu.

IL EN ÉTAIT CAPABLE

Le père Prud'homme. — Il faut gagner de l'argent, mon fils, car tu auras beau être intelligent, tu ne pourras rien faire sans argent.

Le fils Prud'homme. — Si, père, je le puis.

Le père Prud'homme. — Je voudrais bien que tu me dise ce que tu serais capable de faire ?

Le fils Prud'homme. — Des dettes !

UNE GRANDE CONSOLATION

Le médecin (après avoir ausculté son malade). — Toutes mes félicitations, cher monsieur, ça va bien, très bien.

Le malade (joyeux). — Alors vous croyez que ça ne sera rien, docteur ?

Le médecin. — Pas dis cela. Mais je crois bien que vous avez une maladie absolument inconnue et si l'autopsie me confirme le fait, je vous promets de l'appeler de votre nom.

UNE PREUVE PAS NÉCESSAIRE



Madame (furieuse). — Avant notre mariage, tu me répétais sans cesse que tu n'étais pas digne d'être aimé de moi.

Monsieur (fortement éméché). — Je crois... bien que... oui... ma chère...

Madame. — Je ne vois pas la nécessité d'essayer encore de me le prouver.

POURQUOI LE PANTALON NE SERAIT-IL PAS L'EMBLÈME DE L'HOMME ?

LA SEULE PREUVE EFFICACE

Calinard est au plus mal avec sa belle-mère laquelle, de son côté, prétend que son gendre est capable de tout, même d'un crime, pour se débarrasser d'elle. La semaine dernière, comme elle dinait chez lui, elle se donne une indigestion et l'accuse de l'avoir voulu empoisonner.

—Sapristi ! s'écrie Calinard exaspéré, je demande que l'on fasse immédiatement votre autopsie pour prouver que vous vous trompez affreusement.

PRÉCOCE ANALOGISTE

Le professeur. — Dans quelle famille d'animaux placez-vous l'homme ?

L'élève. — Dans les ruminants, m'sieu !

Le professeur. — Comment cela ?

L'élève. — Parce qu'il est sujet aux rhumes.

II. LE MÉRITAIT BIEN

Le magistrat. — Quelle est l'accusation portée contre le prisonnier ?

La plaignante (une jolie fille, en rougissant très fort). — S'il vous plaît, Votre Honneur, cet homme m'a embrassée dans la rue.

Le magistrat (la regardant fixement). — Il vous

a embrassée, dites vous ?

La plaignante. — Oui, Votre Honneur.

Le magistrat. — Et combien de fois vous a-t-il embrassée, mademoiselle ?

La plaignante. — Seulement une fois, Votre Honneur.

Le magistrat (sursautant sur son siège). — Rien qu'une fois ! Le fou. Six mois. A une autre cause, greffier.

CE QU'UN BÉBÉ EST CAPABLE DE FAIRE

Il peut user une paire de chaussures en vingt-quatre heures.

Il peut forcer son père à faire constamment des annonces afin d'avoir une bonne.

Il peut occuper simultanément les deux côtés du plus grand lit existant.

Il peut donner l'impression exacte d'un démon au moment même où sa mère voudrait montrer "le joli bébé qu'elle possède".

Il peut faire parler, au célibataire occupant la chambre voisine, un langage tel, que s'il le répétait dans la rue, il en aurait au moins pour deux ans.

Il est capable de dormir les poings fermés, comme un ange, et s'éveiller juste au moment où son père et sa mère partent pour le théâtre, puis rester en cet état jusqu'à la fin du 5e acte.

COMME UN CHEVAL

Le tramp Jailaplemme (tout en sueur). — Ah, bon Dieu ! Ce que j'ai été occupé, ce matin.

Le tramp Danslescoïns (incrédula). — Toi, occupé ?

Le tramp Jailaplemme. — Oui, occupé et toute la matinée encore. Comme un cheval, quoi.

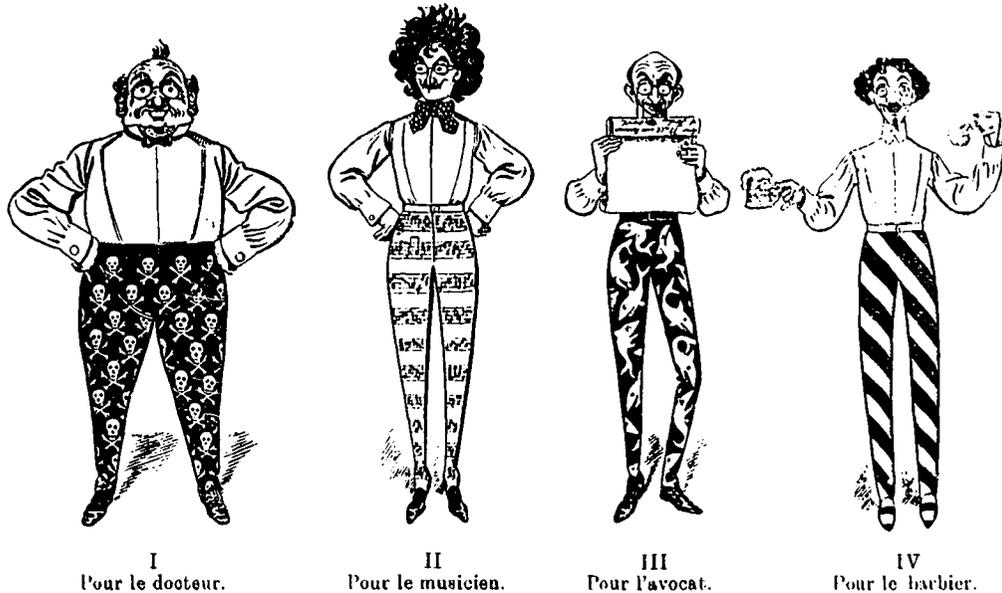
Le tramp Danslescoïns (de plus en plus incrédula). — Je voudrais bien savoir ce que tu as pu faire, toi, toute une matinée.

Le tramp Jailaplemme. — Je me suis reposé.

UNE IDYLLE DANS LA RUE



Des flots d'harmonie coulaient. Toute une foule jeune se levait au plaisir de la danse. Soudain, l'air, "lui" et "elle," ne voyaient, n'entendaient rien.
Elle (baissant timidement les yeux). — Oh ! Louis, Refuserais-tu quelque chose à ton ange, s'il te demandait une faveur ?
Lui (dans le septième ciel). — Louis n'a jamais rien pu refuser à son Hortense. Que veux-tu ?
Elle (avec effusion). — Oh, mon Louis, demande au musicien de jouer la "marche du mariage."



I Pour le docteur.

II Pour le musicien.

III Pour l'avocat.

IV Pour le barbier.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
 DLXXX

DANS LES BOIS

Au printemps, l'oiseau naît et chante ;
 N'avez-vous pas ouï sa voix ?...
 Elle est pure simple et touchante,
 La voix de l'oiseau — dans les bois !

L'été, l'oiseau cherche l'oiselle ;
 Il aime, et n'aime qu'une fois.
 Qu'il est doux, paisible et fidèle,
 Le nid de l'oiseau — dans les bois !

Puis quand vient la saison brumeuse,
 Il se tait avant les temps froids.
 Hélas ! qu'elle doit être heureuse,
 La mort de l'oiseau — dans les bois !

GERARD DE NEURAL.

INSTANTANÉS

LVII

ARÈNES ESPAGNOLES

César, Regatero !

César, un superbe tigre du Bengale !

Regatero, un taureau andalou, frais émoulu des pâturages de Lérída.

Il est trois heures de l'après-midi ; un appel de trompette vient d'avertir le public que le moment solennel est arrivé et les fourgons contenant les combattants sont amenés près de la grande cage de fer dressée au milieu de l'arène.

Regatero, le premier introduit, parcourt la cage en tous sens, dressant fièrement la tête, frappant le sol du pied.

Mais le tigre vient de bondir et, avec un rugissement terrible qui fait courir, sur la foule anxieuse, un même et intense frisson, se précipite sur le taureau.

Il a su éviter les terribles cornes ; cramponné sous le ventre de son adversaire, ses dents sont clouées, ses griffes plongées dans les flancs de l'animal étonné.

Une minute, — un siècle, — le taureau, replié sur ses jarrets, semble perdu ; c'en est fait, semble-t-il, de Regatero ; le monstre boit son sang !

Mais il se redresse, se secoue violemment et, de ses pieds, fait lâcher prise à César qui roule dans le sable.

D'un terrible coup de corne, le félin est lancé au plafond de la cage ; il retombe à terre, assommé, est ressaisi et lancé, avec la même violence, six fois de suite. Le voilà, pantelant, les reins brisés.

Le taureau, immobile, flaire son ennemi.

Tout à coup le tigre se redresse, saisit, de ses crocs aigus, le muflle de Regatero, tandis qu'il le déchire de ses griffes terribles. Mais le tigre, abandonnant prise, est furieusement piétiné. Sur les puissantes cornes du taureau, il est lancé, relancé dans les airs, — comme une balle, — jusqu'à ce que, épuisé, il retombe lourdement, les quatre pattes étendues.

Cette fois il est bien mort.

Et, la cage ouverte, Regatero s'élançait dans l'arène, humant l'air, frénétiquement applaudi par la foule en délire.

SILVIO.

UN HOMME CHANCEUX



Madame. Savais-tu que monsieur Duraciel était devenu si sourd qu'il ne pouvait plus entendre sa femme ?
Monsieur (levant les yeux au ciel). — Il y a des hommes qui sont bien chanceux.

LE VAINCU

Sur le sol, par le soc de bois égratigné
 A peine, Mohammed a jeté la semence,
 Puis est allé s'asseoir, calme, dans l'ombre immense,
 Attendant la moisson, tranquille et résigné.

Le blé, vainqueur enfin du palmier dédaigné,
 Pousse et jaunit pour peu qu'Allah ait de clémence.
 Alors Mohammed prend la récolte et commence
 Le partage du beau grain d'or, par tous guigné.

"Tiens, Juif ! Tiens, Zouaoui ! Venez tous ! S'il en reste,
 Je mangerai demain". Du même large geste
 Dont il semait, l'Arabe éparpille l'argent

Au peuple qui se rue, à la foule en démente,
 Jette sur la cohue un regard négligent,
 Puis retourne s'asseoir, calme, dans l'ombre immense,

PAUL MILLIÈRE.

L'INCENDIAIRE

Jules Renard, directeur du théâtre de l'Ambigu-Comique à Alger, était un petit homme de soixante ans, sec, jovial, actif, et dont le flair artistique égalait la rapacité.

Heureux homme qui avait fait mentir le proverbe des pierres qui roulent ! Et, dans ces derniers temps, la fortune, fidèle, avait continué à le favoriser.

En effet, la grande comédienne Judith Isaac, venue à Alger pour combattre un commencement de phthisie, avait consenti, avant son départ, à donner une représentation, à titre gracieux, au théâtre de l'Ambigu.

Pourquoi ? c'est que la célèbre artiste était liée envers Jules Renard par une dette de reconnaissance. Quinze ans auparavant, le directeur

MOEURS ET COUTUMES



Comment on s'embrasse en Afrique, dans la tribu des Grosseslèvres.

avait recueilli la fillette orpheline et lui avait donné les premières leçons de déclamation.

Graine jetée en terre fertile. L'enfant était devenue célèbre. Et le hasard venait de réunir le bienfaiteur et la protégée.

La représentation devait avoir lieu le 17 avril. Le 16 au soir, le théâtre était loué du haut en bas. Inutile de dire que le père Renard avait doublé le prix des places.

Et, le 16 au soir, il rentrait chez lui, se frottant les mains, fredonnant de petits airs joyeux, et souriant à la lune qui montait au-dessus du Cap Matifou.

Chaque soir, il ramassait sous sa porte une cargaison de lettres jetées par le facteur. Ce jour-là, il n'en trouva qu'une, mais elle frappa immédiatement ses regards par les dimensions exagérées de l'enveloppe et l'écriture tourmentée de la suscription.

Il lut :

Monsieur,

*Votre théâtre brûlera demain vers onze heures du soir.
 Un bon averti en vaut deux, et même trois.
 Tenez compte de cet avertissement donné par*

UN AMI

— Certes, s'écria Jules Renard, pris d'un accès d'ironique colère... voilà une lugubre charge, et une bien misérable fumisterie.

... Cette lettre est l'œuvre d'un impudent saltimbanque, d'un aliboron macabre que mes succès empêchent de dormir... mais dépister le galopin serait malaisé, car il a contrefait son écriture...

La-dessus, le père Renard se coucha et s'endormit.

Mais son sommeil, ordinairement paisible, fut troublé par de persécutantes visions. Il revit, en un rêve interminable, ce terrible incendie du théâtre de Nico auquel il avait assisté.

Il revit les files de cadavres étendus en plein soleil, le lendemain du sinistre ; tous semblables ! tous frappés par la mort d'une invariable estampille !... la face contractée, les mâchoires serrées, la paume des mains largement ouverte, les doigts repliés, crispés, menaçants, comme des griffes de fauves.

II

Non loin d'Alger, on rencontre, enfouies en de claires verdures, nombre de maisons blanches aux vérandahs mauresques dont les arceaux grêles cachent leurs fines sculptures derrière les orangers et les tamaris.

Judith Isaac habitait une de ces demeures mi-arabes, mi-françaises, accrochées aux flancs de la Bouzaréah.

Le 17 avril, à cinq heures du soir, la comédienne était accoudée sur le balcon de marbre qui dominait la rade d'Alger.

Judith Isaac était grande et brune. Son regard fixe, paisible et droit avait les reflets des mers tranquilles. Ses paupières se mouvaient avec des battements rythmiques.

— Bonjour, dit tout à coup le père Renard, apparaissant au haut du perron. Il faut un certain courage, ma fille, pour s'élever jusqu'à toi.

— Ou des affaires graves... Parlez, cher maître, qu'y a-t-il ?

— Eh ! rien, répondit insoucieusement le directeur... du moins rien que de réjouissant... nous avons une location... tout ira bien.

— Qui sait ! murmura Judith Isaac dont les grands yeux noirs devinrent rêveurs

Et avec un rire un peu contraint :

— Vous devez supposer que je fais peu de cas des lettres anonymes. Cependant, par curiosité, lisez ce que j'ai reçu hier au soir.

Madame,

C'est un de vos admirateurs qui vous révèle un secret terrible dont le hasard l'a fait dépositaire.

Demain soir, le théâtre de l'Ambigu ne sera plus qu'un monceau de cendres.

Madame, prenez garde... la mort vous guette...

X...

— Que penses-tu de ce billet, fillette ? dit le père Renard en examinant de près le papier qu'il tenait à la main.

— Je pense... je pense que je ne plais pas à tout le monde, et que les mécontents se vengent par d'idiotes plaisanteries, voilà...

Mais déjà le vieillard avisé avait remarqué que l'écriture de cette lettre ne ressemblait en rien à celle du billet reçu par lui.

— Tu ne te connais pas d'ennemis ? demanda-t-il brusquement.

PARAPLUIE BREVETÉ



Pendant que la pluie faisait rage, l'amour paternel avait incalqué au musicien ambulante Spritchdeutsch l'idée géniale d'abriter son fils sous son ophicléide.

La comédienne éclata d'un beau rire :

— Des ennemis... j'en ai des masses ! mais pas un n'irait jusqu'à me griller vive !

... D'abord on ne prévient pas quand on rumine ces canailleries-là...

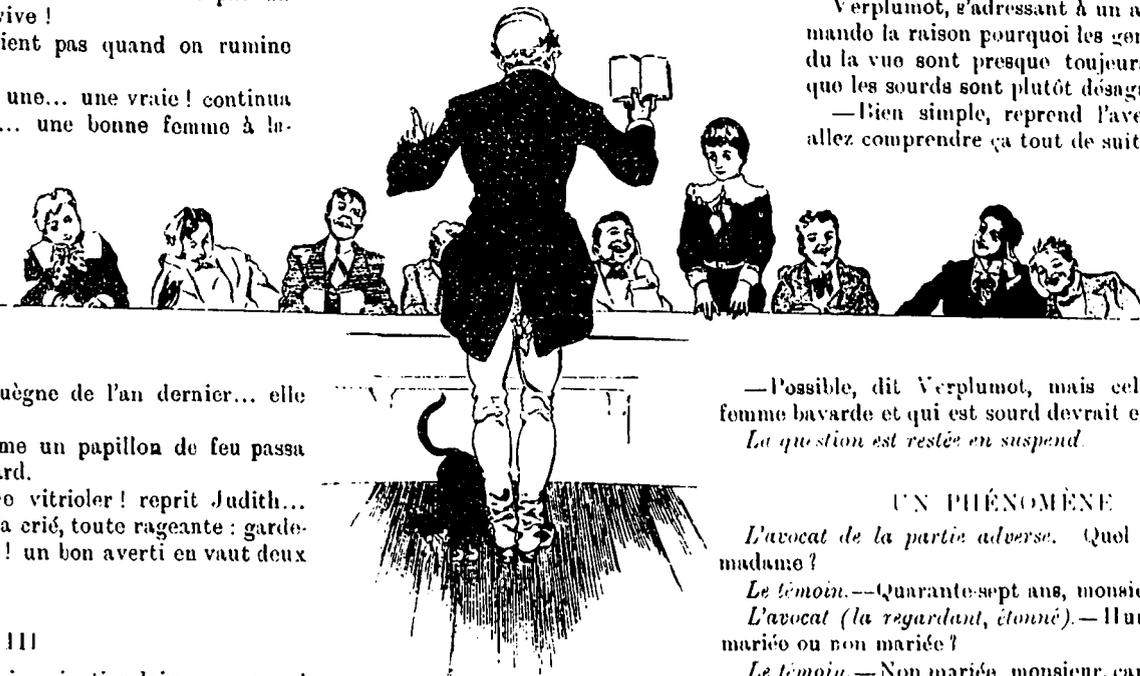
Une ennemie... j'en ai une... une vraie ! continua Judith devenue sérieuse... une bonne femme à laquelle j'ai soi-disant enlevé un rôle il y a cinq ou six ans... une vieille Italienne... Maria Madonia... suis pas où elle est maintenant.

— Je le sais, pensa Jules Renard en fronçant le sourcil, c'est ma duègne de l'an dernier... elle est encore ici...

Et quelque chose comme un papillon de feu passa devant les yeux du vieillard.

— Elle m'en veut à moi vitrioler ! reprit Judith... En nous séparant, elle m'a crié, toute rageante : garde-toi, petite ! je te pincerai ! un bon averti en vaut deux et même trois...

Le vieillard tressaillit.



III

Heureux ceux que leur imagination laisse en repos ! Le père Renard était du nombre de ces privilégiés. Son activité cérébrale était extrême, mais portant toujours sur les mêmes sujets, elle ne s'égarait pas.

Cependant à cette heure, mille pensées confuses se heurtaient dans cette cervelle bien ordonnée.

Que les deux lettres anonymes fussent l'œuvre d'une même personne ou que celle adressée à Judith eût été réellement écrite par un ami et l'autre par Maria Madonia elle-même, c'est ce que des recherches ultérieures pourraient éclaircir ; mais le sérieux de l'aventure consistait tout entier dans cette phrase : Un bon averti en vaut deux et même trois...

Phrase répétée inconsciemment par Judith, comme un ironique avertissement sorti autrefois de la bouche de son ennemie.

Le directeur réfléchit à ceci : mettre le feu à un théâtre est chose aisée. Organiser une effroyable panique est plus facile encore.

Mais, comme l'observait Judith, dans ces deux cas, on ne prévient pas son monde.

— Et pourquoi ne prévient-on pas ? pensait Jules Renard, retournant la question sous toutes ses faces, que je double le nombre de mes pompiers, de mes prises d'eau, de mes agents de police... rien n'empêchera un criminel déterminé de mettre le feu à mon théâtre. Et ces lettres peuvent bien être une scélératesse de plus.

La figure de Jules Renard prit une expression solennelle :

— Ecoute, dit-il à la comédienne, songeuse... Il vaudrait peut-être mieux ajourner cette représentation, je suis prêt, entends-tu ?... à renoncer à ce bénéfice pour quelque temps.

A part lui, il ajouta :

— C'est elle qu'on vise évidemment... je vais faire surveiller Maria Madonia.

— Et moi je vous dis que je jouerai ce soir ! dit la comédienne en frappant du pied.

— Joue... mais sache que Maria Madonia est ici...

Les narines de la femme s'ouvrirent frémissantes. [Et] concentrée, froide, l'œil menaçant :

— C'est la guerre ! murmura-t-elle.

— Ne tremble pas, fillette, je te protégerai... je connais le commissaire central...

— Maria ici... vous ne connaissez pas la vipère... ha ! ha ! nous brûlerons tous, tous ensemble ! fit Judith Isaac éclatant d'un rire nerveux...

— Mais non, mais non, tu ne joueras pas, donc tu ne brûleras pas, c'est élémentaire... je perds six mille francs, ajouta le directeur d'un ton lamentable, mais je ne les regrette pas... n'es-tu pas presque ma fille ?

Judith resta une minute à le fixer en silence, les yeux dans les yeux, puis, d'un ton sarcastique :

— Non, vous ne perdrez rien (et elle tira irrévérencieusement le nez du directeur)... car c'est moi qui ait écrit ces deux lettres, je voulais savoir moi, très curieuse, qui l'emporterait chez vous de l'avarice, de la peur... ou de l'affection que vous me portez. Ai-je bien fait, mon maître ?

Mais déjà le père Renard, rouge de l'indignation que lui causait une pareille mystification, avait pris son chapeau et s'était précipité à travers l'escalier.

Et massacrant, faisant voler à coups de canne fleurs et arbustes, il disparaissait dans les orangers, tandis qu'un rire clair lançait derrière lui ses joyeuses fusées.

PIERRE ROBÈRE.

IL A COMPRIS

La visiteuse. — Votre petite a tous vos traits, ma chère Emma, mais je crois bien qu'elle a les cheveux de son père.

La petite. — Ah, c'est ça alors ! Maintenant je comprends ! C'est parce que j'ai les cheveux de papa qu'il est obligé de porter une perruque.

CLASSE D'HISTOIRE

PAS DE SOLUTION

Verplumot, s'adressant à un aveugle, lui demanda la raison pourquoi les gens qui ont perdu la vue sont presque toujours gais, tandis que les sourds sont plutôt désagréables ?

— Bien simple, reprend l'aveugle, et vous allez comprendre ça tout de suite. Ainsi moi,

j'ai une femme qui, paraît-il, est atrocement laide ; eh bien, je ne l'ai jamais vue !

— Possible, dit Verplumot, mais celui qui a une femme bavarde et qui est sourd devrait en être charmé. La question est restée en suspens.

UN PHÉNOMÈNE

L'avocat de la partie adverse. — Quel est votre âge, madame ?

Le témoin. — Quarante-sept ans, monsieur.

L'avocat (la regardant, étonné). — Hum... Êtes-vous mariée ou non mariée ?

Le témoin. — Non mariée, monsieur, car je n'ai jamais été demandée en mariage de ma vie. Maintenant si c'est dans l'intérêt de la cour, je puis ajouter que j'ai un catarrhe, des cors aux pieds et que je porte des faux cheveux depuis l'âge de trente ans.

L'avocat (absolument démonté). — Hum... Hum... C'est tout, madame. Je ne chercherai pas à ébranler le témoignage d'un témoin aussi franc que vous l'êtes.

CE QUI LUI ÉTAIT UTILE

Un jeune poète mystique, à la chevelure mérovin-gienne, s'adresse à une jeune fille de sa connaissance :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous demander une faveur... Vous driez-vous être assez bonne pour me prêter...

— Une épingle à cheveux, monsieur ?

PAS MOYEN D'Y RÉSISTER



Le monsieur. — Non, non ! Jamais je ne donne rien à un mendiant sur la route.

Le tramp. — Si monsieur avait l'obligeance de me passer sa carte, j'aurai l'honneur de me présenter chez lui demain à l'heure des visites.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



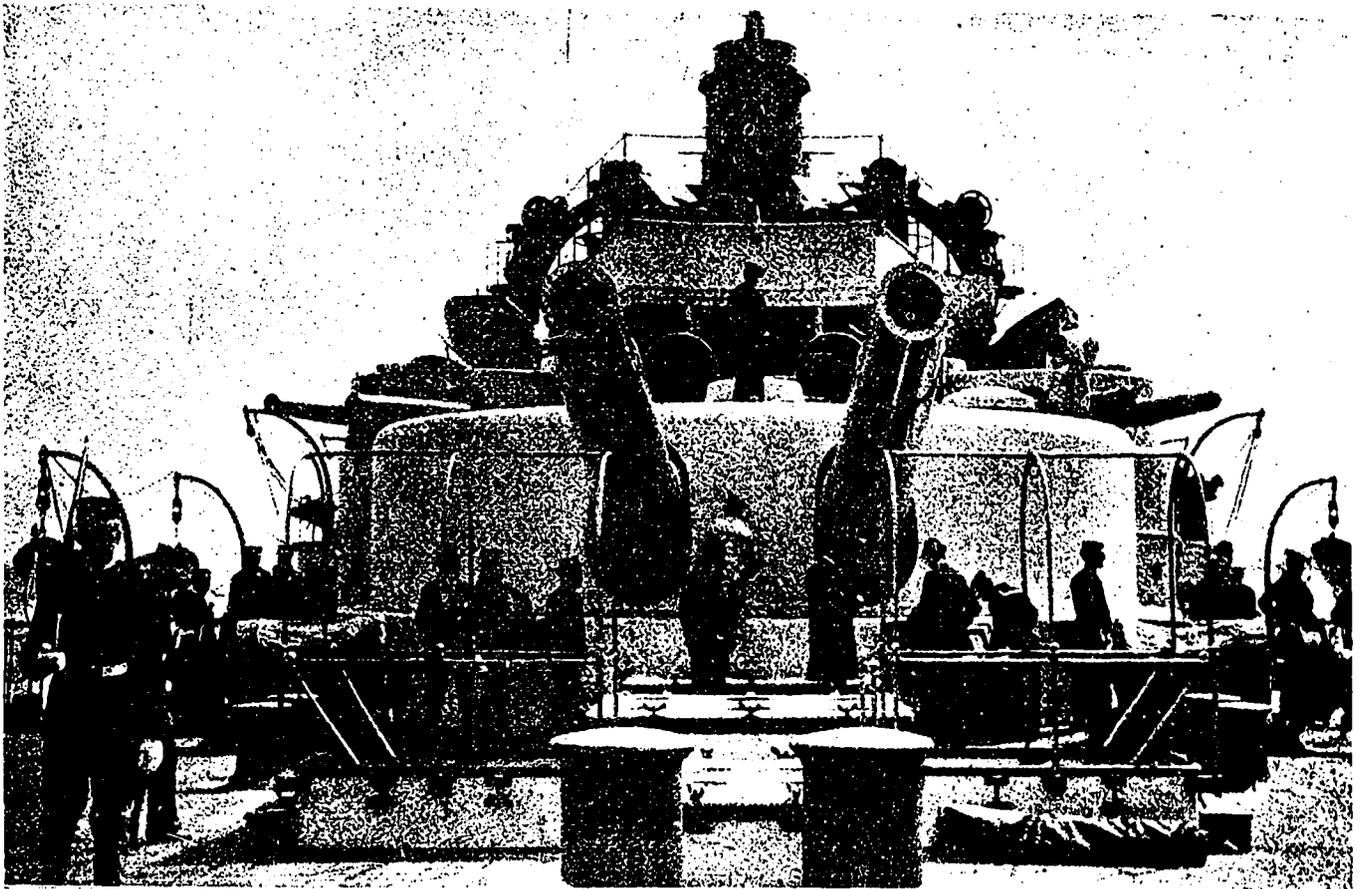
LE PORT ESPAGNOL DE CADIX.



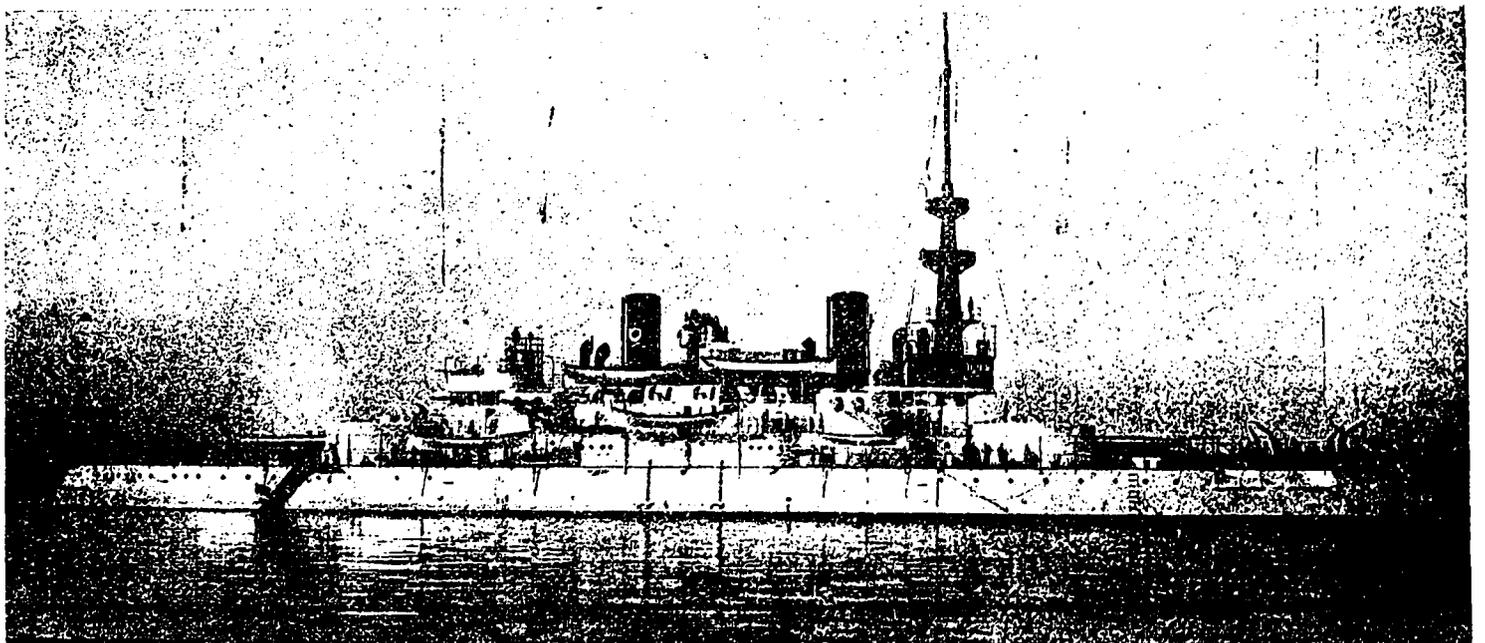
LE PORT ESPAGNOL DE CARTHAGÈNE.



LE CAMPMENT DE L'ARTILLERIE DES ETATS UNIS, A CHICKAMAUGA.

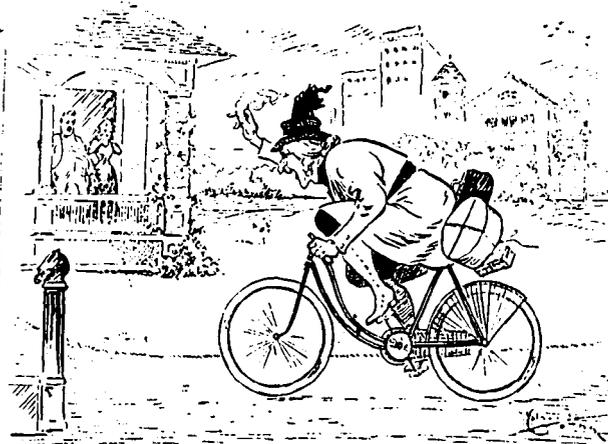


L'ARMEMENT DE L'"ORÉGON".



LE CUIRASSÉ "ORÉGON" DE LA MARINE DES ETATS-UNIS.

UNE TANTE A HÉRITAGE



I
Le père. — Enlève-moi vite ce costume de bicyclette, Virginie. Je viens de recevoir un télégramme qui m'annonce pour aujourd'hui, l'arrivée de ta tante Vieuxjeu. Elle peut être ici d'une minute à l'autre. Tu sais qu'elle est de l'ancienne mode, la bonne-femme, et ce serait maladroit de la choquer avec ce costume.

Virginie. — Je vais de suite me déshabiller, papa.

II
L'arrivée de la tante Vieuxjeu sur sa rapide... (Pas de réclame).

ORDRE

On m'avait dit : Allez. — J'allai. — Gaiement alertes,
 Mes Étrangers, mes bons mercenaires marchaient
 Par les champs de lotus et les rizières vertes :
 — Et nous vîmes un lac où des pêcheurs pêchaient.

Des pagodes aux toits retroussés, tout ouvertes,
 Sous les bambous très fins près de là se cachaient,
 Des cases souriaient, de nattes recouvertes,
 Sur les multipliants les perruches nichaient ;

Et le vent balançait les éventails de palmes,
 Et du massif épais des nôtiers plus calmes
 Filait en l'air, d'un jet, l'aréquier fuselé :

Et les fruits de litchi criblaient d'or le feuillage,
 Et les cactus flambaient en bas ; tout ce village
 Était joyeux, vivant, béni. — Je l'ai brûlé.

VICOMTE DE BORKELLI.

CONTE ARABE

LE SOT, SON ÂNE ET L'HOMME HABILÉ

On raconte qu'un sot marchait, en tenant dans la main le licou de son âne qu'il conduisait derrière lui.

Deux filous le virent.

L'un de ces derniers dit à son compagnon : "Moi, je me fais fort de prendre cet âne des mains de cet homme !"

L'autre lui répondit : "Comment le prendrais-tu ?"

— Suis-moi, reprit le premier, et je te le montrerai.

Le second le suivit et le filou, s'étant approché de l'âne, le dégagea du licou et donna l'animal à son compagnon ; puis, il attacha le licou à sa tête et se mit à marcher derrière le sot, jusqu'à ce qu'il sût que son compagnon était parti avec l'âne. Alors, il s'arrêta ; mais le sot le traîna, au moyen du licou ; l'homme ne voulant pas continuer à marcher, l'imbécile se retourna vers lui et s'aperçut que le licou était attaché à la tête d'un homme.

— Qui es-tu, lui dit-il ?

— Je suis ton âne, lui répondit l'autre, et, en même temps, l'objet d'un événement surprenant. J'avais, ajoutait-il, une mère vieille et pieuse ; je vins à elle, un jour, dans un état d'ébriété.

— Mon fils, me dit-elle, reviens à Dieu de ces mauvaises actions.

Je pris le bâton et l'en frappai.

Aussitôt, elle invoqua le Dieu Très-Haut contre moi qui me changea en un âne et me fit tomber entre tes mains et je suis resté chez toi pendant tout ce temps. Aujourd'hui, ma mère se ressouvint de moi et son cœur en fut ému de pitié ; elle pria Dieu en ma faveur, et Dieu me rendit homme, tel que j'étais.

A ces mots notre sot s'écria :

— Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu, l'Élevé, le Sublime ; je te supplie par Dieu, ô mon frère, de me pardonner tout ce que j'ai fait à ton égard, en montant sur toi et en te frappant très souvent à coups de bâton.

Sur ce, il le remit en liberté et l'habile filou reprit son chemin.

Plein de soucis et de tristesse, le propriétaire de l'âne se rendit chez lui.

— Quelle chose te préoccupe, lui dit son épouse, et où est l'âne ?

— Tu n'as pas connaissance, lui dit son mari, de l'affaire de l'âne ; je vais te raconter son histoire.

Il la lui raconta.

— Malheur à nous, s'écria la femme. Comment ! pendant tout ce temps nous avons eu un homme à notre service !

Elle fit alors des aumônes et invoqua le pardon de Dieu.

L'homme resta quelque temps à la maison sans rien faire.

Son épouse lui dit, un jour :

— Jusques à quand resteras-tu ainsi, dans la maison, sans rien faire ? Va au marché et achète nous un âne sur lequel tu feras tes occupations.

Il partit donc au marché, s'arrêta à l'endroit des ânes, et voici qu'il vit que son âne était mis en vente.

Après l'avoir reconnu, il s'approcha de lui, plaça sa bouche sur son oreille et lui dit :

— Malheureux ! tu as donc encore battu ta mère. Par Dieu, je ne t'achèterai plus jamais.

MAYEUR.

DESTINATIONS INCONNUES

Sonplumet, qui lit attentivement tous les journaux depuis l'ouverture de la guerre hispano-américaine, est surexcité au possible par l'avalanche de fausses nouvelles que nous expédient les agences américaines et anglaises.

Il lit, hier, qu'une division navale américaine est partie pour une "destination inconnue." La colonne suivante, qu'à la flotte espagnole est partie pour une destination également "inconnue."

— Mais voyons, à la fin, s'écrie-t-il, puisque tous ces gens là ne savent pas où ils vont, il n'y a aucune raison pour qu'ils se rencontrent jamais !

PROMPTE ACTION

Henriette. — Papa m'informait, hier, qu'il était absolument opposé à toute demande de la part de Georges.

Louise. — Ah ! Et que lui as-tu répondu ?

Henriette. — Je l'ai tout simplement averti qu'une intervention voudrait dire la guerre.

PAS MOYEN D'Y MANQUER

Premier étudiant. — Où cours-tu donc ?

Second étudiant. — Au cours de la Faculté, ... je ne puis pas le manquer ce matin...

Premier étudiant. — Oh ! cette blague !

Second étudiant. — Parole d'honneur... on conspu le professeur !

BON SENS VS SUPERSTITION



Isaac. — Edonnant ce Chacop ; il est si subersditieux qu'il groit que cela lu borter ponheur, t'acheder quelgue chose a un nègre afeugle.
Abraham. — Moi, che grois que ça serait une pien meilleure geance si z'édait le nègre afeugle qui m'achète quelgue chose.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

DEUXIÈME PARTIE

FANCHON AMOUREUSE

III

(Suite)



Elle resta devant lui interdite. (P. 12, col. 2)

—Par des misérables qui en voulaient à mon Petit Bernard...
 —Ainsi, vous êtes orpheline, mon enfant ?
 —Non, madame, dit Fanchon, qui prenait peu à peu confiance, dans cette atmosphère de tendresse qui l'enveloppait, non, je ne suis pas orpheline. Je n'ai jamais connu mon père, cela est vrai...
 —Mais votre mère ?...
 —C'est ma pauvre maman qui m'a élevée !
 —Elle vit toujours ?
 —Oui.
 —Pourquoi l'avez-vous quittée ?
 —Maman est paralytique. Elle ne peut proférer aucune parole. Elle ne peut se mouvoir. Elle a été admise dans un hôpital. Là, on la soigne. Elle ne manque de rien. Quand j'aurai amassé quelque argent et qu'àuprès de moi je serai sûre qu'elle sera bien soignée, comme là-bas, j'irai la chercher et je la ramènerai... Déjà, une fois, nous avons failli être réunies... Puis la mort nous a de nouveau séparées...
 —Où est-elle ? Désirez-vous que je lui fasse parvenir quelques secours ?
 Mais Fanchon se tut.
 Elle n'osait encore livrer son secret.
 —Merci, madame, merci !... Plus tard, oui, plus tard, peut-être...
 —Oui, mon enfant, dit la comtesse, avec bonté, plus tard lorsque vous aurez toute confiance en moi.
 —Oh ! madame, dit Fanchon avec élan, j'ai confiance, je vous le jure, mais, je vous l'ai dit, j'ai peur, oui, j'ai peur pour ceux qui m'aiment. Et je ne veux pas qu'il vous arrive de la peine, à cause de moi.
 —Nous saurions vous défendre, mademoiselle, dit Jacques, et nous nous défendrions aussi, croyez-le bien !
 —Qui sait ! !
 Il restait bien malgré tout, dans l'esprit de Mme de Beauchamp,

quelque incertitude, une vague hésitation, devant le mystère que revêtait chaque parole de la vieilleuse.

Et cela en dépit de la séduction et du charme de la jeune fille, de la franchise et de la droiture qui se lisaient dans ses yeux.

Cela était si romanesque, ce qu'elle laissait deviner.

Existait-il donc des gens assez féroces, au monde, pour poursuivre de leur haine cette innocente et celui qu'elle appelait Petit-Bernard ?

Pour les poursuivre au point de ne pas même reculer devant un meurtre pour les retrouver et les reconquérir ?

C'était cela qui la faisait douter, rêver, hésiter !

Jacques vint prendre les mains de la comtesse et les embrassa respectueusement.

—Mère, je voudrais t'adresser une prière...
 —Quoi donc, mon fils ?
 —Je voudrais que tu lui dises, à celle qui semble tant t'intéresser, que notre maison lui est ouverte désormais et qu'elle nous fera plaisir chaque fois qu'elle s'y présentera.
 —Vous entendez, mademoiselle ? dit Mme de Beauchamp.
 —Madame, votre bonté me rend toute confuse.
 —Ce n'est pas tout, dit Jacques.
 —Quoi encore, mon fils ?
 —Cette invitation est trop vague. Mlle Fanchon ne viendra pas. Il faut qu'elle s'engage... Pourquoi ne nous promettrait-elle pas de venir une fois par semaine, comme aujourd'hui, par exemple... Alors elle se souviendrait...
 —Répondez, mademoiselle.
 —Oui, madame, je veux bien...
 Et elle ajouta, un peu plus bas :
 —Quand vous serez lasse de moi, je le verrai bien... Alors, tout en vous gardant la même reconnaissance, je ne reparaitrai plus... A cette condition-là, j'accepte, madame.

Le visage de Jacques sembla soudain se transfigurer. Ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé. Un sourire heureux errait sur ses lèvres. Vraiment, à cette minute-là, il n'avait plus cet air maladif qui ne le quittait jamais, cet aspect de jeté et être marqué de mort précoce qui tant de fois, lorsqu'elle était seule, faisait pleurer sa mère.

Était-ce la seule présence de Fanchon qui le changeait ainsi, en réchauffant son cœur ?

Que de fois Mme de Beauchamp, avait cru le perdre, cet enfant qu'elle adorait !

Elle ne lui avait conservé la vie qu'à force de dévouement, qu'à force de tendresses ingénieuses !

Et la brusque apparition de cette jeune fille, envoyée par le hasard, faisait sur Jacques, en quelques minutes, plus que n'avait fait l'affection maternelle depuis vingt ans !... Était-ce donc la vie qu'elle apportait, cette jolie vieilleuse... la vie forte et saine, l'espoir enfin, avec ses chansons ?... Et que réservait l'avenir ?

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :
 —C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

—Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...
 —Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...
 Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.
 Puis elle dit, en montrant Mattéo :

—C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?
 —Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !
 —Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...
 —Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Mouchérons* :

Que j'aime à voir, où le soleil abonde,
 Des mouchérons
 La ronde
 Vagabonde !
 Sur les vapeurs qui s'élèvent de l'onde
 Ces mouchérons,
 Dansez encore, entremêlez vos ronds.

Joyeux enfants des airs, toniques, toujours vous êtes
 En fêtes ;
 Dieu vous fit pour danser
 Sans jamais vous lasser.
 Vos gosiers sont muets, mais le bruit de vos ailes
 Si frètes
 Pour vos ballets vous sert
 Du plus brillant concert.

Pour montrer qu'ici bas les choses sont fragiles,
 Agiles
 On vous voit voltiger
 Sur un brouillard léger.

Il semble que, railleurs, en formant la couronne,
 Pour trône,
 D'un futile plaisir
 Vous venez le choisir !

Sur de molles vapeurs, comme vous, pauvres hommes,
 Nous semmes
 Toujours prêts à venir
 Fonder notre avenir.

Puis, vous vous dissipez, rêves de renommée,
 Fumée
 Au nuage mouvant
 Qu'emporte un coup de vent.

Sans causer un regret, même sans interrompre,
 Sans rompre
 Vos danses, vos ébats,
 Vos amours, vos combats,

Une sombre hirondelle emportée, de la troupe,
 Un groupe
 Et va de ses petits
 Calmer les appétits.

La vie est un banquet où, tandis que la foule
 Se foule
 Pour goûter un instant
 Le plaisir inconstant,
 Comme un oiseau de proie, on tout temps la mort passe
 Rapace,
 Emportant sous nos yeux
 Un convive joyeux.

Que j'aime à voir, où le soleil abonde,
 Des mouchérons
 La ronde
 Vagabonde !

Sur les vapeurs qui s'élèvent de l'onde
 Cais mouchérons,
 Dansez encore, entremêlez vos ronds !

Mattéo et Fanchon prirent congé de Mine de Beauchamp, de Simone et de Jacques. Mais quand ils furent partis, non sans que Jacques eût fait renouveler encore à Fanchon la promesse de revenir bientôt, le jeune comte, resté seul dans le petit salon, souleva légèrement le coin d'un rideau et, par la fenêtre, il attendit que, dans la cour, apparût la vieilleuse.

Il la suivit des yeux aussi longtemps qu'il le put.

Fanchon ne détourna pas la tête.

La porte s'ouvrit et Paris, le grand Paris plein de fièvre, de dangers, plein de tumulte et plein d'indifférence, sembla, par cette porte massive, béante, engouffrer les deux musiciens.

— Reviendra-t-elle ? La reverrai-je ?

Il soupira profondément.

Son visage n'avait plus son éclat de tout à l'heure. Il avait repris sa pâleur habituelle. Les yeux semblaient ternes. Le jeune homme passa la main sur son front. Sa main était glacée. Son front était brûlant. Il s'assit, ou plutôt il tomba dans un fauteuil et pendant un instant il ferma les yeux.

Il était si blanc qu'on eût dit qu'il était évanoui.

Il souffrait.

Mais cette souffrance ne fut que passagère.

Il se releva bientôt.

— Puisqu'elle a dit qu'elle reviendrait, qu'ai-je à craindre ?

En même temps, une autre pensée, un autre projet :

— Et si elle ne revient pas... je saurai bien la trouver, quand je devrais remuer Paris tout entier !...

IV

La vie recommença, pour Fanchon, telle qu'elle avait été lors de l'arrivée de la jeune fille à Paris.

Mais, à présent, elle avait, du moins, un peu d'expérience ; elle profitait, pour diriger ses petits concerts en plein vent, des quelques semaines qu'elle avait passées sous la direction de Luccini, un maître dans l'art de connaître Paris.

Elle ne fut donc pas malheureuse.

Et même, elle remarqua bientôt que là où elle faisait sa meilleure recette, c'était justement, non pas, comme on l'aurait cru, dans les cours des maisons où jusqu'alors elle n'avait pas sollicité la charité des locataires, mais, au contraire, dans les maisons où elle s'était présentée le plus souvent.

Les concierges étaient aimables pour elle, la laissaient entrer et rester aussi longtemps qu'elle le voulait.

Ils étaient les premiers, appuyés sur leur balais, à venir écouter Fanchon la Vieilleuse et ses jolies et naïves chansons.

Et lorsque l'on entendait, dans la cour, le son nasillard de l'an-

tique instrument, toutes les fenêtres s'ouvraient, à tous les étages, toutes les têtes se penchaient.

Et des voix chuchotaient :

— C'est Fanchon ! c'est Fanchon la Vieilleuse !

Car déjà son nom était connu et sa réputation s'agrandissait.

Mais justement, parce que le public allait à elle, la jeune fille commença à exciter l'envie, la jalousie, et bientôt la haine parmi ce peuple de musiciens vagabonds qui, tous les jours, parcourent la grande ville.

Quand les cours ont une fois donné, elle ne donne plus, dans la journée et même le lendemain. Et là, où passait Fanchon, il était inutile de se présenter après elle.

Il y eut bientôt contre elle toute une ligue de méchancetés qui prit naissance et se développa dans ce vieux quartier du vieux Paris qui tient dans le pâté de maisons entre la rue Réaumur et la rue des Petits-Carreaux...

C'est là, en effet, que de temps immémorial se tient le marché, ou, pour employer l'expression consacrée, la *grève* des musiciens ambulants.

« Là, durant des siècles, disent des chroniqueurs et en particulier M. Frantz Perréal, qui a étudié ce coin de Paris pittoresque, avant que cette voie prit le nom qu'elle porte aujourd'hui et qui lui vint d'une fabrique de petits carreaux, sur l'emplacement de laquelle a été construite la maison qui porte actuellement le no 24, bien avant même qu'elle eût celui de rue des Boucheries, qui ne lui fut enlevé qu'en 1637, tout auprès de l'emplacement qu'occupait le vaste cloaque de la Cour des miracles, se donnaient rendez-vous en plein vent : troubadours, ménétriers, jongleurs, bateleurs qui voulaient louer leurs talents divers à des organisateurs de spectacles en entrepreneurs de fêtes foraines ou de bals publics.

« A travers les âges, cette tradition a subsisté, narguant révolutions, progrès et bureaux de placement.

« Professionnels sans emploi ou gens de tous métiers cherchant à utiliser leurs connaissances musicales durant les heures dont ils peuvent disposer en dehors de leur état se rendent tous les dimanches, de six heures du matin à midi, sur ce même point, attendant patiemment, sous la pluie et le soleil, qui les embauchera.

« En raison de l'exiguïté des trottoirs occupés déjà dans une large partie par les marchandes au panier, ils ne peuvent stationner que sur la chaussée, où les voitures à bras des marchandes des quatre saisons les dérangent à tout instant dans leurs conciliabules, reforment leurs groupes et les obligent à circuler.

« D'ordinaire, ce curieux marché n'est guère animé, mais viennent les jours fériés, comme Noël, le premier de l'an, le quinze août, la mi-carême, et le carreau prend alors une allure des plus mouvementées et des plus pittoresques : chapeaux à bords plats, chevelures absaloniennes, fourreaux de serge verte ou noire sous lesquels se devinent aisément pistons, violons, altos, clarinettes, hautbois, bassons, ophicléides, y font aussitôt leur apparition.

« Chefs d'orchestres chargés de rassembler quelques pupitres, directeurs de casinos hors barrière, de petits bouis-bouis de banlieue, de cafés-concerts éphémères, de bals champêtres, tous y viennent pour trouver les musiciens qui leur sont nécessaires pour la journée, la soirée de danse ou de chant, comme aussi pour des engagements mensuels, les plus rares, du reste, et les plus recherchés, car c'est le pain assuré pour quelques semaines.

« C'est alors, dit M. Perréal, quand l'offre et la demande se sont rencontrées en pleine rue, que, chez le marchand de vin, les pourparlers prennent corps et se terminent par un engagement.

« Sur le comptoir, entre deux verres, les prix sont débattus. Pour une soirée, un premier piston, un premier violon se payent couramment de 14 à 15 francs chacun. Deuxième piston, trombone, flûte, ophicléide, clarinette, contrebasse et hautbois valent de 10 à 12 francs ; un tambour ne vaut guère que de 7 à 8 francs.

« Ces prix ne sont pas toujours maintenus.

« La corporation des musiciens est trop disparate, elle est composée de trop d'éléments divers pour se syndiquer et imposer des prix normaux et invariables aux employeurs ; elle est aussi ouverte que son marché, et tous ceux qui peuvent jouer d'un instrument quelconque, bien ou mal, font une sérieuse concurrence aux professionnels, qui sont, pour la plupart, dans la nécessité de demander à un autre métier le moyen d'assurer leur existence. C'est ainsi que le cordonnier, le menuisier ou le fondeur devenus violon, piston ou trombone, à leurs moments perdus, ont obligé violon, piston et trombone à devenir cordonnier, menuisier ou fondeur à leur tour, et à transformer leur profession ancienne en un simple métier d'occasion.

« Un établissement — sorte d'agence de placement pour ces pauvres diables — avait pourtant essayé de s'établir et parfois faisait distribuer ses prospectus sur la chaussée, parmi les groupes qui stationnaient, aux jours et aux heures classiques, rue des Petits-Carreaux.

« L'agence y promettait le placement entièrement gratuit pour les artistes musiciens et instrumentistes de tous genres, et le pros-

peotus se terminait par cette invitation alléchante, par la promesse de ce bien-être inconnu aux postulants :

« Plus de stationnements dans la rue. »

« L'agence prétendait avoir des communications avec tous les grands établissements de Paris et des environs qui font soirées, bals, concerts et théâtre. »

« Mais l'agence ne réussit cependant point. »

« Les musiciens préférèrent stationner sur la chaussée, par le froid, la pluie ou le vent. Ce fut au carreau qu'ils se rendirent comme par le passé, portant sous leurs bras leurs instruments enveloppés de serge verte ou noire. »

« Parfois, lorsque ne se présente aucun client et lorsque les enchères ne donnent pas, ils se répandent au hasard par la ville, formant des orchestres de quatre, cinq ou six musiciens. »

« Et alors, jouant les rengaines connues, ils exploitent les passages et les impasses des quartiers extérieurs, faisant trembler les vitres sous des sonorités menaçantes. »

« Lorsqu'il s'en trouve qui peuvent chanter, ils se réunissent également, vont attendre les ouvriers et les ouvrières à la porte des usines, le soir, à la fin de la journée. »

« Et ils finissent par faire une recette. »

« Ils ont bien contre eux les sergents de ville qui les poursuivent avec acharnement, dispersent les rassemblements et, fréquemment, sous prétexte de vagabondage, les conduisent au poste. »

« Mais ils les défient souvent ; un des leurs guette ce terrible policier et le signale d'aussi loin qu'on l'aperçoit. »

« Alors, la chanson se tait ; les instruments sont cachés, et parmi les ouvriers de l'usine qui se regardent sur le trottoir, les sergents de ville ne trouvent plus que d'honnêtes bourgeois qui flânent ou qui vont à leurs affaires. »

« Et plus loin, ils vont recommencer leur concert. »

C'était parmi cette population bizarre et de mœurs singulières que Fanchon avait excité l'envie et la haine.

Elle ne s'en doutait pas, dans la douceur de son caractère et la bonté de son âme.

Elle connaissait bien la rue des Petits-Carreaux et le marché qui s'y tenait, mais, opérant seule, elle n'avait jamais eu l'occasion de s'y rendre !

Elle y pensait pourtant.

Au fur et à mesure que son expérience se formait, elle se disait qu'elle ne pourrait vivre longtemps de cette vie de vagabonde et de mendicante ; elle se rendit compte du succès très vif, très populaire qui partout l'accueillait et elle se disait que si, au lieu de gaspiller sa voix et son talent en plein air, elle pouvait les utiliser au profit d'un établissement de théâtre ou de concert, son succès ne ferait qu'en augmenter.

Ce fut ce sentiment qui la conduisit à plusieurs reprises vers la rue des Petits-Carreaux afin d'y étudier l'organisation de ce marché de musiciens et d'en profiter au besoin.

Mais lorsqu'elle y fut allée deux ou trois fois, elle se garda bien d'y retourner, car elle ne rencontra là que des visages haineux ou seulement hostiles à la place de cette confraternité qu'amène avec elle, la plupart du temps, la misère supportée en commun.

Alors elle résolut de s'adresser à quelques concerts directement.

A certaines époques, en France, la vieille chanson reprend ses droits, fait du tort aux couplets ineptes qu'un caprice du hasard met à la mode, et Paris traversait justement à cette époque une de ces périodes.

Un jour qu'en retournant sur la rive gauche, pour y gagner sa petite chambrette garnie du quai des Grands-Augustins, elle descendait le faubourg Saint-Denis, elle s'arrêta, pas très loin du boulevard, devant des affiches qui, de chaque côté d'un large couloir violemment éclairé par des globes de verre dépoli, indiquaient l'entrée d'un concert.

Le Concert-Français !

Elle en avait déjà entendu parler, souvent, par ses petits camarades de la rue de la Bûcherie.

Paris est capricieux et fait souvent des renommées, en quelques jours, à des bouis-bouis inconnus.

Celui-ci était célèbre depuis un an et, en même temps que le populaire, attirait la foule élégante.

Des équipages luxueux stationnaient toute la soirée devant la porte et l'on y voyait monter, le spectacle fini, des jeunes gens en frac, camélia à la boutonnière, et des jeunes femmes emmitouffées dans leurs fourrures.

Or, c'était la vieille chanson française qui valait tant d'honneur au Concert-Français.

C'était la vieille chanson française qui faisait tout ce tapage, au grand plaisir du directeur, qui, tout à coup, à la veille de faire faillite, à deux doigts de déposer son bilan, avait vu les billets de banque affluer dans sa caisse et était en train de faire une grosse fortune.

Prédestiné, du reste, car il s'appelait Montrésor.

Fanchon resta longtemps à regarder ce couloir d'entrée. Elle lut

l'affiche-programme. Parmi les chansons qu'on y annonçait, il y en avait deux qu'elle savait, que Girodius, jadis, lui avait apprises et qui avaient fait la fortune de la vraie Fanchon la Vieillesse.

Est-ce qu'il n'y avait pas là une coïncidence dont elle devait profiter ? Une de ces indications que le hasard se plaît parfois à jeter sous les yeux des hommes, pendant une seconde, dans un éclair. Si les hommes restent aveugles, l'occasion est perdue. Les plus habiles sont ceux qui ne s'endorment pas.

Le concert n'était que pour huit heures et demie.

Elle avait encore une demi-heure devant elle.

Fanchon entra dans une écumerie voisine et y dîna en quelques minutes. Puis, elle entra. L'entrée était payante. Devant le succès formidable de son établissement, le directeur avait changé les habitudes des cafés-concerts et même avait augmenté les prix.

La jeune fille donna quarante sous.

La journée avait été mauvaise. C'était à peu près tout ce qu'elle avait ramassé ce jour-là.

Mais l'instinct la poussait.

Quelque chose d'intime, une mystérieuse voix, lui cria :

— Marche ! marche ! c'est ta vie qui se développe régulièrement ; n'y mets pas d'obstacle et suis ton destin.

Comme elle était entrée, un des premiers, elle put se placer

tout à son aise pour bien voir et pour bien entendre.

La salle s'emplit peu à peu.

Fanchon était toujours habillée de son costume national. Elle avait tenu à ne jamais le quitter. Elle comprenait vaguement qu'il fallait en dehors de son talent, frapper l'esprit du public par quelque originalité.

En outre, assise dans son fauteuil, elle avait sa vieille sur ses genoux.

Cela était déjà fait pour exciter la curiosité et la sympathie des spectateurs voisins qui prenaient place et enchevêtraient les rangées de fauteuils devant et derrière elle.

Mais ce qui attirait, en Fanchon, c'était avant tout sa beauté et sa grâce, un charme exquis fait d'intelligence, de douceur et de noblesse qui émanait de toute sa personne.

Et cette exclamation, murmurée autour d'elle :

— Oh ! comme elle est gentille ! !

Combien de fois déjà elle l'avait entendue, sur son chemin ! !

Le spectacle commença, mais il ne l'intéressait guère.

Elle attendait avec impatience les vieilles chansons.

Enfin arriva leur numéro.

Elle fut surprise de l'énorme succès d'émotion qu'elle obtenait, non point parce que les chansons ne méritaient pas ce succès au contraire, mais sa surprise venait de ne rencontrer chez les artistes chargés de les interpréter ni la conviction, ni la naïveté indispensables.

Elles étaient jolies, ces artistes, connaissaient leur métier assemblément, mais disaient ces chansons de chic, sans en rien ressentir et souvent même y laissaient échapper des gestes qui rappelaient les habitudes canailles des gaudrioles modernes.

Cependant le public applaudissait.

Il applaudit ainsi tout ce qu'on lui présentait.

Ensuite il y eut une opérette qui finit la première partie du spectacle, et avant la seconde partie un entr'acte d'un quart d'heure.

Fanchon resta à sa place.

Dans la seconde partie, on devait entendre des chansons dites cette fois par des hommes. Elle voulait être là.

Une partie des spectateurs sortit.

D'autres, la plupart, restèrent.

Quelques-uns adressèrent la parole à Fanchon, familièrement.

C'était des ouvriers, ou des petits bourgeois, sans façon, qui ne pensaient pas à mal et dont la gaieté bon enfant souleva la jeune fille et la mit tout de suite à son aise.

Une femme, grosse commère de quarante ans, dont les yeux vifs brillaient comme des points noirs dans une large figure toute en couleur et largement épanouie, demanda à Fanchon :

— Vous devez en savoir aussi, la vieillesse, des chansons anciennes ?

— Oui, madame, j'en sais beaucoup. C'est mon métier. . .

— Ah ! ah !

— Et je sais même celles qu'on vient de chanter. . .

— Comme ça se trouve ! . . . Et ça vous a amusé, pas vrai, de les entendre dans la bouche d'une autre ?

— Beaucoup !

On prêtait attention à l'entrecoton. On se rapprochait.

— Avec votre instrument, ça doit faire un joli effet, ces vieilles machines-là, dit la grosse femme. . . Vous savez, nous en dégoûter un pendant l'entr'acte. . . Personne n'y toucherait, à celle-là. . . Ça serait du rabiau pour les spectateurs. . . Et si les sergents de ville veulent s'interposer, on leur dira de se mêler de ce qui les regarde.

Et s'adressant à la foule amusée :

— N'est-ce pas, vous autres ?

—Oui, oui, c'est une idée... qu'elle chante, la vieilleuse !...

Une voix cria, derrière tout le monde :

—Mais je la reconnais... C'est Fanchon... Elle chante dans les cours... Elle chante comme une fauvette... Vous allez voir.... Jamais je n'ai entendu une aussi jolie voix....

Ainsi priée, et malgré la singularité de l'aventure, Fanchon n'avait plus qu'à s'exécuter.

Mais, dans la salle, il y avait le remue-ménage de tous les entr'actes. Alors ceux qui l'entouraient crièrent :

—Silence !

On se tut, machinalement. Et de partout, soudain, l'on vit la jolie vieilleuse qui montait sur le fauteuil, son instrument à la main.

Un inspecteur du théâtre voulut s'interposer.

On couvrit sa voix avec des huées, des protestations :

—Non, non, qu'elle chante !

—Qu'est-ce que ça vous fait ?

—C'est un numéro de plus, vous ne le payez pas !

Alors l'inspecteur n'insista pas.

Mais il alla, sur le champ, trouver Montrésor pour lui raconter cet événement sans exemple dans son théâtre.

Aux premiers vers qu'elle chanta, il y eut un profond silence dans la salle. Tous ceux qui se trouvaient trop loin pour la voir se hissèrent sur leurs fauteuils, pendant que dans les loges, les baignoires, les pourtours, tout le monde était debout.

Fanchon avait repris une des chansons qu'on venait de dire sur la scène, mais avec quelle âme et quelle naïveté charmante elle la disait !

Lorsqu'elle eut terminé le premier couplet, comme elle hésitait un peu à commencer le second, intimidée en somme par la hardiesse de l'action qu'elle commettait là, tout à coup la foule comprit et mille voix se levèrent pour l'applaudir.

Cela l'enhardit.

Elle continua jusqu'au bout, interrompue à chaque couplet par des bravos nourris.

Et lorsqu'elle reprit place dans son fauteuil, toute rougissante et bien émue de ce grand succès, le premier de ce genre qu'elle eut obtenu, on cria :

—Bis ! bis !!

Mais elle ne voulut pas y consentir.

Elle avait cédé, en chantant, à une inspiration instinctive. Si elle avait forcé de nouveau les applaudissements, elle se fut peut-être attirée quelque intervention du directeur qui l'eût obligée à partir.

Et elle désirait rester là jusqu'au bout.

Cependant l'inspecteur du théâtre qui, tout à l'heure, avait fait mine de s'interposer avait couru rendre compte à Montrésor de ce qui se passait.

Montrésor était dans son cabinet, une petite pièce très étroite surchauffée par le gaz, dont les quatre murs disparaissaient sous des amoncellements de photographies de chanteurs ou de chanteuses, celles-ci presque toujours extrêmement décolletées, par le haut et par le bas.

Montrésor fumait sa pipe en causant avec un auteur de chansonsnettes, qui avait en ce moment la vogue du public, lorsque l'inspecteur entra en coup de vent, sans frapper, faisant sursauter le directeur dans son fauteuil.

—Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, Marcel, qu'est-ce qu'il y a ?

—Monsieur... ah ! monsieur....

—Voyons, remettez-vous... Est-ce que le feu est au théâtre ?

—Non, mais il y a une révolution dans la salle.

—Une révolution ? Et à propos de quoi, s'il vous plaît ?

—A propos d'une petite chanteuse qui est en train de chanter, aux fauteuils d'orchestre, en jouant de la vielle....

—Tiens, tiens, c'est assez original, cette idée-là ?

L'inspecteur allait continuer lorsqu'un geste de Montrésor lui imposa silence. La porte du cabinet était restée ouverte, et l'on entendait des applaudissements tellement nourris qu'on eût dit un roulement de tonnerre.

Montrésor y fut trompé et consulta sa montre :

—Comment, dit-il, le spectacle a déjà recommencé ? L'entr'acte est fini ?...

—Mais non, monsieur, l'entr'acte continue et c'est la petite qu'on applaudit comme ça.

—Par exemple ! je suis curieux de la voir et de l'entendre.

Il posa sa pipe sur un coin de son bureau, et lestement, malgré son gros ventre, il dégringola un étroit escalier dont il emplissait toute la largeur, et arriva sur la scène.

Il écarta, sur un coin, le rideau baissé, jeta un regard sur la salle en tumulte.

Fanchon entamait son troisième couplet.

Un silence profond succédait aux applaudissements.

Quand elle eut terminé, Montrésor retira sa tête. Il n'avait pas besoin d'en entendre davantage.

Il remonta dans son cabinet tout pensif.

L'inspecteur était là, attendant son retour.

L'auteur à la mode avait disparu. Il était allé voir le spectacle de la salle, si nouveau et si imprévu.

Montrésor bourra sa pipe sans rien dire, l'alluma méthodiquement et, après en avoir tiré quelques bouffées :

—Marcel, allez me chercher tout de suite cette petite. Amenez-la moi....

—J'espère que vous allez lui tirer les oreilles ?

—Oui, oui, mon garçon... comptez là-dessus !

Et à part, en haussant les épaules, le regardant partir :

—Inbécile !!

Marcel était descendu. Fanchon venait de se rasseoir. La salle debout, lui criait : Bis ! mais elle refusait de lui obéir.

L'inspecteur se cacha dans la rangée des fauteuils.

Et quand il fut auprès de la jeune fille :

—Venez, vous ; le directeur vous demande !....

Et il avait l'air peu commode en disant cela.... Des spectateurs comprirent crurent à une algarade et voulurent s'interposer... L'inspecteur fut légèrement houspillé par la grosse femme, voisine de Fanchon, mais des sergents de ville apparurent à toutes les entrées des fauteuils et force resta finalement à la loi.

Fanchon suivit l'inspecteur, docile et craintive.

Dans les couloirs sombres, remplis de marches qui étaient comme autant de pièges, Marcel, bourru, disait à la jeune fille :

—Vous allez être bien reçue par le directeur, vous !... Attendez !

—Mais je n'ai pas fait de mal, dit Fanchon, gentiment.

—Comment ! vous mettez toute une salle de spectacle sans dessus dessous et vous dites que vous ne faites pas de mal... Bon ! bon !.. il y a le directeur qui se charge de vous régler votre compte....

Il ouvrit une porte, la poussa devant lui :

—Entrez là !

C'était le cabinet directorial.

Montrésor continuait tranquillement sa pipe, accoudé à son bureau.

Lorsqu'il aperçut la jeune fille, il ne se leva même pas.

Il se contenta de l'examiner curieusement, en connaisseur.

Elle restait devant lui, interdite.

Enfin, et après un long silence consacré à cet examen :

—Alors, c'est vous qui apportez le désordre dans ma salle ?

—Monsieur, je vais vous expliquer....

—Je n'ai pas besoin de vos explications. Si j'avais voulu, je vous faisais enlever et conduire au poste.

Et, changeant de ton, brusquement, avec un sourire :

—Assyrez-vous donc... nous allons causer... avez-vous le temps ?

—Monsieur, j'avais pris une place à l'orchestre et la deuxième partie du spectacle va commencer... Je voudrais bien n'en rien perdre.

—Qu'à cela ne tienne... voici un coupon... vous reviendrez demain si le cœur vous en dit....

Il signa un coupon et le lui remit. Elle remercia et attendit.

—Vous avez une jolie voix et vous savez tirer de ce vieil instrument un parti extraordinaire. D'où venez-vous donc ? Je ne vous ai jamais vue ? Et quel a été votre professeur ?

—Je n'ai pas eu d'autre professeur qu'un vieillard qui m'avait recueillie et qui était, lui, le fils de la célèbre Fanchon....

—Fanchon la Vieilleuse... Oni, je connais son nom... Et qu'est-ce que vous faites ? Comment gagnez-vous votre vie ?... Est-ce que vous avez un engagement quelque part ?

—Non, monsieur, je suis libre. Je chante dans les rues....

—Cela vous rapporte ?

—De quoi vivre, à peu près.

—Et si je vous offrais un engagement, moi !... Que diriez-vous ?

—Cela dépend, dit-elle avec un sourire....

—De quoi ?....

—Des conditions... Je vous dirai la vérité très franchement... J'ai déjà eu un engagement... avec Luccini....

—Luccini ?... dit Montrésor cherchant... Je ne connais pas ça parmi les directeurs des théâtre de Paris... ni des cafés-concerts...

—Il ne dirige aucun théâtre... il est le patron des musiciens ambulants dont je faisais partie... et surtout des petits Italiens guitaristes et violonistes... il demeure rue de la Bûcherie....

Montrésor la regardait avec stupéfaction.

Elle ne le remarqua point et continua, naïvement :

—Il me battait et me volait... J'ai été obligée de me plaindre au commissaire de police et j'ai fait mettre Luccini en prison....

Montrésor décala d'un grand rire, la bouche largement ouverte et se roulant sur son fauteuil.

Cela dura longtemps.

Quand il eut enfin repris un peu de sang-froid :

—Eh bien, ma fille, croyez-moi... Ça ne sera pas un engagement du même genre que je vous ferai signer... Je ne vous battraï pas et je ne vous volerai pas... Je vous demanderai par jour deux ou trois heures de votre temps, en y comprenant les répétitions, et c'est tout... Le reste vous appartiendra... à la condition, toutefois, que

vous ne chanterez en public nulle autre part que dans le Concert-Français... Je vous permettrai les soirées à bénéfices, les représentations pour les pauvres et les cachets qui vous seront payés pour aller chanter en ville, dans des réunions mondaines. Avec cela, ma jolie fille, vous aurez de quoi changer de robe plus souvent.

Et, après l'avoir, pour ainsi dire, moralement estimée :

— Combien gagnez-vous par jour dans votre métier ?

— Du temps où j'étais avec Luccini, j'étais obligée de rapporter quinze francs par jour... .

— Les rapportiez-vous ?

— Quelquefois... Le plus souvent, c'était sept, six, cinq francs. J'étais pourtant une de celles qui gagnaient le plus... .

— Si vous voulez venir avec moi, je vous donnerai trois cents francs par mois la première année... Si je vous engage pour une seconde, je vous donnerai six cents francs... Et si je vous engage pour une troisième, il est probable que je pourrai aller jusqu'à mille francs par mois... Hein ? ça vous va-t-il ? La perspective de gagner douze mille francs par an dans deux ans n'est pas faite, il me semble, pour vous épouvanter... .

Fanchon restait silencieuse. La surprise la rendait muette.

Est-ce que Montrésor n'abusait pas de la naïveté de Fanchon pour se moquer d'elle ? Tout à l'heure, elle n'avait pas très bien compris ce qu'il lui expliquait lorsqu'il lui avait parlé de représentations à bénéfices ou pour les pauvres, et de cachets... C'était un langage nouveau pour elle... .

Mais les chiffres qu'il lui proposait ! Ils étaient assez éloquentes pour qu'elle les comprit... .

Montrésor crut qu'elle hésitait, parce qu'elle ne trouvait pas le prix assez élevé.

— Ma fille, dit-il avec rondeur, il ne faut pas avoir trop de prétentions, tout de suite, la première année. Vous pouvez ne pas plaire, en définitive. Il peut arriver qu'on se laise vite de vous. Voilà pourquoi je ne vous offre, pour la première année, que trois cents francs par mois. Si la somme est trop faible pour la seconde année et si votre succès, comme je l'espère, a été très grand... ma foi, je ne demande pas mieux que d'augmenter de cinq ou dix louis... C'est à débattre, plus tard... Allez, je vous conseille d'accepter... Je suis un vieux roublard... Vous vous en trouverez bien... .

— Mais j'accepte, monsieur, j'accepte ! dit-elle avec vivacité.

— Alors, c'est entendu... Donnez-moi votre adresse... Demain, voulez-vous revenir me trouver à quatre heures ?... Votre engagement sera prêt... Nous n'aurons plus qu'à le signer... .

— Bien, monsieur. Je serai ici demain à quatre heures.

Elle s'en retourna, le cœur joyeux. En regagnant la salle, guidée dans les couloirs par un machiniste, elle rencontra l'inspecteur.

Marcel roula des yeux furibonds et lui dit en ricanant :

— Eh bien ! vous l'avez reçu, le savon, hein ?

— Oui, je l'ai reçu... dit-elle en riant. Aussi, à partir de demain, je ne chanterai plus dans la salle, mais sur la scène !

Elle laissa l'inspecteur ébahi, et trouvant la porte qui communiquait avec la salle, elle disparut.

Les vieilles chansons débitées là ne l'intéressaient plus guère. Elle avait le cœur joyeux. C'était une situation régulière que le hasard venait de lui faire conquérir. Désormais plus de vagabondage, à la merci des sergents de ville et sous l'œil de la Préfecture de police ! Plus de cette sorte de mendicité ! Un engagement dans un café-concert, et bientôt, peut-être, la gloire !

Un regret se mêlait à son bonheur.

Le regret de n'avoir pas à côté d'elle son petit Bernard, pour lui faire partager son bonheur et son bien-être.

Mais elle n'avait pas perdu l'espérance de le retrouver.

Elle nourrissait deux projets au fond de son cœur.

Et ces deux projets, maintenant qu'elle allait être presque riche, il ne lui serait plus impossible de les réaliser.

Tant qu'elle avait vécu au jour le jour des numéros recueillis, elle n'avait pu songer à leur exécution.

Maintenant, tout cela changeait.

Le premier de ces projets, c'était de retrouver les traces de Georget, de savoir dans quelle prison d'enfants, dans quelle colonie pénitentiaire on l'avait enfermé, de connaître son sort et de le délivrer.

Pour réaliser ce projet, pour apprendre dans quel établissement Georget avait été relégué, elle comptait utiliser le crédit et l'influence de Mme de Beauchamp.

Mais cette influence, elle ne voulait l'employer que discrètement presque sans qu'on s'en doutât, instruite par la peur et épouvantée en songeant que cette noble et généreuse famille risquerait de voir quelque jour éclater chez elle la catastrophe de la Lezardière.

Le second de ces projets, c'était de faire venir sa mère auprès d'elle, d'établir une garde auprès de la malade, afin que dans sa paralysie, dans son anéantissement, ses yeux, du moins, fussent réjouis par la vue, la présence, la beauté de sa petite Fanchon... .

Pour cela, pour ces deux projets, il lui fallait attendre quelques mois encore, — le temps de réaliser les économies nécessaires.

Elle rentra tard dans sa petite chambre garnie.

Elle s'habitua à Paris et la nuit ne lui faisait plus peur.

Comme sa petite chambre lui parut élégante ce soir-là, à la lueur de la lampe qu'elle alluma pour se déshabiller,

Tout lui paraissait embelli.

Elle souleva la fenêtre en tabatière, monta sur une chaise de paille et passa la tête par la fenêtre.

De cette façon, elle pouvait voir Paris, au loin, tout le gigantesque défilé des maisons, des édifices, de l'est à l'ouest, éclairé, cette nuit-là, par la lune qui venait en aide aux bees de gaz. Elle resta longtemps à la fenêtre.

Bref, une grosse fatigue l'envahit.

Elle se hâta de refermer la fenêtre et se coucha.

Le lendemain elle resta tranquillement chez elle. A quoi bon sortir, maintenant, et mendier ? Dans la matinée, il arrivait parfois, de très bonne heure, que Mattéo venait la chercher. Il vint justement ce matin-là.

Elle lui raconta son bonheur.

Mattéo en fut content. Lui-même lui annonça qu'il venait de trouver le moyen de retourner en Italie. Il n'avait plus ni père ni mère ; mais un de ses oncles, après être resté longtemps sans s'occuper de lui, avait sans doute été pris de remords et, dernièrement, l'avait rappelé en lui envoyant de l'argent pour son retour.

L'oncle, jouissant d'une certaine aisance, promettait à Mattéo d'achever son éducation musicale.

Et le jeune garçon, enchanté, disait à Fanchon :

— Toi, tu vas devenir une grande chanteuse. Eh bien, tu verras, patience, moi, je deviendrai un grand musicien.

Comme il parlait le lendemain, il voulut passer avec Fanchon cette dernière journée.

A quatre heures, il l'accompagna au Concert-Français.

Montrésor n'avait pas menti.

L'engagement était prêt. Il n'y avait plus qu'à signer.

Montrésor, auparavant, lui fit prendre connaissance de ce engagement qui ne contenait que les clauses ordinaires. Aucun dédit n'était stipulé, en cas de rupture de l'engagement par l'artiste, puisque Fanchon était mineure et n'avait aucun répondant.

— Quel jour devrai-je prendre mon service ? demanda-t-elle.

— Oh ! nous avons le temps... Pas avant huit jours... En attendant, il faut que je vous fasse mousser... .

— Mousser ? dit-elle sans comprendre.

— Je veux dire qu'autour de votre nom, je ferai de la réclame. Et maintenant, comme il est probable que vous ne roulez pas sur l'or, voici cent francs d'avance... Revenez tous les jours à midi et demi, pour les répétitions. Vous me direz votre répertoire... Il faut que je sache ce que vous avez dans le ventre... Après, nous ferons un choix et vous débutez. Et confiance, confiance... je vous promets un joli succès... .

V

Elle débuta au bout de quelques jours. Et ce fut un triomphe. Montrésor ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Ce ne fut pas seulement le succès d'une soirée ; chaque soirée qui s'écoula ne fit qu'augmenter la renommée de Fanchon dans des proportions tout à fait singulières.

Les places faisaient prime et l'on se battait au bureau de location. Montrésor inventa certaines places, certaines loges, certaines avant-scènes qu'il appela "de luxe," et qu'il taxa un prix exorbitant.

A elles seules, elles formaient la recette du théâtre et couvraient ses frais.

Eh bien ! toutes ces places furent prises chaque soir.

La salle, au bout de huit jours, fut louée pour un mois.

Cette jeune renommée éclatait, soudain, irrésistible.

Les journaux s'emparèrent d'elle, vinrent questionner Montrésor et lui demander sur cette étoile tous les renseignements qu'il connaissait. Malheureusement pour leur curiosité, ces renseignements étaient peu de chose. Fanchon, en effet, se souvenant du passé, s'était tenue sur une réserve prudente. Elle avait laissé Montrésor libre d'inventer sur elle les histoires les plus intéressantes, les détails les plus attendrissants. Cela lui importait peu. Ce qui lui importait, c'était que l'on ne connût point la vérité.

Les journaux d'illustrations publièrent son portrait, et tous, à l'envi, rééditèrent les vieilles chansons, connues pourtant, par lesquelles elle avait débuté sur la scène du Concert-Français.

Après avoir entendu tout le joli répertoire de Fanchon, Montrésor avait laissé la jeune fille libre de choisir elle-même, s'en fiant à son instinct.

Alors, elle lui avait dit :

— Laissez-moi débiter par la chanson de Fanchon la Vieillesse.

Elle m'a déjà porté bonheur. Elle me portera bonheur encore. Je chanterai ensuite la *Mitmolle*. Cela me fera connaître et alors vous me ferez chanter tout ce que vous voudrez. Essayez, vous ne le regretterez pas !

Montrésor, en effet, n'eut pas à le regretter. Il la laissa, pendant les premiers jours, chanter à sa guise ; mais, déjà, en directeur intelligent qui ne veut pas laisser s'épaissir le succès, il cherchait à frapper un grand coup, audacieusement.

La vie de Fanchon avait été si bien remplie, depuis quinze jours, par cet engagement au Concert, par les répétitions de l'après-midi et les auditions auxquelles elle avait été astreinte, que la jeune fille n'avait pas eu le temps de se rendre avenue des Champs-Élysées.

Ce n'était pas sa faute ; elle y pensait tous les jours et se reprochait comme une ingratitude cette négligence involontaire.

Pendant les rares moments d'accalmie de sa fiévreuse vie, le souvenir de la comtesse, de Simone et de Jacques lui revenait toujours à l'esprit : de Jacques, sur tout, dont le doux, profond et triste regard la troublait singulièrement, sans que, dans la candeur de son âme, dans la virginité absolue de son cœur, elle recherchât les causes de ce trouble.

— Que doivent-ils penser de moi ? mais peut-être savent-ils ?

Enfin, elle trouva un après-midi de liberté.

Et, un peu avant midi, elle courut avenue des Champs-Élysées.

Ce fut Simone et Mme de Beauchamp qui la reçurent. Depuis quelques jours, Jacques, plus souffrant, ne quittait pas sa chambre. La comtesse paraissait très inquiète. Jacques était taciturne, répondait à peine aux questions, aux tendresses maternelles. Son visage plus pâle que d'habitude, ses yeux pleins de fièvre, ses lèvres décolorées et le pli soucieux de ce jeune front, tout en lui trahissait la maladie qui le rongait et à laquelle les médecins ne trouvaient pas de remède.

Pendant deux ou trois jours, après la visite de Fanchon, la première fois, il avait paru retrouver une vie nouvelle.

Sa mère, surprise, heureuse, renaissait à l'espérance.

Puis, peu à peu, tout cela s'évanouit au fur et à mesure que les jours s'écoulaient.

En secret, Simone et la comtesse versaient bien des larmes.

Et lorsque Fanchon les vit, elle comprit, en voyant ces deux figures douloureuses, que, dans cette riche demeure, au milieu de ce luxe, parmi ce bien-être qui pouvait tout se donner, le bonheur n'habitait pas !

Simone était montée au premier étage de l'hôtel. Et là, elle avait frappé à la porte de la chambre de son frère.

Une voix faible répondit :

— Que me veut-on ?

— C'est moi, Jacques.

— Entre, sœur.

Elle ouvrit. Jacques était étendu sur une chaise longue, dans sa chambre à coucher. Il tendit à Simone sa main languissamment.

Et peut-être allait-il lui reprocher de troubler ainsi le calme où il s'ensevelissait, où il tâchait de terminer sa vie, lorsqu'elle l'en empêcha en lui disant :

— Ne descendras-tu pas déjeuner avec nous ?

— Tu sais bien que non.

— Pourquoi ?

— Notre amie Fanchon va le regretter beaucoup, dit Simone ingénument et sans penser à mal.

Au nom de Fanchon, Jacques fit un brusque mouvement et une vive rougeur colora ses joues.

— Fanchon ?

— Oui.

— Elle est revenue ?

— Elle est en bus. Est-ce que tu croyais qu'elle nous avait oubliés ?

— Oui, je le croyais. . . Elle avait bien promis. . . mais cela était si vague. . . si peu certain, que je. . . je n'y pensais plus.

Simone ne comprit pas qu'il mentait.

Mais ce qu'elle vit, par exemple, ce qu'elle ne pouvait ne point voir, c'est le brusque changement survenu sur les traits de son frère.

— Qu'as-tu ? Est-ce que tu as de la fièvre ?

Et malgré lui, elle lui saisit la main.

De la fièvre, certes, il en avait, en ce moment. Et son cœur battait par coups tumultueux. Il y appuya la main, parce que cela lui faisait mal.

— Alors, dit-il en réprimant un tremblement, puisque notre amie Fanchon a bien voulu venir nous rendre visite, j'ai dû déjeuner avec vous. Je ne te laisserai pas seule avec elle.

Et il descendit nerveusement l'escalier. . . .

Lorsqu'il fut devant Fanchon, il ne trouva d'abord rien à lui dire. Il se contenta de lui tendre la main qu'elle serra timidement.

Puis, reprenant enfin son sang-froid, il murmura :

— Je croyais, malade toi-même, que vous ne viendriez plus.

Elle devina le reproche que cachait le sourire dont le jeune comte avait accompagné ces mots.

Et, tout de suite, elle raconta ce qui s'était passé.

L'état plus malade de Jacques avait empêché la comtesse de sortir, en ces derniers jours. Et Jacques lui-même, sans lire les journaux, était resté tout le temps comme en une sorte de torpeur, presque de léthargie, de telle sorte que les petites nouvelles de la vie parisienne n'étaient pas arrivées jusqu'à eux.

L'étourdissant succès de Fanchon, ils l'ignoraient.

Aux premiers mots de la jeune fille annonçant qu'elle chantait au Concert-Français, Jacques était redevenu pâle, et le pli soucieux, de nouveau, s'était creusé sur son front. Ses yeux, troubles, ne quittaient plus Fanchon qu'ils examinaient avec une attention profonde.

Et il redevint silencieux.

Le déjeuner, qui avait paru devoir être plus gai, fut triste, au contraire, malgré l'affection de la comtesse qui se montrait empressée, et les attentions de Simone.

Jacques rêvait.

A quoi rêvait-il ? Pourquoi ce soudain revirement, chez ce pauvre être bizarre qui ressentait sans doute plus vivement que les autres hommes les moindres impressions ?

Fanchon avait-il ému son cœur à ce point que la jalousie et la crainte étaient nées du même coup ?

La jalousie, parce que le succès de Fanchon allait lui attirer sûrement des admirateurs, et soulever bien des pièges, et bien des tentations autour de sa jeunesse et de son inexpérience. . . .

La crainte. . . parce que Fanchon se laisserait peut-être attendrir quelque jour par un de ces admirateurs passionné. . .

Elle avait apporté sa vielle. Ne le lui avait-il pas demandé lui-même, l'autre fois ? Mais lorsqu'elle voulut, après le déjeuner, lui chanter une de ses chansons, il dit :

— Non, non, pas aujourd'hui. . . Je suis fatigué. . . Excusez-moi.

Et elle se tut.

Elle ne pouvait rien comprendre à la singularité de ce caractère. Elle ne pouvait deviner non plus les sentiments tumultueux qui agitaient le jeune homme.

Mais elle en fut attristée en l'entendant lui parler ainsi.

Bientôt elle se leva pour partir.

Il lui semblait vaguement reconnaître qu'il y avait une gêne parmi ceux qui étaient là.

Elle craignait d'en être la cause, et fièrement :

— Adieu, dit-elle, j'ai été peut-être indiscrette en venant et j'ai eu le tort de prendre trop au sérieux l'invitation que vous m'aviez faite et que vous avez regrettée sans doute. . . Je ne savais pas. . . Je vous demande pardon. . . Je ne reviendrai plus.

La comtesse lui prit la main et lui adressa de doux reproches.

Jacques était très malade. Il ne fallait pas se préoccuper des brusqueries qui lui échappaient parfois.

— Tenez, regardez, Fanchon, le voilà lui-même qui, bien certainement, va essayer de se faire pardonner. . .

En effet, Jacques revenait auprès de la jeune fille.

Il lui dit simplement :

— En ne revenant plus, mademoiselle, vous me feriez croire que j'ai pu vous offenser et cela me ferait beaucoup de peine. . .

Fanchon fut attendrie.

— J'avais peur, murmura-t-elle. . . mais il faut m'excuser, voyez-vous. . .

— Vous ne nous garderez pas rancune ?

— Je n'ai pas de rancune.

— Vous nous reviendrez ?

— Si vous voulez bien me promettre que, le jour où vous serez las de moi et où je deviendrai importune, vous me le ferez comprendre.

— Qu'à cela ne tienne ! dit-il en souriant. . .

On eût dit qu'il avait chassé toute mauvaise pensée et qu'il se retrouvait pleinement heureux de posséder Fanchon auprès de lui, mais il évita quand même de parler du Concert-Français. Ce sujet devait lui être pénible. Et elle-même, d'instinct, comprenant cette délicatesse de sentiment, elle n'y fit pas la moindre allusion.

L'après-midi s'écoula ainsi tout entier. La comtesse sentait augmenter son intérêt et sa sympathie pour la jeune fille en la voyant si simple, si loyale et si douce, si bien élevée surtout. Dans ce cœur, elle faisait à chaque instant des découvertes nouvelles qui l'enchantaient.

Et parfois, elle aussi se mettait à soupirer. Ne pensait-elle pas, de même que Jacques, que c'était presque un sacrilège de laisser tant de candeur aux prises avec Paris mystérieux et terrible ?

Avertis maintenant par Fanchon, Jacques et la comtesse, au lendemain de la visite, parcoururent les journaux et purent se rendre compte de la célébrité qui soudainement était venue chercher le nom de la gentille vieillesse, jusqu'alors inconnue.

Tous les soirs, les ovations continuaient.

Dans sa loge, on envoyait des gerbes de fleurs et parfois, dans les fleurs, il y avait des diamants.

Fanchon gardait les fleurs et renvoyait les diamants.

Montrésor veillait, du reste, sur elle avec une sollicitude pater-

nelle. C'était une fortune pour lui que cette chanteuse. Il ne voulait pas qu'on la lui enlevât.

Il ne lui épargnait pas les conseils.

Mais toutes les fois qu'il voulait lui en donner et lui recommander la prudence, mettant son jeune cœur en garde contre une surprise, Fanchon ne manquait jamais de lui dire :

— Mon père adoptif autrefois m'a prévenue... répliquait-elle. Alors, je ne comprenais pas ses paroles. Je les comprends un peu mieux maintenant...

— Et ces paroles ? avait demandé une fois Montrésor.

— " Sois bonne, m'a-t-il dit, et tu deviendras riche... Reste sage et tu seras heureuse ? "

— Ne les oubliez pas, Fanchon.

Il vit bientôt qu'elle ne les oubliait pas, en effet, et se rassura.

Le danger immédiat était passé, Fanchon n'aimait que ses chansons et sa vie. Elle ne paraissait pas avoir d'autre ambition que celle d'attirer les applaudissements de la foule qui, tous les soirs, plus compacte de jour en jour, se pressait au Concert-Français.

Parmi les chansons qu'elle redisait à tous les spectacles, celles qu'on lui redemandait le plus souvent étaient *Jacquot le Ramoneur* et le *Rêve de Marie*.

Tu veux, pauvre Marie,
Pour voir Paris
Quitter mère chérie
Et le pays !
Du matin jusqu'à l'aurore
Attends pour te mettre en chemin,
Et dans mes bras encore
Dors, mon enfant, jusqu'à demain...

L'enfant, rêveuse, fait sa prière et s'endort sous le regard maternel. Mais elle rêve qu'elle n'obéit pas aux conseils si sages et la voilà partie pour Paris. Là, elle éprouve bien des déboires et elle songe à regagner le pays natal dont elle n'a plus de nouvelles :

Enfin Dieu la renvoie
Après deux ans
Au chaume de Savoie,
Il était temps.
" Thérèse et toi, mon frère,
C'est vous enfin que je revois !...
Et notre bonne mère ?
— Morte de chagrin, loin de toi ! "

Soudain ce mot l'éveille !
A son chevet,
Sa mère est toujours là qui veille...
L'enfant rêvait !
Pleurant de joie, elle s'écrie :
" Plus de Paris et plus d'adieu !
Car je pourrais, pauvre Marie,
Oublier là ma mère et Dieu ! "

C'était le même sentiment doux et triste qui régnait tout le long de la chanson de *Jacquot le Ramoneur* qui contribua également à la réputation de la vieilleuse.

Voici les derniers couplets : elle était obligée de bisser le dernier jusqu'à trois et quatre fois, et ce fut à ce point que, comme la représentation se terminait plus tard, Montrésor dut prendre des mesures pour régulariser ce succès prodigieux, et fit publier que Fanchon ne répéterait ses couplets que deux fois.

Allons, Jacquot, du courage,
Ton joli p'tit sac de cuir
Chaque jour s'emplit davantage.
" Ma mère, j'vas t'enrichir...
Viens' vit' la saison nouvelle
Pour lui porter mon trésor !
Rien pour moi, tout est pour elle !... "
Allons, Jacquot, crie encore !

Au printemps vers sa chaumière,
Jacquot dirigea ses pas.
Il ne trouva qu'une pierre,
Sa mère était morte, hélas !
Et maintenant, dans la rue,
En voyant le pauvre enfant,
Chacun se sent l'âme émue
Car sa voix pleure en chantant :

Du haut en bas
C'est moi qui ramone,
Si peu qu'on me donne,
Voilà mes deux bras.
C'est moi qui ramone,
Du haut en bas ! !

C'était déjà, à cette époque, le déclin du second Empire et dans les masses profondes du peuple, on commençait à percevoir les bouillonnements de la tempête dont Napoléon essaya plus tard

d'écarter la foudre en se jetant dans la guerre contre la Prusse. Tout un parti politique se formait qui avait ses journaux, dont la violence ne s'atténuait plus ; ses orateurs, qui se manifestaient dans les réunions publiques ; ses pamphlets, dont chacun était comme un poignard empoisonné qui s'enfonçait dans les flancs de l'Empire.

Montrésor, bien qu'il fit profession de scepticisme, avait, au fond, de l'indulgence pour la république.

Vingt ans auparavant, alors qu'il se trouvait au quartier latin, il serait descendu volontiers dans la rue, en 1848, pour soutenir de son coup de fusil la révolution renaissante.

Aujourd'hui, plus calme parce qu'il avait pris de l'âge, il n'avait pas abandonné pourtant toute combativité.

L'opposition contre l'Empire, soutenue en somme par les concessions faites aux opinions avancées, forte de la faiblesse du ministère libéral, se manifestait, comme toujours en France, en tous les temps, non pas seulement par des écrits sérieux et dogmatiques, mais par des chansons.

Quelques concerts populaires avaient essayé, déjà, avec timidité, de la chanson politique.

C'était le temps où la *Marseillaise*, longtemps interdite, recommençait à se faire entendre dans les réunions et aussi dans les rues.

La censure laissait passer les chansons dont les allusions n'étaient que lointaines, adoucies, sans grande portée sur la foule ; mais elle mettait impitoyablement son veto sur toutes celles qui contenaient hardiment des aspirations révolutionnaires.

Deux concerts avaient été fermés, pendant huit jours. L'autorisation de rouvrir avait été ensuite difficilement obtenue. Il est vrai que cette fermeture avait fait le plus déplorable effet dans Paris, et que les journaux, avec un rare ensemble, avaient déploré cette sévérité.

Montrésor rêvait un grand coup de réclame :

Une chanson politique chantée par l'artiste adorée du public, par Fanchon la Vieilleuse.

Cependant il craignait encore.

Il ne se souciait pas de faire fermer son Concert Français et de tuer ainsi sa poule aux œufs d'or.

Le moyen qu'il cherchait, c'était d'é luder la censure par une sorte de malentendu qui laisserait prise aux discussions, et qui, par conséquent, sauverait la situation, étant donné la fièvre qui agitait les esprits à cette époque. En cas de rigueurs inméritées, Montrésor comptait que les journaux prendraient fait et cause pour lui. Il l'espérait. C'était même, en somme, à quoi il visait. Quel scandale ! Et quel réclame !

Mais le moyen de se moquer de la censure !

Il ne le trouvait pas.

Depuis quelque temps il cherchait, lorsqu'il eut un trait de génie.

— J'ai trouvé ! murmura-t-il, oui, je crois avoir trouvé ! !

Le soir, il fit appeler Fanchon dans son cabinet.

— Fanchon, lui dit-il, je médite un grand coup de publicité... dont vous recueillerez tous les bénéfices, vous, et aussi mon concert. Voici de quoi il s'agit. Je me suis souvenu de la façon singulière dont vous avez fait votre entrée chez moi, lorsque, de votre fauteuil où vous étiez en simple spectatrice, vous avez chanté les chansons que vous veniez d'entendre sur la scène... Eh bien, je voudrais recommencer cette soirée-là... Dans quelques jours, lorsque je vous le dirai, lorsque je serai prêt, je ferai annoncer brusquement, au lever du rideau, qu'une légère indisposition vous empêchera de chanter dans la soirée... Tout à coup, dans cette même soirée, vous pénétrerez dans la salle, modeste comme vous l'êtes toujours, et vous irez vous placer à un fauteuil que je vous aurai fait réserver. De là, vous écouterez le spectacle. Tout le monde vous aura vue et vous aura reconnue. Tout le monde vous regardera et vous fera fête pendant l'entr'acte. Or, pendant l'entr'acte, une dizaine de spectateurs que j'aurai payés pour ça vous demanderont de chanter ; peut-être bien même mes spectateurs payés n'auront-ils pas besoin d'intervenir et les autres, les vrais, vous supplieront-ils de vous faire entendre. Cela me semble probable. Vous vous ferez prior, mais pour mieux consentir. Et comme vous l'avez fait la première fois, comme si cela venait de vous, comme si je n'y étais pour rien, vous chanterez ! ! !

— Bien, dit-elle, je ferai ce que vous voudrez... .

— Oh ! vous êtes une charmante fille et je savais bien que vous ne me refuserez pas... Mais moi, j'ai de l'affection pour vous et je ne veux pas vous tendre un piège. Vous allez donc apprendre la vérité. Je veux vous faire chanter une chanson politique.

— Vous ferez fermer votre salle !

— Non, pas avec le moyen que j'ai pris... mon concert ne sera pour rien dans la manifestation qui peut s'en suivre. C'est le hasard qui aura tout fait. On ne peut pas m'accuser. C'est impossible. Le plus grand mal qui puisse m'arriver, c'est que l'on ferme le concert pendant vingt-quatre heures... Et quelle réclame ! Le jour de la réouverture, quelle bousculade à la porte ! En deux temps et deux mouvements, j'aurai regagné l'argent perdu.

— Et moi ? que m'arrivera-t-il ?

—Rien... vous êtes trop jeune pour qu'on vous tienne rigueur de ce qu'on finira bien par traiter de gaminerie... Le seul responsable, en cette affaire, ce sera moi, n'ayez donc aucune crainte.

—Je ne crains rien. J'ai confiance en vous.

—Et vous avez raison.

—Quelle chanson devrais-je chanter ? J'ai beau chercher dans mon répertoire, je n'en connais pas qui contienne les allusions politiques qui vous plairaient.

—Ne cherchez pas. Je vous trouverai ce qu'il vous faut.

Pendant les jours qui suivirent, rien ne fut changé aux représentations, et même Montrésor paraissait avoir oublié son fameux projet lorsqu'un jour il remit à Fanchon, mystérieusement, une chanson avec sa musique.

—Ne montrez cela à personne. Étudiez cela chez vous. Il ne faut pas que vos camarades se doutent de rien, autrement cela s'ébruiterait vite qu'il se prépare ici quelque chose. Depuis quelque temps, l'Empire entretient des mouchards partout... .

—Comptez sur ma discrétion, dit-elle en souriant.

Au fond, cette aventure l'amusa. Elle était si bien sûre de la faveur populaire qu'elle ne sentait en elle aucune inquiétude. On la défendrait contre tous et contre tout.

Elle emporta chez elle la chanson et se mit à l'étudier, de tout son cœur et de tout son talent.

Elle n'en continuait pas moins de donner ses représentations, le soir, au Concert-Français et d'y attirer tout Paris avec les chansons ordinaires de son répertoire.

Un soir, elle eut distinguer dans un coin de la salle, et se dissimulant, le visage de Jacques de Beauchamp.

Ce fut comme une apparition, car lorsqu'elle rentra pour saluer, quelques secondes après et chanter de nouveau, là où elle avait cru l'apercevoir, elle ne voyait plus personne.

Elle y fit attention le lendemain, avant le lever du rideau.

Il était là. Elle le reconnut. C'est bien lui !

Comme il lui parut pâle ! Il lui semblait tout défaillant. Était-ce une illusion ? Était-ce le manque d'éclairage de la salle ?

Elle le regarda longtemps.

Il était seul, aucun ami ne l'accompagnait.

Elle eut, au fond d'elle, et sans en bien comprendre les causes, l'impression bizarre d'une souffrance horrible qui torturait le cœur de ce jeune homme !

Et d'une souffrance qui venait d'elle, de Fanchon, dont elle était la raison même, elle si inoffensive et si douce !

Son cœur se serra.

Et elle se recula dans les coulisses, au moment où le régisseur frappait les trois coups, en conservant dans les yeux la vision de cette pâle et douloureuse figure.

Elle était tout émue.

Lorsqu'elle entra en scène, une heure après, son émotion ne s'était pas entièrement effacée et voilait un peu sa voix.

Mais elle avait si bien conquis le public depuis longtemps que personne ne remarqua cette faiblesse passagère.

Du reste, elle finit par se remettre, mais tout le temps qu'elle chanta, elle garda les yeux fixés.

Lui aussi la contemplait, ardemment.

Et sa main crispée sur sa poitrine paraissait vouloir comprimer les battements de son cœur.

Jacques de Beauchamp n'était pas seul à la regarder, la jolie vieillesse, avec cette sorte d'adoration.

Non loin de lui, dans la même rangée de fauteuils, un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, élégant, d'allure très distinguée, lorgnait Fanchon, depuis qu'elle était en scène, avec une persistance singulière.

De temps en temps, il abaissait sa jumelle, semblait rêver, puis recommençait sa contemplation obstinée.

Enfin, la jumelle rentra dans son étui.

Et l'homme murmura :

—C'est bien elle, je ne me trompe pas... Il est impossible qu'un autre lui ressemble à ce point... C'est bien sa voix... C'est bien sa vielle... C'est bien sa grâce naïve et tendre qui lui attira tant de succès, certain soir de fête de charité, dans un palais des bords du lac de Côme... L'enfant qui nous a tous enchantés, ce jour-là, la fille adoptive de Girodias, c'est bien cette jeune fille que je retrouve aujourd'hui en plein succès.

L'homme, que nous revoyons là, après des années écoulées, nous l'avons quitté une nuit, au moment où il donnait des ordres à trois bandits, qui, le couteau à la main, allaient pénétrer dans la villa de Girodias !

Et il avait dit à Thomas Anspach, le chef de la bande :

—Ne touchez pas à Fanchon ! Vous m'en répondez sur votre vie ! Cet homme-là, c'était Montaiglon.

Il y eut entre Montaiglon et Jacques de Beauchamp, regardant la même femme, une sorte de magnétisme, car leurs yeux, se détachant de Fanchon, se reportèrent tout à coup dans la salle.

Et, brusquement, leur regard se rencontra.

Et dans ce regard, sans raison, d'instinct, une menace !

Peut-être que chacun des deux avait deviné l'amour de l'autre, une rivalité prochaine, une lutte mortelle.

A différentes reprises, toutes les fois que Fanchon parut, les deux hommes se menacèrent ainsi du regard.

Et, une fois même, leurs yeux ne se baissèrent point.

Il y avait là une provocation évidente, un défi, l'annonce d'une querelle prochaine.

Chez Montaiglon, une sorte d'ironie insolente de l'homme sûr de lui, de son adresse et de sa force.

Chez le comte de Beauchamp, une haine instinctive qui, soudain et sans raison, venait de lui gonfler le cœur.

Lorsque Fanchon eut fini de chanter, Montaiglon sortit.

Il connaissait le directeur du Concert-Français ; il lui avait rendu jadis quelques services, au temps où Montrésor était moins fortuné.

Il monta dans son cabinet.

Montrésor s'y trouvait, fumant son interminable pipe.

Et justement à la même minute, Fanchon venait d'entrer, encore toute vibrante des applaudissements de la salle.

Montaiglon pria le directeur de le présenter à la jeune fille.

Le directeur le fit volontiers.

Montaiglon adressa quelques compliments à Fanchon. Celle-ci était habituée à ces sortes d'avances et à ces galanteries.

Elle ne prit point garde à ce qu'il disait.

Montrésor reconduisit le visiteur jusqu'à la porte de son cabinet et même referma celle-ci pour que Fanchon n'entendît pas.

Et, prenant Montaiglon par le bouton de son habit :

—Vous la trouvez jolie, hein ?

—Oui, extrêmement séduisante.

—Et vous en êtes amoureux ?

—Amoureux fou.

—Eh bien, je vais vous donner un conseil.

—Donnez.

—Vous avez bien confiance en moi ? Vous savez qu'en général je ne dors pas les pilules et que je ne m'en fais pas accroire.

—Je n'ignore rien de tout cela.

—En ce cas, voici mon conseil, laissez cette jeune fille-là tranquille.

—Pourquoi ?

—Elle ne sera jamais votre maîtresse.

—Seriez-vous jaloux ?

—Non, je suis seulement très perspicace, ne vous en déplaise.

—Et qu'est-ce qui vous fait croire ?

—Tout simplement l'absolue conviction que Fanchon est honnête et que vous ne réussirez pas auprès d'elle.

—Vous ne parlez pas sérieusement.

—C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux, au contraire.

—Une vertu au théâtre ! !

—Oui. C'est rare, je l'avoue. Mais il faut croire tout de même que ça n'est pas tout à fait impossible.

—Montrésor, il y a une anguille sous roche et vous réservez Fanchon pour l'embellissement de votre vieillesse.

—Monsieur Montaiglon, je vous connais depuis longtemps et je sais que vous ne reculez devant rien pour vous passer vos fantaisies. Si Fanchon vous plaît, il est certain qu'elle va avoir à se défendre contre vous. Cependant j'aime autant vous le dire tout de suite, je me suis pris d'affection, d'une affection toute paternelle pour cette enfant. L'amour n'est plus de mon âge. Je la mettrai en garde contre tous les pièges que vous pourrez lui tendre et contre toutes les tentations que vous sèmerez sur son chemin.

—Ce sera comme il vous plaira, Montrésor, et je ne suis pas homme à me laisser décourager par le premier obstacle ; au revoir !

—Non... j'aime autant vous dire adieu... Je ne tiens pas le moins du monde à vous revoir.

Montaiglon pâlit sous cette insulte dite d'une voix extrêmement calme, sans la moindre nuance de peur.

Il leva la main par un mouvement instinctif.

Mais la main ne s'abaissa pas.

Il murmura :

—Imbécile !

Et il s'esquiva en haussant les épaules, mais pasassez vite, cependant, pour qu'il n'entendît point la réplique de Montrésor.

—Vous avez bien fait de ne pas frapper. Je vous aurais brisé la mâchoire d'un coup de poing.

Et les mains velues du directeur, ses larges épaules trapues disaient assez que la menace était sérieuse.

Il revint dans son cabinet.

Fanchon l'attendait, assise dans un fauteuil :

—Ma fille, est-ce que tu connais l'homme qui sort d'ici ?... .

—Son visage ne m'est pas inconnu. Mais je ne puis dire où et dans quelles circonstances je l'ai vu pour la première fois.

—Dans tous les cas, tu le reconnaîtras désormais ?

— Certes... ce n'est pas difficile... Il a un air insolent et cruel qu'on n'oublie guère....

— Bon : Maintenant un conseil : méfie-toi de lui !

— Qu'ai-je à craindre ?

— Tout, si tu es imprudente. Il prétend t'aimer.

— Ils le disent tous, vous le savez bien... Cela fait un de plus, voilà tout. Est-ce là le danger ?

— Peut-être. Celui-là, tu ne le décourageras pas facilement, je t'en avertis. Prends garde !

— Bon. Je veillerai. Et merci !

Montrésor l'embrassa sur le front :

— Quand tu seras embarrassée et que la peur te viendra, rappelle-toi que le père Montrésor t'aime comme une fille, qu'il est de bon conseil et que, comme il en a vu de toutes les couleurs à Paris, en province et à l'étranger, il est bien capable de te tirer d'un mauvais pas....

— Oui, je me rappellerai.

— Maintenant que cette affaire-là est réglée, causons de notre projet. Où en es-tu de ta chanson politique ?

— Je la sais.

— Tu es prête ?

— Je pourrais vous la chanter tout de suite, si vous voulez.



Ce fut en pleine poitrine. (P. 21, col. 1.)

— Non. J'ai confiance en toi. A demain. Le soir, présente-toi au théâtre comme d'habitude, mais plains-toi d'un léger mal de gorge... Le reste me regarde....

VI

Rien n'avait transpiré dans le public de la surprise ménagée par Montrésor à ses spectateurs ce soir-là.

Il y eut, le soir, même affluence de public.

Montaiglon occupait la place où nous l'avons vu la veille. Et il y était depuis quelques minutes à peine que le jeune comte de Beauchamp se présentait, non loin de là, comme le jour précédent.

Montaiglon ne le vit pas tout d'abord, car il lorgnait la salle ; mais Jacques, lui, l'avait aperçu du premier coup.

De même que la veille, leurs regards se rencontrèrent et, de même que la veille, ils contenaient une menace.

On frappa les trois coups, mais l'orchestre se tut au lieu d'attaquer son morceau habituel et le rideau se leva lentement au milieu d'un silence profond, indiquant que le régisseur allait faire une communication au public.

Il y eut dans la salle un frémissement, des chuchotements.

Pourvu que ce ne soit pas Fanchon qui soit malade !!

Si c'était Fanchon, quelle déconvenue !!

Le régisseur, habit et cravate blanche, s'avança jusqu'au trou du souffleur, s'inclina cérémonieusement et dit :

— Mesdames et messieurs, un fâcheux contre-temps nous arrive. Mlle Fanchon a été prise ce soir d'un enrouement subit et ne pourra chanter. Nous vous supplions de nous excuser de ne pouvoir vous donner ainsi ses numéros habituels....

Dans la salle, un éclat de voix tumultueuse :

— L'argent ! L'argent !

Le régisseur attendit que l'émeute se calmât.

Et quand on fit silence :

— Il est évident que nous tenons le prix des places à la disposition de ceux qui les ont payés. Que ces personnes veuillent bien passer au bureau. Mais, monsieur Montrésor, qui veut avant tout rester l'ami de son public....

Des bravos se firent entendre.

— Monsieur Montrésor a décidé que les paravous, tout en se faisant rembourser, si telle est leur volonté, pourront quand même rentrer dans la salle et occuper leurs places de choix.... Les autres places étant gratuites, et seulement payées par le prix de la consommation, monsieur Montrésor a décidé que le prix de celle-ci serait diminué de moitié....

Cette fois les braves éclatèrent encore, mais plus nourris.

— Vive Montrésor ! Vive Montrésor !!

Le régisseur demeurait devant le trou du souffleur, souriant.

Il avait encore quelque chose à dire.

On se tut.

— Ce n'est pas tout. Mlle Fanchon s'est présentée à notre directeur pour lui prouver que son indisposition, quoique légère, était bien réelle. Mlle Fanchon est donc en ce moment au concert. Si elle ne paraît pas sur la scène pour y accomplir à son ordinaire vos applaudissements, elle vien la quand même prendre place au milieu de vous en simple spectatrice, certaine qu'elle est de n'avoir autour d'elle que des sympathies.

Le régisseur s'effaça et se retira à reculons, pendant que se soulevait dans la salle un brouhaha indescriptible. Tous étaient debout, les yeux fixés vers la porte des fauteuils par laquelle on devinait que la jolie vielleuse allait faire son entrée.

Telle était sa popularité, tel était le charme souterrain qu'elle exerçait sur le public, qu'il n'y eut pas un seul spectateur qui ne regrettât que près de lui il n'y eût point un fauteuil vide, afin de permettre à Fanchon d'y prendre place.

Mais Montrésor avait prévu le détail.

Dans les rangs des fauteuils, Fanchon s'assisait, au milieu des sourires et des paroles de bienvenue.

Un fauteuil était vide.

Et ce fauteuil était entre celui de Montaiglon et celui de Jacques.

Elle s'en aperçut tout de suite.

Celui-là, à sa droite, Montrésor, la veille même, lui avait dit de s'en défier. Elle ne fit pas attention à lui en ayant pu l'air de le reconnaître, bien qu'il l'eût saluée, avec intention.

Mais lorsqu'elle vit à sa gauche le comte de Beauchamp, elle se sentit tout de suite rassurée, sans savoir pourquoi.

Elle lui tendit les deux mains en souriant.

Il les prit et les serra.

Il était heureux, une flaque aux yeux.

Et cependant ses mains étaient glacées.

Lorsqu'on vit qu'ils ne conversaient, bien des regards se portèrent sur le comte de Beauchamp et des paroles s'échangèrent à voix basse.

Montaiglon était devenu très pâle et un feu de jalousie terrible avait brillé dans ses yeux.

En ce moment Jacques était debout devant le trou du souffleur qui le rapprochait de Fanchon au milieu d'un grand bruit, qu'il ne remarquait rien.

La première partie du spectacle finit.

Tous les spectateurs étaient debout à l'entrée de la salle en voyant Fanchon pénétrer dans la salle. On se souvint du soir qui lui était arrivé le jour où elle n'était point venue chanter. On assista au concert et cette chanson qui, de fait, s'était effacée, n'eut cependant porté sa renommée aux quatre coins de Paris, car ce fait que, peut-être, après tout, et malgré tout, il possédait sa propre Fanchon, chantaient encore. Les gens de la salle de Beauchamp se débattaient d'instinct dans la salle, faisaient entendre le bruit. Et le bruit allait se répétant, volant de bouche en bouche.

Il se fit tempête pendant l'entr'acte.

Des voix criaient, d'un bord, hautes, hautes en bas et qui eurent un écho à toutes les places :

— Fanchon ! Fanchon !!

Elle se leva, salua, sourit et retourna à son bureau.

Montrésor lui avait donné ses remerciements.

— Fais-toi tirer l'oreille.... Fais-toi prier....

Mais cela ne faisait pas le compte du public.

Il répéta plus fort :

—Une chanson ! une chanson !

La vieilleuse se leva de nouveau ; elle voulut expliquer qu'elle était enrouée, et ne pouvant se faire entendre tant on criait, dans un tohu-bohu joyeux, elle mit la main sur sa gorge, en pantoimme et toussa !

Ce geste, également, avait été prévu par Montrésor.

On répondit, de tous les coins :

—Ça ne fait rien !

—Chantez comme vous pourrez !

—On vous applaudira quand même !

Alors elle se mit à rire, fit signe qu'elle allait chanter et soudain tout s'apaisa comme un enchantement.

Elle se leva, grimpa sur son fauteuil :

Et d'une voix claire où il n'y avait nulle trace de fatigue ou d'enrouement, elle lança le titre de sa chanson :

—Le *Chant des Ouvriers*, de Pierre Dupont.

Elle chanta sans accompagnement, car l'orchestre n'était pas dans le secret et d'autre part, Montrésor lui avait défendu d'apporter sa vielle. Elle n'en fut pas moins religieusement écoutée et aux premières paroles de la chanson révolutionnaire, il y eut un frémissement dans la salle, suivi d'un silence de mort :

Nous dont la lampe le matin.
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un saluair incertain
Ramèno avant l'aube à l'enclume
Nous qui, des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons

A l'indépendance du monde !

Fanchon était trop habituée à son public, pour ne pas remarquer du premier coup l'émotion profonde qui s'était emparée de la salle tout entière. Dans les yeux de quelques-uns des spectateurs, je ne sais quelle épouvante de cette hardiesse de la jeune fille. Dans les yeux des autres, de la fièvre qui montait de toutes les aspirations intérieures entassées et fermentant depuis de si longs jours.

Cette émotion ne fit que grandir aux couplets suivants :

Nos bras, sans relâche tendus
Aux flots jaloux, au sol avare
Ravissant leurs trésors perdus
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux
Fruits du coteau, grains de la plaine :
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec votre laine !

Quel fruit avons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines ?
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes qu'un tas de machines
Nos babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles.
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Une sorte de grondement, pareil à celui de la mer, s'éleva du fond de la salle. On sentait, cinglée par ses couplets, monter la colère du peuple.

Tous ces visages étaient pâles, comme à la veille d'un événement duquel eût dépendu la vie.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leur mamelles.
Et lui, plus tard croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles :
De nos jours, le droit du seigneur
Père sur nous plus despotique :
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtouards de boutique.

Le jeune comte de Beauchamp n'était pas moins ému que les autres. Il comprenait la gravité de l'acte que Fanchon accomplissait là. Eh bien, qu'en somme, étant donné l'âge de la jeune fille, il se disait qu'elle avait peu de chose à craindre, malgré cela il était peu rassuré.

Montaignon contemplant la jeune fille avec une sorte d'avidité. Il ne faisait plus attention à Jacques en ce moment. Il était tout à Fanchon et machinalement, de minute en minute se répétait :

—Comme elle est belle ! comme elle est belle ! !

Elle, Fanchon, n'entendait pas, ne voyait pas.

Elle semblait, en cet instant, planer au-dessus de toutes ces qua-

relles, au milieu de la célébrité qui l'entourait, dans cette affection de tout un peuple dont elle chantait les secrètes aspirations. Elle se sentait tout enveloppée du magnétisme de la salle. Tous ces yeux lui donnaient de la force, ardents et sombres. Toutes ces lèvres frémissantes semblaient vouloir répéter, après elle, ces strophes de reproches sociaux et d'âpres désillusions.

Mal vêtus, logés dans des trous
Sous les combles, dans les décombres
Nous vivons avec les hiboux,
Et les larrons, amis des ombres ;

Cependant notre sang vermeil.
Coule impétueux dans nos veines ;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chènes !...

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde ;
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre,
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre.

Et elle reprit le refrain, emportée elle-même par le souf-
sant de cette chanson :

Aimons-nous et quand nous pourrons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, buvons, buvons,
A l'indépendance du monde !

Pendant cinq minutes, après qu'elle eut repris sa place, on n'entendit que des applaudissements.

Le calme eut beaucoup de peine à renaître et il fallut que sur la scène le régisseur vint frapper quatre ou cinq fois les trois coups pour qu'on l'entendît et que les rumeurs prissent fin.

Jacques de Beauchamp lui glissa à l'oreille :

—Pourquoi avoir choisi cette chanson ? Vous risquez de vous attirer bien des ennuis.

—Qu'ai-je à craindre ? Que pourrait-on faire contre moi ? Si l'on veut me faire de la peine, n'êtes-vous pas là, vous ou votre mère pour me protéger.

Il y eut un grand bonheur dans les yeux de Jacques.

—Merci, Fanchon, pour ce que vous venez de me dire là !

Montaignon avait profité de la reprise du spectacle pour s'esquiver.

Mais en partant il avait laissé tomber un regard haineux sur Jacques, et sur Fanchon un regard de convoitise.

Jacques et Fanchon n'y prirent pas garde.

Le comte lui disait, à ce moment ;

—Il y avait des mouchards dans la salle, cela est certain, en outre des sergents de ville ordinaires. Déjà, ils sont en train de rendre compte au commissaire de ce qui s'est passé. La censure ne vous eût pas permis de chanter cette chanson et vous vous êtes passé de l'autorisation de la censure. La Préfecture de police va sévir, vous allez voir arriver une escouade d'agents et le concert sera fermé. Cela produira sûrement une bagarre. Et c'est vous, Fanchon, qui en serez cause. La bagarre amènera des coups, peut-être des blessés, et il y aura des arrestations. Vous n'avez pas réfléchi à tout cela.

Fanchon restait tout interdite.

—Non, il est vrai, dit-elle, et M. Montrésor aurait dû me prévenir.

—Il savait donc ce qui allait se passer ?

—Oui. De point en point.

—Vous n'avez agi que d'après ses indications ?

—Et sur son conseil.

—Je comprends. C'est une réclame. Et habilement faite, car en somme, il fera l'innocent, n'est-ce pas, niera toute complicité avec vous. Cela aura fait dans Paris un tapage énorme et ce qu'il risque, c'est de voir fermer son concert pendant deux ou trois jours.

—Juste !

—Eh bien, Fanchon, ne restez pas ici. Partez ! s'il arrive une émeute, tout à l'heure, il ne faut pas que vous vous y trouviez.

—Et moi, je veux rester, dit-elle bravement. C'est moi qui serai cause de toute les complications que je n'avais pas prévues. Ce serait lâche de fuir. Vous avez vu comme le monde m'aime et m'acclame. On m'écouterait peut-être quand j'essayerai d'empêcher le désordre. Dans tous les cas, que l'on m'écoute ou non, c'est mon devoir de rester.

Elle resta, en effet. Mais rien ne se produisit de ce que Jacques de Beauchamp avait prévu.

A la fin du spectacle, seulement, un agent remit un pli à Montrésor qui venait d'arriver et à qui l'inspecteur Marcel avait raconté ce qui s'était passé. Montrésor, navré, levait les grands bras, pou-

sait des acclamations réitérées, avait un air de désespoir admirablement joué, en écoutant son employé.

—Ah ! la petite folle ! qui aurait dit cela ? Comment, c'est elle qui me joue un tour pareil ! ! Moi qui la croyais malade ! Et justement toute cette bagarre arrive dans ma salle un jour où, par le plus grand des hasards, je ne suis pas au théâtre.

Quand l'agent lui remit la lettre du commissaire il ne fut pas étonné. Il l'attendait. C'était inévitable.

Elle ne contenait, cette lettre, qu'une invitation à se rendre le lendemain matin, à dix heures, au commissariat du quartier.

Il fit prier Fanchon de monter dans son cabinet.

Mais on vint lui apprendre que la vieilleuse était partie à la fin du spectacle et qu'elle était sans doute retournée chez elle.

—Tant pis ! Tant pis ! dit-il furieux devant des gens qui se trouvaient là, et parmi lesquels il reconnut deux individus qu'on lui avait signalés pour appartenir à la Préfecture de police... Tant pis ! Je lui aurais réglé son compte ! Mais elle ne perdra rien pour attendre. Et demain je résille son engagement !

Les deux tête de mouchards approuvèrent silencieusement.

Montrésor réprimait à grand peine une violente envie de rire.

Il alla s'enfermer dans son cabinet.

Et là il s'en donna à cœur joie.

—Bien joué ! Bien joué ! J'étais dans la salle, grisé. J'ai tout entendu. Cette Fanchon a été merveilleuse ! Et ces idiots qui croient que je vais résilier son engagement ! ! Ah ! bien oui !... Demain je double ses appointements pour qu'il ne prenne pas à un confrère l'envie de me la souffler.

Pendant ces temps-là Fanchon s'acheminait dans Paris.

Jacques lui avait demandé la permission de l'accompagner. Tout d'abord elle avait voulu refuser, mais en voyant que des gens suspects la suivaient, elle accepta.

—Prenons une voiture, dit Jacques.

—Non, à pied. J'ai besoin d'air.

Elle avait quitté depuis quelque temps sa chambrette du quai des Grands-Augustins et avait loué un petit logement de deux pièces avec cuisine, une cuisine grande comme une boîte à cigares et de laquelle il fallait laisser la porte ouverte si l'on voulait étendre les bras. Ce logement était situé quai du Louvre. Une femme de ménage qui habitait dans la même maison lui rendait de petits services et parfois l'aider à faire sa cuisine.

Certes, depuis longtemps, elle aurait pu échanger cette vie simple et pauvre contre une autre plus brillante.

Elle n'avait qu'un mot à dire pour cela, un choix à faire et le lendemain elle aurait disposé d'une fortune.

Mais elle était honnête et n'avait jamais eu même une arrière-pensée.

Le vieux Girodias demeurait dans son esprit avec le conseil qu'il lui avait répété si souvent :

—Sois bonne et tu deviendras riche ! Reste sage et tu seras heureuse."

Elle était sage. Du reste, habituée aux privations, à la misère, à la dure existence menée depuis son départ de la Lézardière, elle ne songeait pas au luxe, et avec les appointements qu'elle recevait pour ses chansons du Concert-Français elle se trouvait riche.

Jacques avait sa voiture à la sortie du concert.

Il dit au cocher :

—Allez m'attendre quai du Louvre !

Et ensemble ils partirent, gaiement, en camarades. Cependant il lui fit des reproches. Elle avait jadis promis qu'elle viendrait au moins une fois toutes les semaines à l'hôtel des Champs-Élysées. On ne l'y avait vue qu'une seule fois depuis son engagement au Concert-Français. Pourquoi ?

—Je serai franche, dit-elle. Il m'a semblé, il y a quelque temps, que vous n'aviez plus pour moi la sympathie que vous m'aviez témoignée dès le premier jour, et en réfléchissant aux raisons qui pouvaient vous avoir ainsi changé à mon égard, j'ai pensé que c'était sans doute mon engagement au Concert qui modifiait votre amitié... Autrefois, j'étais une petite vagabonde et vous pouviez avoir pitié de moi... Maintenant que je gagne ma vie honnêtement, pourquoi paraissez-vous me le reprocher ?

—Il est vrai, Fanchon, dit-il à voix basse et en ralentissant le pas, car subitement il avait ressenti une grande souffrance au cœur, il est vrai, lorsque j'ai appris votre engagement, j'en ai été très malheureux.

—Pourquoi ? dit-elle naïvement.

Il ne répondit pas tout de suite.

Il hésitait.

En répondant, n'eût-il pas dévoilé tout ce qu'il ressentait ? L'amour victorieux entré dans son cœur ? sa jalousie en pensant à tous les hommages que recevait la jeune fille, à toutes les tentations qui la séduisaient ? ses effrois de la voir tout à coup tomber très bas, elle qu'il avait placée si haut dans son âme.

Pour lui dire cela, il fallait avouer son amour. Et il n'osait.

L'aimait-elle ? Non. Elle était auprès de lui si étroit, sans jamais de trouble, que rien, en elle, ne parlait d'amour encore.

Alors il craignit de l'effrayer.

—Plus tard, plus tard, je vous dirai tout... En attendant, faites-moi une promesse, si vous voulez me rendre heureux.

—Quelle promesse ?

—Ne m'oubliez pas !... .

—Comment pourrais-je vous oublier jamais ?

—Et lorsque vous aurez à prendre dans votre vie une grave décision... demandez-vous toujours, auparavant : " Est-ce que Jacques m'approuverait ? Est-ce que lui-même m'aurait donné ce conseil ? Est-ce que, si j'agis de la sorte, je ne vais pas le rendre profondément malheureux ? " Lorsque, à cette question, votre cœur aura répondu sans hésiter c'est que votre ami Jacques n'aura rien à vous adresser de reproches.

—Je vous le promets !

—Vous le ferez ?

—Je vous le jure !

Il eut un long soupir ; on eût dit qu'il venait d'éprouver un soulagement énorme. Il souriait, attendri.

—Pourquoi une chose si simple semble-t-elle vous donner tant de bonheur, mon ami ?

Il ne répondit rien tout d'abord. Ils étaient arrivés, près du Louvre, à sa porte. Il se contenta de lui embrasser doucement, lentement, les deux mains qu'il avaient réunies, puis il dit comme tout à l'heure :

—Plus tard ! plus tard !

Déjà, il s'éloignait, lorsque, tout à coup, il eut entre, tout près de lui, ne sorte de rire ironique. Il s'arrêta, regarda Fanchon, la main tendue vers la porte, alluit sonner le concierge. Et un homme de haute stature venait de se dresser auprès de lui sortant de la maison même.

C'était Montaiglon.

Que venait-il faire en cette maison ? à pareille heure ?

Attendait-il la jeune fille ? ou bien, seulement, était-il venu prendre sur elle quelques renseignements ?

Jacques se rapprocha, craignant que Fanchon n'ait le sien de lui, Montaiglon le toisa de la tête aux pieds.

—Mes compliments, monsieur, dit-il, vous avez vu ? Si on beaucoup d'autres ont échoué... .

Et désignant Fanchon tremblante :

—C'est une conquête que tout Paris vous enviera.

—Monsieur, vous insultez gratuitement cette jeune fille, dit Jacques avec beaucoup de calme. Et je vous ordonne de lui en faire vos excuses, à l'instant ! !

—Oh ! oh ! des ordres ? Gardez-les, je vous prie ; à qui ferez-vous croire que la vieilleuse n'est pas votre maîtresse lorsqu'on saura que vous la ramenez avec tant d'intimité jusqu'à sa demeure... Pour un peu, ma parole, vous l'auriez reconduite jusqu'à sa chambre... .

Il n'acheva pas.

Un soufflet retentit et il chancela sous l'outrage moral.

Jacques venait de le châtier.

—Misérable ! dit-il.

Montaiglon resta un moment étourdi, aveuglé par la colère.

Ses deux poings robustes se levèrent sur la tête de Jacques, mais alors Fanchon, pâle, se précipita entre les deux hommes.

—De quel droit, vous monsieur, que je ne connais pas, insultez-vous, alors que je suis une honnête fille ?

Montaiglon ricana :

—Une honnête fille... Parce que vous n'avez qu'un nez à la fois ?

Et jetant sa carte à Jacques :

—Nous nous reverrons !

Jacques lui tendit la sienne.

—Quand vous voudrez !

Montaiglon s'éloigna.

Et Fanchon tomba en pleurant dans les bras du jeune homme.

—Je savais bien, je l'avais dit, que je vous porterais malheur ! !

—Ayez confiance. Je vous vengerai. Et je le juré ! !

—Ou bien il vous tuera ! Je ne veux pas que vous vous battiez.

—Il le faut. Je l'ai insulté mortellement. Je lui dois une réparation ! !

—Mon Dieu ! mon Dieu !

Elle éclata en sanglots convulsifs.

Il ne put la consoler. Et lorsqu'elle rentra chez elle, elle s'affaissa sur son lit dans une violente crise nerveuse.

Jacques, calme singulièrement, presque joyeux, alla retrouver sa voiture qui stationnait près du palais du Louvre et regagna les Champs-Élysées.

Elle ne dormit guère cette nuit-là.

Quels fatals attachés donc à elle, la première nuit, par laquelle portait malheur, avec Georges, à tous ceux qui lui prouvaient en pitié ?

Jadis, c'était été Girchaud.

A présent, c'était Jacques de Bauchamp.

C'était un duel, et Jacques pourrait défendre sa vie, mais Fanchon ne se fit ni geste d'illusions là-dessus.

Jacques eût dû savoir, hélas ! qu'il avait peu fréquenté les salles d'armes.

Montaiglon lui recommanda à un athlète.

C'était un duel, soit, mais ce duel cachait un assassinat ?

E t-est-ce, vraiment, par sa faute, Jacques allait mourir ?

Non, non, pareille abominable n'était pas possible.

Mais que faire ? Comment le défendre ? Comment empêcher ce duel ?

Et tout le mal, les pleurs de ces cauchemars, pleine de visions sanglantes qui se levaient d'un pas, expirant, la poitrine trouée par l'épée... Montaiglon,...

Et ce qu'elle lui avait dit par seulement la fille pour le jeune homme dont la famille l'avait si franchement accueillie.

Il y avait un combat, pas terrible, déjà, dont elle ne se rendait pas compte.

A quoi diable les faire la fille allait avoir lieu !

Mais comment empêcher cela, qui la faisait souffrir.

Si Jacques mourait, il lui semblait que désormais la vie allait être vaine, de l'argent, du bien-être, elle vit, maintenant, et cette nuit-là pour la première fois, ce qu'elle avait tenu de place dans sa vie... Ce fut une haine, la quelle reçut, sans y réfléchir, presque à son tour, et elle se dit à elle-même de se dire :

— Tu aimes ? Tu aimes ce jeune homme ?

Et cependant elle mourait.

Le matin elle se sentit la tête lourde. Elle était malade. Elle avait le fièvre. Ce pendant, par onze heures, elle sortit. Elle avait hâte de se voir en public, et elle se rendit aux Champs-Élysées.

Mais de Bauchamp n'était pas sorti.

Simon, matin, venant à l'école par au comant du drame de la veille et Jacques n'avait pas voulu la mettre, pas plus que la comtesse, dans la confidence.

Elle ne vit pas Jacques tout d'abord.

Mais elle se fit voir à l'école.

— Mon frère est chez lui dans son cabinet de travail. Il cause avec des amis, et il ne peut venir à la demande tout à l'heure.

Fanchon regarda. Elle comprenait.

C'était un grand secret, et tout les témoins de Jacques qu'il avait conviés pour le duel, et entre les autres, des amis, des amis, il remettait le soin de le défendre à son frère.

— Où est-il, parait-il, Fanchon, deux témoins. Ils se rencontreront ce soir, à huit heures, les témoins de M. de Montaiglon et sans doute le duel aura lieu dans deux ou trois jours... Mon Dieu !

Bien sûr, et elle se dit, Jacques descendrait.

Jacques lui répondit par...

Fanchon se voyait. Elle était pâle et paraissait inquiète.

Jacques, au contraire, semblait d'être calme et souriant.

La veille, elle avait tout dit.

— Et ce sera la fin de ta malheureuse existence.

Simon, parant les deux jeunes gens furent partis, avertit son frère de la présence de Fanchon.

Fanchon, les yeux baissés, les mains tendues.

Mais tout ce qu'elle dit à son frère :

— Pourquoi ne pas aller ? Pas un mot à ma mère !... Cela ne ferait que le rendre malade, et le duel aurait lieu quand même !...

— Non, ne va pas. Si tu veux, dis-moi à quelle heure vous vous battez, et je viendrai.

— Pourquoi ?

— Parce que, si tu ne viendras pas, il y a peut-être pour vous !...

— Et tu veux que je me batte ?

Il y avait un combat, pas terrible, déjà, dont elle ne se rendait pas compte. Elle fut obligée de s'en aller, et elle se dit, Jacques descendrait. Mais Fanchon ne savait pas dissimuler. Et elle se dit, Jacques descendrait. Mais Fanchon ne savait pas dissimuler. Et elle se dit, Jacques descendrait. Mais Fanchon ne savait pas dissimuler.

— Tu aimes ce jeune homme, n'est-ce pas ?

— Oh ! tu aimes ce jeune homme ?

Mais il lui fit un geste, et elle se dit, Jacques descendrait. Mais Fanchon ne savait pas dissimuler. Et elle se dit, Jacques descendrait. Mais Fanchon ne savait pas dissimuler.

Lorsqu'elle se vit seule, elle se dit, Jacques descendrait. Mais Fanchon ne savait pas dissimuler. Et elle se dit, Jacques descendrait. Mais Fanchon ne savait pas dissimuler.

— Où est-il, parait-il, Fanchon, deux témoins.

— Où est-il, parait-il, Fanchon, deux témoins. Ils se rencontreront ce soir, à huit heures, les témoins de M. de Montaiglon et sans doute le duel aura lieu dans deux ou trois jours... Mon Dieu !

— Où est-il, parait-il, Fanchon, deux témoins. Ils se rencontreront ce soir, à huit heures, les témoins de M. de Montaiglon et sans doute le duel aura lieu dans deux ou trois jours... Mon Dieu !

— Où est-il, parait-il, Fanchon, deux témoins. Ils se rencontreront ce soir, à huit heures, les témoins de M. de Montaiglon et sans doute le duel aura lieu dans deux ou trois jours... Mon Dieu !

Il eut envie de lui dire :

— Tu m'aimes ? Tu m'aimes donc ?

Mais une grave réflexion le retint.

Qu'allait-il devenir ? Est-ce qu'il ne serait pas tué dans ce duel ? Alors à quoi bon jeter éternellement le deuil dans l'âme de l'enfant ?

Il se contenta de lui serrer les mains avec tendresse.

Mais aussi longtemps qu'il put la voir descendant lentement, et comme accablée, l'avenue des Champs-Élysées, il la regarda.

Et il se demanda comme il s'était demandé une fois déjà lors de la première visite de la jeune fille :

— Est-ce que je la reverrai jamais ?

Il se battait en effet le lendemain à sept heures, à l'île de la Grande-Jatte. L'arme choisie était l'épée. Montaiglon, habitué des salles d'armes, était de première force. Jacques avait fréquenté quelque temps la salle d'un professeur connu, mais cela le fatiguait ; les exercices violents lui étaient défendus. Il avait été obligé d'interrompre ses leçons. La partie n'était donc pas égale entre les deux adversaires. Les témoins de Jacques le savaient. Ils aimaient leur ami et ils étaient désespérés. Le choix des armes appartenait à Montaiglon, gravement offensé. Ils n'avaient pu réchuser le pistolet, qui égalise un peu plus les chances et que Jacques tirait d'une façon remarquable. Ils s'étaient inclinés.

Dans l'après-midi, ils revinrent trouver le comte et voulurent l'entraîner dans une salle d'armes où il aurait pu, du moins, recevoir quelques indications suprêmes, se refaire la main.

Jacques refusa.

— A quoi bon ? Je n'en serai pas plus fort demain... Ce n'est pas un quart d'heure de leçon qui peut m'apprendre grand chose. Je me défendrai de mon mieux. Laissons faire le hasard. En tous cas, quoi qu'il arrive, mes amis, vous n'aurez pas à rougir de moi...

Le lendemain matin, Jacques sortit à cheval.

Cela lui arrivait quelques fois, lorsqu'il était bien portant. C'était, ces jours-là, les jours heureux où sa mère renaissait à l'espoir, en le voyant pour quelques heures renaître à la vie.

Il abandonna son cheval à son domestique lorsqu'il fut au Bois, monta dans une voiture de remise qui stationnait près de la porte d'Auteuil et dans laquelle attendaient ses deux témoins avec un docteur de leur amis.

Une demi-heure après, ils étaient sur le bord de la Seine, en face de l'île de la Grande-Jatte.

Un bateau les conduisit à l'île.

Ils venaient à peine d'y mettre le pied et le batelier pesait sur les rames lorsqu'une seconde voiture arriva et un autre bateau se détacha de la rive.

Il amenait Montaiglon et ses amis.

Les deux adversaires se regardèrent une seconde et se saluèrent.

Montaiglon, sûr de sa force et qui, du reste, n'en était pas à son premier duel, paraissait non moins calme que le comte.

A l'île, les quatre témoins, cherchèrent une place bien plane et bien sèche dans les arbres, et comme le soleil pouvait gêner l'un ou l'autre des adversaires en passant au travers des branches, ils tirèrent les places au sort.

La chance favorisa Jacques qui eut le soleil dans le dos.

L'endroit était désert, très propice pour un duel, et avec tout cela charmant. Les bruits de la grande ville n'arrivaient pas jusque-là. La Seine coulait lentement ses flots sur lesquels le soleil matinal étendait des reflets d'acier. Et dans les beaux chênes qui couvraient l'île de ce côté, un tas d'oiseaux chantaient.

Les adversaires se préparaient, sans hâte, méthodiquement.

Ils avaient enlevé pardessus, redingote et gilet. Ils avaient eu la précaution tous les deux de garder des chemises non empestées.

Un des témoins tendit les épées après avoir tiré au sort celles que les deux parties avaient apportées, après les avoir également mesurées.

Et il engagea le fer ; reculant, il dit :

— Allez, messieurs.

Les deux hommes, les yeux dans les yeux, restèrent un moment immobiles, la pointe extrême de l'épée tâtant la pointe de l'épée.

Puis, ce fut Jacques qui, vigoureusement, de toute la haine que lui inspirait cet homme instinctivement, ce fut Jacques qui engagea le combat.

Montaiglon recula d'un pas.

Tout d'abord il se contenta de parer.

Il ne connaissait pas le comte de Bauchamp. Certes, Jacques n'avait pas l'allure d'un homme vigoureux, mais sous la faiblesse plutôt apparente des muscles se cachent souvent beaucoup de résistance et beaucoup de souplesse. L'escrime n'est pas surtout l'art des gens vigoureux, mais bien plutôt des hommes adroits.

Il ne fut pas longtemps, du reste, à s'apercevoir qu'il serait maître de son adversaire dès qu'il l'aurait un peu fatigué.

Et ce fut à quoi il tendit.

Mais les témoins veillaient, devinant le danger et fort attristés d'encourir la responsabilité d'un accident qui pouvait tourner au tragique.

Le combat fut arrêté pour permettre à Jacques de se reposer et de reprendre haleine.

Le jeune homme était toujours aussi calme. Il n'avait rien perdu de son sang-froid. Ses yeux bravaient le regard insolent de Montaiglon et trahissaient un tel mépris instinctif de l'honnête homme pour le misérable, que Montaiglon en sentait redoubler sa colère.

Le regard de Montaiglon disait à Jacques :

—Je vais te tuer.

Le regard tranquille de Jacques répondait :

—Je suis prêt.

La reprise eut lieu, plus violente, plus acharnée. Si peu expérimenté qu'il fût dans cette science si subtile, Jacques se défendait avec une présence d'esprit admirable. Plusieurs attaques à fond de l'aventurier avaient été parées avec un sang-froid qui rendait à ses amis haletants et anxieux un peu d'espoir sur l'issue du duel.

Hélas ! l'espoir ne fut pas de longue durée.

La fatigue alourdit bientôt le bras du pauvre garçon. Sa main comme amollie, n'avait plus la force de tenir l'épée, et ses doigts engourdis ne serraient plus la poignée. Deux fois, ce ne fut qu'avec un brusque retrait de corps qu'il évita le coup mortel, et enfin, il le reçut.

Ce fut en pleine poitrine.

Il ouvrit les bras, lâcha son épée et s'écrouta sur les genoux.

On se précipita vers lui et on le soutint.

Montaiglon lui jeta un regard de pitié, salua légèrement et se retira avec ses témoins.

Une auberge n'était pas loin de là, au bord de l'eau, tenue par un bonhomme facétieux du nom de Grandin.

Comme, à cette époque, la plupart des duels se passaient à l'île de la Grande-Jatte, même les plus sérieux pour lesquels, jadis, on allait se réfugier hors de la France, Grandin n'avait rien trouvé de mieux comme enseigne à sa guinguette que d'y apposer la flamboyante inscription suivante :

A LA FRONTIÈRE BELGE

Ce fut à la *Frontière belge* que l'on transporta le blessé. On le coucha, en bas, sur un matelas que Grandin étendit sur le billard et le médecin examina la blessure.

Elle était grave, sinon mortelle.

Jacques était évanoui. Le médecin opéra le pansement.

Et comme d'un regard navré les deux témoins l'interrogeaient, il répondit, très bas, attristé, car il connaissait le jeune homme depuis longtemps ; il était le médecin et l'aîné de la famille :

—Je le crois perdu. Tout autre s'en tirerait. Lui a une santé si délicate, il est si frêle, si faible. . .

Il n'osa achever sa pensée.

Mais les jeunes gens, tout pâles, avaient compris.

Il fallut porter Jacques jusqu'à la barque. On passa la Seine et on l'installa dans la voiture qu'il l'avait emmené.

Il ne sortait pas de son évanouissement. Ce furent les cahots de la voiture qui l'en tirèrent en même temps qu'ils lui arrachaient un gémissement.

Et ce fut ainsi que l'on atteignit les Champs-Élysées. La voiture s'arrêta et le médecin conseilla aux jeunes gens de monter à l'hôtel afin de prévenir la comtesse. Car, que serait-il advenu si elle s'était trouvée brusquement devant son fils inanimé ?

Aux premiers mots qu'ils dirent à la malheureuse mère, celle-ci comprit et même, exagérant tout de suite le malheur qu'ils lui annonçaient, elle s'écria :

—Mon fils est mort ! mon fils est mort !

Ils se hâtèrent de la rassurer.

Elle descendit. Déjà les domestiques prévenus transportaient le blessé avec des précautions infinies.

Simone se trouvait dans sa chambre. Son attention fut attirée par ce remue-ménage, par les exclamations de détresse. Elle regarda par sa fenêtre, vit et comprit. Elle accourut tout en larmes.

Le blessé reconnut sa mère et sa sœur.

—Mère ! Ma chère Simone !

Il ne put en dire davantage. Les forces étaient près de le trahir encore.

Le regard éploré de la comtesse alla consulter le docteur. Celui-ci ne voulut pas la désespérer.

—Je le sauverai, dit-il.

Alors, la pauvre femme brisée, éclata en sanglots.

Pendant que lentement on montait l'escalier en transportant le comte, au premier étage où était sa chambre, elle interrogea les témoins :

—Pourquoi ce duel ?

—Une discussion en sortant du théâtre. . . une insulte de Jacques. . .

—Lui si doux, si e due, est-ce possible ?

—Oui.

—Pourquoi cette discussion ? Pourquoi cette insulte ?

—Jacques nous a demandé de l'assister dans son duel. Il a insisté de nous mettre dans le secret.

—Vous me le jurez ?

—Nous vous le jurons.

—Je le saurai.

Le médecin avait entendu. Il vint à leur secours.

—Madame, dit-il gravement, pas un mot, si vous priez à ce pauvre enfant, aussi longtemps qu'il sera en danger. Si vous faites des confidences, acceptez-les et ne lui dites rien, point de scandale. Si se fait au contraire, ne l'interrompez pas.

Et il ajouta avec plus de gravité encore :

—Évitez toute émotion. Il y va de sa vie.

Elle courba le front :

—Je vous obéirai, docteur.

—J'en suis persuadé, madame. À ce prix, je le sauverai peut-être.

—Peut-être, docteur ? dit-elle en faisant un odieux regard à son seul doute exprimé ainsi.

—Hélas ! puis-je vous donner une certitude ?

Lorsqu'on eut transporté Jacques dans son lit, il y eut un certain mouvement, si pâle qu'on eût dit qu'il était mort.

Cet état dura toute la journée et le soir une fièvre ardente se manifesta, accompagnée de délire. Le malade s'agita, se débatta, dans le courant de la journée, les vitesses de sa circulation firent passer la nuit auprès du jeune homme. Il se voyait, se sentait, donnait se rendant compte que cette existence n'était plus qu'un souffle.

Mme de Beauchamp et Simone non plus ne se sentaient pas, voulant veiller sur cette existence si chère.

Et Fanchon, que devenait-elle ?

Cette nuit, comme la précédente, avait été pleine d'angoisses et le matin la trouva debout à l'aube, pâle, mais respirant par sa fenêtre ouverte, vers le large, ruban de la Seine, qu'il se déroulait lentement entre les quais.

C'était là-bas, dans cette direction, au sein de la Seine, que dans quelques années Jacques allait se baigner.

Se battre pour elle ! !

Ah ! comme elles lui parurent emeller maintenant !

Quand l'heure sonna, l'heure qu'il lui avait fallu sacrifier à laquelle la lutte atroce allait être nécessaire, elle se leva, se débarrassa par tout le corps.

Alors elle s'agenouilla.

Et elle pria, avec fervour, le Dieu qui se donne à la risée Devoisgoud, de même que le savaient Grandin lui-même, après à aimer et à invoquer des esprits et des fantômes.

Ah ! comme elle aurait voulu être l'épouse de Jacques !

Pourquoi ? Elle ne le savait pas ! Elle n'aurait pu le savoir qu'elle avait été là. Elle n'aurait pu le savoir qu'elle avait été là.

Au moment de l'illuminer, il regarda s'élever de la Seine, dans le regard de Fanchon !

Bientôt elle n'eut plus le courage d'attendre.

Elle sortit pour se rendre aux Champs-Élysées. Elle était libre toute la journée et même toute la nuit, mais elle ne put s'occuper de la police, le Choe et l'Épique, avait dit-il, pour leur honneur.

Cela faisait perdre de l'argent à Montel, car il avait dû se faire indemniser tous les employés de l'Épique. Il avait donc dû se faire indemniser tous les employés de l'Épique. Il avait donc dû se faire indemniser tous les employés de l'Épique.

En réalité l'aventure avait fait grand bruit, et les journaux lui consacraient tout les jours quelques lignes.

C'était huit jours d'attention pour l'Épique.

Dans la matinée, elle se rendit aux Champs-Élysées. Arrivée sur un banc, non loin de ce qu'on appelle l'Épique, elle vit l'hôtel de Beauchamp en face d'elle, et elle se dit :

Elle ne pouvait pas regarder par sa fenêtre, car elle était malade.

Plusieurs la reconnurent, mais elle ne leur dit rien.

Elle ne s'en aperçut pas.

Vers dix heures son cœur battait à tout saut.

Une voiture de nuit s'arrêta devant l'hôtel de la porte de celui-ci s'éleva, et elle vit, à travers les vitres, les bras au ciel et se mouvoir. Elle se dit :

—C'est le comte ! C'est le comte !

Voilà ce que lui cria son cœur.

Et bientôt elle vit un grand coup de sonnerie, et la voiture et que l'on transportait dans l'hôtel de la porte de celui-ci s'éleva, et elle vit, à travers les vitres, les bras au ciel et se mouvoir.

Elle n'eut pas besoin de se lever, et elle se dit :

Alors, elle sentit tout à coup son cœur se serrer, et elle se dit :

Les passants virent qu'elle était malade.

Cependant elle était dans l'hôtel de la porte de celui-ci s'éleva, et elle vit, à travers les vitres, les bras au ciel et se mouvoir.

Quand elle reprit connaissance, l'avenue des Champs-Élysées, devant l'hôtel, était redevenue calme.

Rien ne disait le drame qui était venu aboutir là.

— Est-il mort ? N'est-il que blessé ?

Et tout le temps, dans le fond de son âme, le même reproche :

— C'est ma faute ! C'est à cause de moi qu'il est mort ! !

Elle se rapprocha de l'hôtel insensiblement. On eût dit qu'elle se sentait coupable, le pauvre enfant. Devant l'hôtel elle s'arrêta. Elle n'osait entrer pour demander des nouvelles. Pourtant comme la porte s'ouvrait, laissant passer un domestique qui courait chez le pharmacien du faubourg Saint-Honoré avec une ordonnance du docteur, elle entra furtivement et s'adressa au concierge.

— Que s'est-il passé ?

— Oh ! mademoiselle, un grand malheur... vous ne savez rien ?

— De loin j'ai vu... sans rien deviner, dit-elle, sans répondre autrement, ne voulant point trahir Jacques.

— Un duel... oui, un duel, ce matin ! ! Qui s'en serait jamais douté. Un jeune homme si doux, si tranquille ! Notre pauvre maître ! ! Qui s'est-ils qui est arrivé, mon Dieu, pour l'obliger ainsi à se battre, lui qui n'avait déjà pas une santé si bonne... Et il se lamentait.

Il est mort ? dit-elle frémissante.

— Grâce à Dieu, non, il n'est pas mort... Du moins, il ne l'était pas, tout à l'heure, quand on l'a transporté dans son lit. Mais, hélas ! il n'en valait guère mieux. Peut-être est-il mort maintenant !

— Ne pouvez-vous savoir ? vous informer ?

— Si, je m'informe toutes les cinq minutes.

Un domestique passait, affairé, soucieux.

— Jean !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment ça va-il, là-haut ?

— Mal, très mal.

— Toujours en syncope.

— Toujours.

— Et le médecin !

— N'ose pas se prononcer. Moi, je crois bien que c'est fini... tant notre jeune maître est pâle !

Puis apercevant Fanchon :

— Est-ce que vous voulez monter, mademoiselle ?

Mais elle ne le voulut point. Dans l'instant critique de cette douleur première, elle ne crut pas devoir distraire Simone et la comtesse.

Elle sortit chancelante, disant au concierge :

— Je reviendrai, tout à l'heure, plus tard, vous demander des nouvelles.

— Bien, mademoiselle Fanchon, aussi souvent que vous le désirerez. En attendant je dirai à Mademoiselle et à Madame que vous êtes venue... Ça leur fera toujours plaisir, vu leur amitié pour vous.

Elle descendit les Champs-Élysées, allant sans savoir où.

Elle resta ainsi des heures à se promener au hasard, ne pensant même pas à manger.

Vers deux heures elle se retrouva devant l'hôtel.

Et ce fut encore au concierge qu'elle s'adressa en tremblant bien fort.

— Comment va-t-il ? Est-ce qu'il est mieux ?

— Non, non.

— Plus mal ?

— Oui... toujours la syncope et le médecin est de plus en plus inquiet.

Elle repartit, la mort dans l'âme.

Le soir, elle repartit, à la nuit tombante.

— Eh bien ?

— De mal en pis.

— Et ce qu'il est enfin sorti de son évanouissement ?

— Oui, mais la fièvre s'est déclarée. Et il a le délire. J'ai bien peur qu'il ne passe pas la nuit.

Et elle s'en retourna chez elle.

Heureusement que le Concert-Français était fermé ; elle n'aurait jamais eu le courage d'y paraître ce jour-là.

Elle ne songea même pas à se coucher.

Elle passa toute la nuit en prières.

Le lendemain, brisée de fatigue et d'insomnie, les yeux rouges à force d'avoir pleuré, elle se présentait avenue des Champs-Élysées.

Elle était si épouvantée du malheur dont elle redoutait la nouvelle qu'elle n'eut pas le courage de questionner le concierge.

Mais celui-ci la renseigna tout de suite ;

— Mauvaise nuit... le délire tout le temps.

— Et le médecin ?

— Il a l'air si triste qu'il ne doit pas lui rester grand espoir.

— Puis-je voir Mlle Simone ? Puis-je voir Mme de Beauchamp.

— Entrez dans ma loge. Je vais m'informer.

Il partit.

Fanchon, pendant son absence, regarda les fenêtres de l'hôtel.

Comme cela était triste ! Et jadis cela semblait si joyeux ! Il régnait là un silence de mort. Les domestiques qui traversaient la cour marchaient sur la pointe des pieds, et s'ils échangeaient entre eux quelques mots, ils le faisaient à voix basse.

Seuls, les bruits de l'avenue coupaient ce silence et ils paraissaient comme un sacrilège, comme une insulte au pauvre garçon que menaçait le fantôme de la mort !

Le concierge revint.

— Oui, dit-il, vous pouvez monter... Et l'on a paru heureux de vous savoir ici... Même, Mme de Beauchamp et le docteur se sont regardés et Mme de Beauchamp a dit — je l'ai entendue :—

— Nous allions l'envoyer chercher.

Fanchon tressaillit et demanda :

— Pour quelle raison ?

— Je l'ignore.

— Que s'est-il passé pendant la nuit ?

— Je n'en sais rien. Vous comprenez bien que ce ne sont pas à de pauvres gens comme nous que l'on fait des confidences.

Fanchon avait peur.

Elle venait de penser que sans doute les causes mystérieuses du duel étaient maintenant connues.

On allait l'interroger.

Que répondrait-elle ?

On allait lui faire des reproches.

Qu'aurait-elle à dire ?

VII

Mais toutes ses craintes tombèrent bientôt devant l'accueil que lui fit Mme de Beauchamp.

La comtesse reçut Fanchon dans une chambre voisine de celle où Jacques était couché.

La porte était entr'ouverte donnant sur l'autre pièce.

Persiennes closes, rideaux tirés : dans cette chambre de malade, c'était presque la nuit complète.

Fanchon sentit son cœur qui se serra.

Cela avait quelque chose de lugubre et elle se rappela brusquement la veillée des morts, là-bas, au château de la Lézardière, auprès du corps de Girodias assassiné. Et ce rapprochement de ces deux catastrophes, dans son esprit, l'épouvanta. Car c'était la même chose, au fond, le même drame. C'était à cause de Georget que Girodias avait été assassiné. C'était à cause de Fanchon que Jacques, peut-être, allait mourir. Et cette mort, est-ce que ce n'était pas un assassinat véritable ?

La comtesse lui tendit les bras.

Fanchon s'y laissa tomber en pleurant. Ce malheur comblait les distances entre la vieilleuse et la grande dame. Elles étaient toutes les deux frappées en plein cœur par la même blessure.

La comtesse ne lui fit aucune allusion, aucun reproche. La jeune fille fut donc tout de suite rassurée. Jacques n'avait rien dit. Mais telle était la délicatesse, la probité de son cœur que ce manque de franchise lui apparut maintenant comme une faute et qu'elle se trouva coupable, elle, cause de tout le mal, bien que cause innocente, de recevoir ainsi l'affection d'une mère dont le fils agonisait.

— Je suis heureuse de vous voir... .

— Oh ! madame, combien je vous plains... .

— J'allais vous envoyer chercher... .

— Serais-je assez heureuse, madame, pour que vous ayez besoin de moi ? Puis-je vous être bonne à quelque chose ?

— Mon pauvre enfant a le délire depuis hier, et à plusieurs reprises votre nom est revenu sur ses lèvres.

— Mon nom !

— Oui. Il semble vous chercher, il semble vous demander. Son regard parfois nous interroge et paraît nous faire des reproches et nous dire : "Pourquoi n'est-elle pas là ?" Le médecin a voulu vous connaître, savoir quelle était la jeune fille dont se préoccupait ainsi le délire de mon fils. Je lui ai dit ce que je savais de vous. Il espère que votre vue calmera mon fils, aura sur lui une certaine influence. Il ne répond pas de sa vie, en effet, et il est prêt, pour le sauver, à employer les remèdes les plus désespérés... Voulez-vous entrer dans la chambre de Jacques?... Je vous y accompagnerai, ma chère Fanchon, et vous y trouverez Simone elle-même.

— Je veux bien, madame... Pour sauver votre fils... à vous qui avez été si bonne pour moi... Je donnerai volontiers ma vie... .

Et elle disait vrai.

Elle se fût sacrifiée avec joie.

(A suivre.)

ZAPATEADO ANDALUZ

(DANSE ANDALOUSE)

Pour le piano

PAR OSCAR DE LA CINNA

All vivace $\text{♩} = 112$

PIANO

The first system of the musical score consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. The music is written in 3/4 time. The upper staff begins with a melodic line, followed by a section marked 'Ped' (pedal) with a star symbol. The lower staff provides a rhythmic accompaniment with chords and single notes. The system concludes with a double bar line and a star symbol.

The second system continues the piece with two staves. It features a similar melodic and accompaniment structure to the first system, with various musical notations including slurs and dynamic markings.

The third system of the score shows further development of the musical themes. It includes a section marked 'Ped' and continues the intricate piano accompaniment.

The fourth system contains more melodic and accompaniment lines. A section marked 'Ped' is present, and the music maintains its lively character.

The fifth system continues the composition with two staves. It features a section marked 'Ped' and shows the ongoing interaction between the melody and the piano accompaniment.

The sixth system is the final one on this page. It concludes with a section marked 'Ped' and ends with a double bar line and a star symbol.

First system of musical notation. It consists of two staves. The upper staff contains a melodic line with various ornaments and slurs. The lower staff contains a bass line with chords and a 'Ped.' (pedal) marking. The tempo marking 'Allegro' is written vertically between the staves.

Second system of musical notation, continuing the piece. It features similar melodic and bass lines with 'Ped.' markings.

Third system of musical notation. The upper staff has a melodic line with a 'p' (piano) dynamic marking. The lower staff has a bass line with a 'mf' (mezzo-forte) dynamic marking.

Fourth system of musical notation. The upper staff has a melodic line with a 'p' dynamic marking. The lower staff has a bass line with a 'p' dynamic marking.

Fifth system of musical notation. The upper staff has a melodic line with a 'p' dynamic marking. The lower staff has a bass line with a 'p' dynamic marking. The tempo marking 'Allegro' is written vertically between the staves.

Sixth system of musical notation. The upper staff has a melodic line with a 'p' dynamic marking. The lower staff has a bass line with a 'p' dynamic marking. The tempo marking 'Allegro' is written vertically between the staves.

Seventh system of musical notation. The upper staff has a melodic line with a 'p' dynamic marking. The lower staff has a bass line with a 'p' dynamic marking.

Eighth system of musical notation. The upper staff has a melodic line with a 'p' dynamic marking. The lower staff has a bass line with a 'p' dynamic marking.

Ninth system of musical notation. The upper staff has a melodic line with a 'p' dynamic marking. The lower staff has a bass line with a 'p' dynamic marking.

Tenth system of musical notation. The upper staff has a melodic line with a 'p' dynamic marking. The lower staff has a bass line with a 'p' dynamic marking.

Les Aventures de Mathurin Gonec

LA DERNIÈRE VEILLÉE

L'autre soir, je trouvai mon vieil ami alité avec une mauvaise fluxion de poitrine sur l'issue de laquelle ni son médecin ni lui-même ne se faisaient illusion !

— Je suis fichu, me dit-il en me voyant entrer dans son pauvre rouffe, fichu, monsieur. C'est réglé, c'est paré, et Mathurin s'en va être relevé de son dernier quart.

J'essayai de protester :

— Voulez-vous vous taire ?

— Inutile de chercher à me tromper ; mon sac est fait. J'ai vu la mort de près assez souvent, pour ne pas y faire la grimace quand elle viendra me chercher ; puisqu'il faut bien toujours passer par le Toulguet, qué qu'ça signifie, un peu plus tôt, un peu plus tard !... Ce qui me vexe, par exemple, c'est de tourner de l'œil dans un lit, au bout de mon soufflé, comme une bonne femme. Notre vrai tombeau, à nous autres marins, c'est la mer et les requins ; avec ces bêtes-là, c'est fini, le temps de sucer une mocque ; tandis que la sale vermine de vers, positivement, ça me dégoûte... Enfin, puisqu'y a pas choix, que voulez-vous ?

Une quinte de toux le prit ; après quoi il ferma les yeux, épuisé ; une sueur abondante perlait à son front et à ses tempes, et un râle sifflait hors de sa poitrine décharnée. Il se souleva à l'aide d'une corde qui pendait du plafond au-dessus de son lit, se retourna vers moi péniblement, et reprit d'une voix plus taible :

— Si ça n'est pas pitié de tuer un homme de cette manière-là !... Un paquet de mitraille, à la bonne heure... C'est pas la souffrance, j'en ai vu bien d'autres ! mais... ah ! nom de

nom de nom de nom ! C'est humiliant, savez-vous, de se sentir pas plus de force qu'un enfant !...

Il fit une nouvelle pause, et sembla hésiter.

— Ça vous fâcherait-il, si je vous faisais mon héritier ?

— Votre héritier ? père Mathurin, y pensez-vous ? et votre...

— Mon gars Pierre, l'adjudant, que vous voulez dire ? Ça ne lui fera pas guère tort, allez !... En tont, y en a ben ici pour quatre sous !... Et puis, il va se marier à Bordeaux, avec une fille qui a de quoi ; — j'y laisse

ma médaille ; qu'est ce qu'il ferait de ma cambuse !... Tandis que vous, vous pourrez y monter de temps en temps, en souvenir de moi, et si c'est vrai que les morts reviennent, ... pour sûr que je me trouverai dans quelque coin quand vous y serez.

L'offre du vieux m'émut plus que je ne voulus le lui montrer, et je le remerciai de sa délicate pensée avec une chaude poignée de main.

Jusqu'à l'heure de la suprême séparation, il eut la consolation de me voir une partie de la journée à son chevet. Et puis, au matin, à l'aube,

sa main dans ma main, il mourut en invoquant "sa bonne mère sainte Anne, la patronne des marins bretons."

Comme je lui avais fermé les yeux, je tins à passer près de sa dépouille la veille mortuaire. Dans la journée, le vent s'était élevé, et le soir, quand je commençai ma funèbre faction, une vraie tempête soufflait sur l'Atlantique : des rafales subites s'en goudraient dans la cheminée, sifflaient rageusement et pleuraient sous les portes ; de larges éclairs plaquaient au loin la mer de glaces livides, qui en faisaient, par moments, comme un immense bol de punch ; des vagues monstrueuses, venues du large, battaient le pied de la falaise avec des ressacs et des hurlements, tandis que le tonnerre dominait de sa basse continue ce formidable orchestre de la nature en furie.

J'avais allumé un grand feu de sarments, et, de mon rocking chair, subissant cette attraction invincible que connaissent bien ceux qui ont passé la nuit auprès des morts, je contemplais le visage reposé et presque souriant de mon vieil ami, où la flamme vacillante des deux cierges jetait parfois comme une fugitive expression de vie...

À la longue, je m'endormis, et je fis le rêve étrange que je vais essayer de rapporter fidèlement.

La nuit devait être déjà basse avan-

cée, — du moins je

me rappelle avoir regardé l'heure à ma montre quelque temps auparavant, et constaté qu'elle marquait minuit sonné. — Tout à coup, je vis Mathurin se dresser sur son séant. Il tourna la tête vers moi, me sourit, et se mit en devoir de se vêtir. Quand il eut passé sa culotte et sa vareuse et chaussé ses espadrilles, il souilla tranquillement un des deux cierges, apporta l'autre sur la table à côté de la cheminée, et s'étant assis en face de moi, me souhaita le bonsoir de sa voix ordinaire, de l'air le plus naturel du monde.

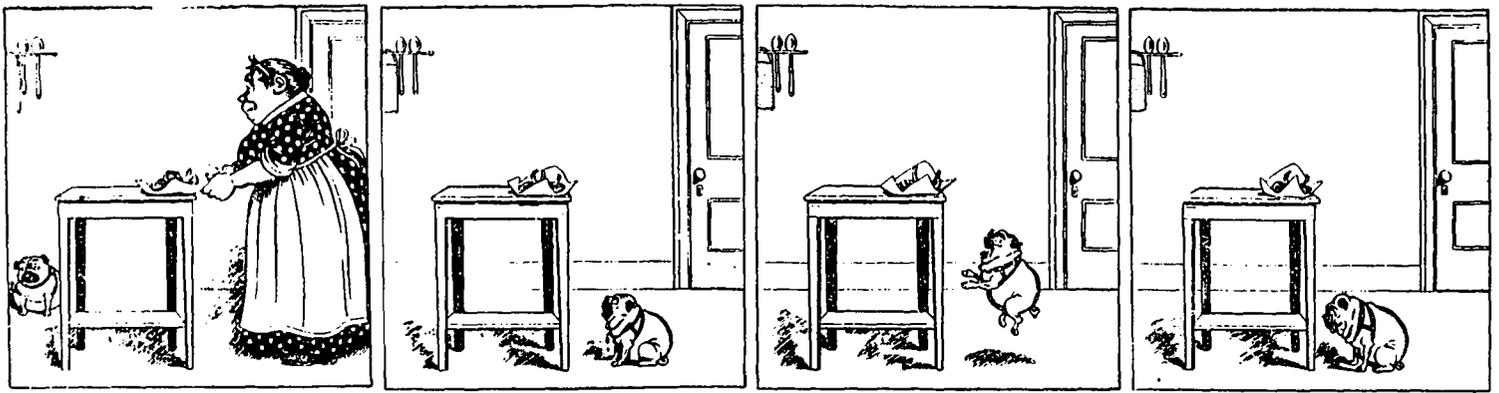
— Un chien de temps, n'est ce pas, monsieur ! — Mettez donc des sar-

PAR CES TEMPS DE GUERRE



L'ANGE DE LA PAIX.

N'INSULTEZ PAS LES ANIMAUX



I
Brigitte. — Je vais mettre mes côte-
lettes sur la table, ici. Carlo est bien
trop gras et trop bête pour me les
voler.

II
Carlo. — En voilà une vieille fée
qui dit que je suis trop bête et trop
gras pour lui voler sa viande !
C'est qu'elle sent terriblement bon...
l'eau m'en vient à la g... bouches.

III
Carlo (après quelques efforts in-
fructueux). — C'est pourtant vrai que
je suis trop gras pour sauter à plus
de six pouces de hauteur ! O ma
jeunesse !

IV
Carlo. — Ce que les muscles ne
peuvent faire, la tête l'accomplira.
Va, vieille folle, je ne suis pas si
bête que tu le penses. Cinq minutes
de réflexion et...

ments dans le feu. — Eh ! eh ! vous me paraissez tout chose de me revoir ? Je vous avais pourtant bien promis de revenir vous tenir compagnie, quand c'est que vous me feriez l'honneur de vous asseoir à mon foyer ? Mathurin n'a qu'une parole, et, si le cœur vous en dit, il va vous conter une belle histoire, — la dernière, par exemple, faut pas mentir !

J'avais eu le temps de me remettre de ma surprise, et ce fut très posément que je lui dis :

— Je vous écoute, mon vieil ami.

L'ombre de Mathurin bourra soigneusement sa pipe, l'alluma, aspirant la fumée de tabac avec une satisfaction visible, nous versa une rasade de blanche, et commença :

— Hein ! pas vrai que ça vous ferait plaisir de savoir quoi qu'y m'arriva après que j'ai avalé ma gaffe ?

— Dame, à beaucoup de points de vue, oui, certes...

— Eh bien ! voilà...

— Cric !

— Cruc !

Ça me fit comme si que je me serais évanoui ; puis, pas seulement le temps de dire ouf, je me trouvais transporté à des millions et des millions de lieues, dans un grand machin de je ne sais pas quoi : ça n'était pas une chambre, ça n'était pas un jardin ; ça n'avait ni murs, ni plancher, ni plafond, ... enfin, tâchez de comprendre si vous pouvez ; — il n'y faisait ni chaud ni froid, et ça n'était éclairé ni par le soleil, ni par la lune, ni par des chandellos, vu que ça était une lumière qui n'en était pas une, et que vous ne pouvez pas vous faire une idée de ça.

Pour lorrre, tandis que je me pomoyais en douceur, vêtu comme un poulet plumé, et que je me disais que ça était farce, tout de même, voilà que j'entends une grosse voix qui me dit de marcher devant moi. Je marche et j'arrive à la queue d'une file, mes amis, que ça n'en finissait plus : il y avait des hommes, il y avait des femmes ; il y avait des blancs, il y avait des nègres ; et des anciens, et des nouveau-nés, et qui baragouinaient dans toutes les langues imaginables ; mais ce qu'il y avait de cocasse, c'est que tout ce monde-là comprenait, et que je les comprenais moi aussi. J'avais devant moi un petit chauve, qui cherchait toujours ses poches, et que c'était rien drôle, que je me tordais, positivement.

A mesure que la queue avançait, je distinguais mieux ce qui se passait là-bas où nous allions. Sur une manière de comptoir, il y avait une grande balance, qui reluisait cent fois comme de l'or. A côté d'un des plateaux, il y avait un diable, à côté de l'autre un ange, et ils jetaient dans les plateaux, l'ange les bonnes actions, le diable les mauvaises, naturellement. — Une, deuss, la balance basculait, et une voix invisible criait : "Elu !" — ou : "Réprouvé !" — Alors, suivant le cas, c'était la porte de droite ou la porte de gauche qui s'ouvrait, et on entendait une musique chouette, ou des abominables z-hurllements. — Et puis, — à qui le tour ?...

Quand ça fut le mien, ça me fit comme si que j'aurais eu la colique, faut pas mentir ! On a beau se dire qu'on a été un brave homme toute sa vie, et qu'on a reçu l'absolution, vous me croirez si vous voulez, c'est un rude moment tout de même. Pour lorrre, je vis que le diable jetait dans son plateau un tas d'abominations : et mes juréments et les messes entendues au cabaret, et puis bien d'autres fredaines, encore !... Bref, tout un tremblement de péchés que ça n'en finissait bientôt plus ! — Mais vous pensez, l'ange, de son côté, jetait, jetait... au point que ma modestie en rougissait, et que je jubilais déjà comme un petit homard dans un verre d'eau...

Mais... aie ! aie ! aie !... voilà que tout d'un coup, — v'lan ! — une secousse, — la balance bascule du côté du diable, et, quoi que je vois accroupie dans le plateau ? — Ma femme ! ma propre femme, monsieur, la vouve au roi de Dahomey, vous savez, à qui que j'avais brûlé la politesse sans y en demander la permission ! Elle me regardait, avec une figure à giffles, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

J'étais rincé, quoi !

La voix d'en haut cria : "Réprouvé !" le diable sauta sur vot' serviteur on ricanant, et la porte aux z-hurllements s'ouvrit toute grande.

— Ah ! mais... minute ! — que j'dis, — va falloir s'expliquer.

— Pas d'observations ! que grimaça le diable, allons, oust !

— Moi, j'y fichai une poussée, et je me mis à faire un tel branle bas de chambardement que saint Pierre voulut essayer de me faire taïser ; je l'envoyai promener. — de quoi qu'je m'mêle ! — et voilà parmi tous ceux qui attendaient leur tour après moi, une vraie révolution.

Y en avaient qui criaient, d'autres qui sifflaient, d'autres qui réclamaient, les uns de mon bord, les autres pas.

— Il a raison ! hou ! hou ! hou !... A la porte le gêneur !... Révision ! révision !... Que le diable l'emporte !... A Chaillot !... Enlevez-le et que ça finisse !... A la queue du chat !...

Tant et si bien que le bon Dieu entendit tout ce vacarme, et s'amena majestueusement.

— Quoi que c'est ? qu'y dit.

— Ben ! qu'je dis, — y a qu'y a de la triche, et que c'est pas de jeu !

— Comment ? — qu'y fit, — voyons voir !... Qué qu't'as à réclamer, méchant gabier de quat' sous ?

J'y exposai mon cas, comme quoi, à mon avis, que je ne me trouvais rien à me reprocher, vu que j'étais, sans me vanter un matelot de premier numéro, que j'avais toujours rossé les Ingliches et les Prussmiches, et donné la charité aux pauvres, enfin que j'avais toujours respecté la religion, même que je ne manquais jamais dans les fêtes, quand c'est que je me trouvais à terre, de porter la bannière de la sainte Vierge dans les processions.

Le bon Dieu consulta l'ange.

— C'est y point des menteries tout ça ?

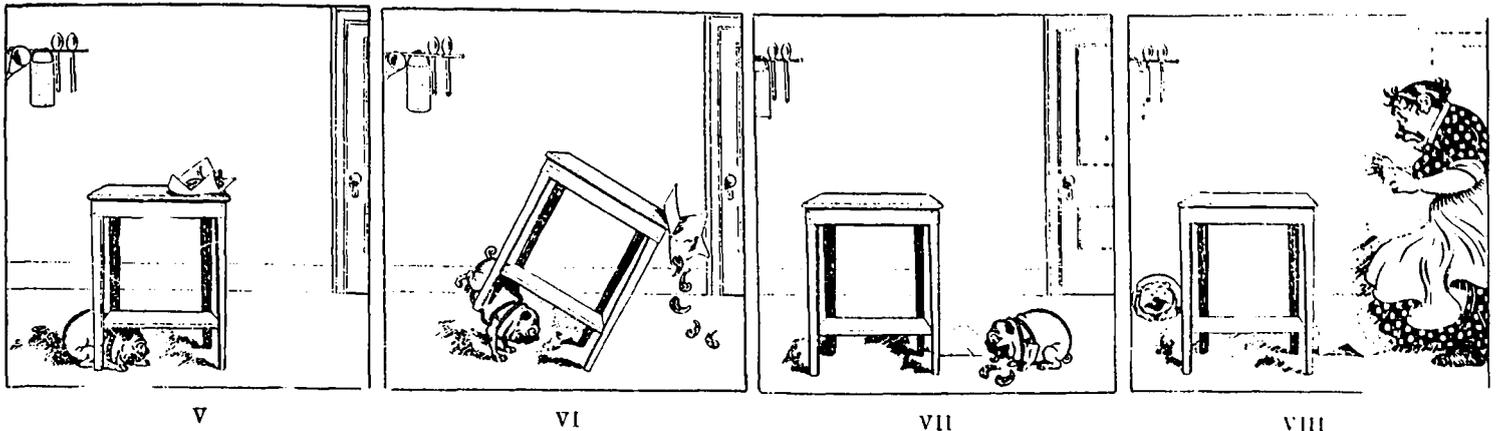
EXCEPTION A LA RÈGLE



Bob (déclamant). — C'est un tavé de note pauvre natue humaine, Sambo. Plus li en a, plus li veut en avoi.

Sambo (pensif). — Je ne sais pas si ce que tu dis il est vai, mais pas en Cou de Police, toujours !

N'INSULTEZ PAS LES ANIMAUX — (Suite et fin)



V
... Eureka, comme disait Archimède. Je l'ai positivement trouvé. Si je ne puis sauter sur la table, je puis passer dessous, hein ? ...

VI
... C'est en s'aidant que l'on parvient en ce monde. Je crois que ça y est, mou ami Carlo...

VII
... Je puis dire que je fais là un vrai repas d'anniversaire. J'ai toujours en un faible pour les côtelettes de mouton et je mange tout, jusqu'aux os.

VIII
(Cinq minutes après.) Brigitte. — Pour l'amour du ciel ! Il faut que quelqu'un se soit introduit ici et ait pris mes côtelettes ! Jamais ce chien n'a pu sauter sur la table. Et Carlo, bien sûr, n'aurait pu le faire !

L'ange fit signe que non. Mais le diable se mit à crier :
— Il a abandonné sa femme ! il a abandonné sa femme !
Du coup, le bon Dieu se gratta la barbe.
— Fichtre, fichtre, si c'est vrai que t'as abandonné ta femme, c'est grave.
— D'abord, et d'une, que j'dis, nous n'avons pas été mariés devant M. l'maire.

— Ça, ça n'est pas une raison. — Après ?
— Et de deuss : vous ne l'avez donc jamais vue ? qu'elle est noire, sauf vot' respect, comme une culasse de chaudron ! ...
Pour lorrss, le Père Éternel partit d'un grand éclat de rire, puis y mo tapa sur l'épaule.

— Ce sacristi de Muthurin ! y pas moyen de lui résister ! ... Allons, saint Pierre, ouvre-z-y la porte, et que ça finisse !

— Ah ! mais non, que dit le diable en s'avançant, c'est réglé, c'est jugé, cet homme-là m'appartient !

— Soit ! que fit le bon Dieu en me reluquant avec un œil en coulisse. Je t'autorise à l'emporter, — mais je l'autorise aussi à se défendre ! — Ainsi, mes amis, au plus fort la poche, et allez-y !

Vous parlez, si j'étais content ! On sait sa bosque et son chausson, et on a de la bicette ou on n'en a pas ? ... Une, deuss ! zou ! — j'y fonce dessus, et, avant qu'il ait eu le temps de se rendre compte d'où vient le vent, j'y croche dans les cornes, j'y fiche un renforcement dans le creux de l'estomac, et, bigaille de bigaille ! v'là que j'commence à y rincer le gaillard d'arrière, et rince que je te rince, — que c'était pire que dans un bateau à laver !

Y gigotait, le diable ! — y a pas d'erreur, et y geignait ! et y braillait ! et pus qu'y braillait, pus que j'y fourbissait le tableau... — Ah ! nom de nom ! j'y allais de bon cœur ! — une giboulée, quoi !

— Grâce ! grâce ! — qu'il finit par gémir, à la fins des fins.
— Allons, fais-y grâce, que dit le Père Éternel, qui s'en avait démoli les mandibules à force de rire, et l'ange, et saint Pierre aussi, le diable a son compte, la cause est entendue...

Ah ! ah ! c'est le diable qui en faisait un œil de rancune, en s'astiquant le bas de l'échine, le failli chien !

Pour moi, avant d'entrer dans le Paradis, j'ai demandé la permission de venir une couple d'heures vous tenir compagnie : le bon Dieu, qui était de belle humeur, a fait pour vot' serviteur une exception à la consigne, et me voici...

Il poussa un profond soupir.
— Ah ! si tant seulement on avait là-haut de la goutte et du tabac ! Mais c'est pas tout ça... Allons, monsieur, il faut nous séparer !... Choquons nos verres pour la dernière fois... A vot' santé, et à nous revoir, — le plus tard possible, par exemple ! — C'est le bien que je vous souhaite, comme dit not' recteur. — Ainsi soit-il ? ...

Quand je me réveillai, l'âtre était froid, les cierges presque entièrement consumés, et leur leur mourante promenait des taches livides et de grandes ombres sur le visage du défunt.

Je m'approchai de lui, et en contemplant cette humble déponille, en songeant à tout ce qui disparaissait avec elle de bravoure, d'insouciance et de gaieté, je ne pus m'empêcher de pleurer.

Pauvre oher vieux ! ...

MAXIME AUDOUIN.

CHOSSES ET AUTRES

Dans un restaurant à la mode, on a comme habité un vieux marquis, épave du règne de Louis-Philippe, très brave homme, mais qui a la manie de bêcher à tout propos le temps où nous sommes.

Un soir, à dîner, au moment du dessert, on lui apporte sur une assiette de Sèvres une très belle pêche de Montreuil. Mais lui, plein de dédain et presque courroucé, de dire tout haut :

— Garçon, dans ma jeunesse, les pêches étaient plus grosses qu'elles ne le sont à présent. On voit bien que la nature s'affaiblit de jour en jour.

Et un voisin de dire tout bas :

— Sur ce pied-là, les pêches du temps d'Adam devaient être grosses comme des citrouilles.

Dans un café où vont les gens de lettres de troisième ordre, on parlait d'un journaliste qui n'a jamais que des nouvelles à la main :

— Ce coquin là a-t-il de l'esprit ! disait-on.

— Oui, il a réellement l'esprit d'un recueil de bons mots.

Sous l'empire, un personnage du jour, pris de peur, certain soir sonnait en criant :

— Fermez les portes ! Il y a un voleur ici !

Et ses gens de lui dire, après maintes recherches en tous sens :

— Monsieur le duc peut être assuré qu'il n'y a que lui dans la chambre.

Z..., spéculateur, a fait fortune à la Bourse ; après quoi, il s'est acheté un château aux environs de Paris avec un parc.

Ce ne sont partout que rochers, cascades, temples grecs ou romains.

On faisait contempler à Mlle Augustine Brohan une de ces merveilles.
— Que vous semble de cette rivière courant dans l'herbe ? criait le nouveau châtelain, sur le bord d'un ruisseaulet.

— Mais ce n'est pas mal, vraiment ! Ça ressemble à une rivière comme deux petites gouttes d'eau.

ARAGLPIK.

SA MALADIE

Le malade.— Enfin, docteur, pourquoi ne traitez-vous ?

Le docteur.— Pour porto de mémoire. Vous me devez un compte de 550 00 depuis deux ans.

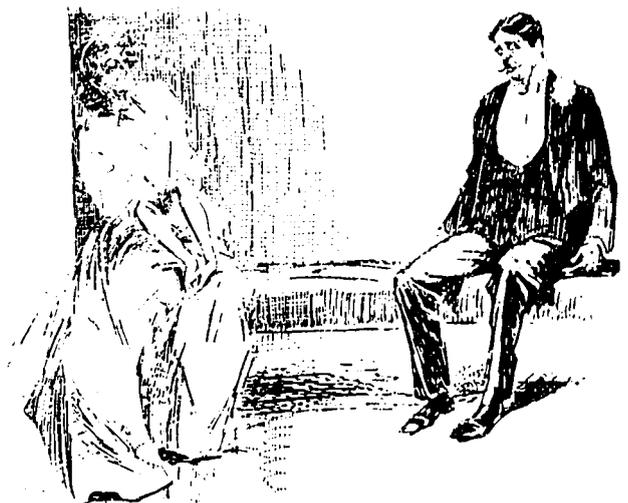
CONTRE TOUTES RÉGLES ANATOMIQUES

La petite Lucienne (qui achève de manger une orange depourvue de pépins). — Oh ! maman, viens donc voir ça ! Une orange qui est venue au monde sans os.

RÉCOMPENSE

La papa.— Si tu es sage, Toto, je t'emmènerai demain voir l'enterrement du propriétaire.

TRISTES EFFETS DE LA BOISSON



Mlle Vieuchidon.— Avez-vous donc oublié, Georges, que vous m'avez demandé en mariage, hier soir, et que papa vous a accordé ma main.
Georges (comme s'il relevait d'un chute de 300 pieds). — Ah ! ... c'est réglé. Je jure de ne plus jamais prendre un verre de boisson, dussé-je vivre cent ans.

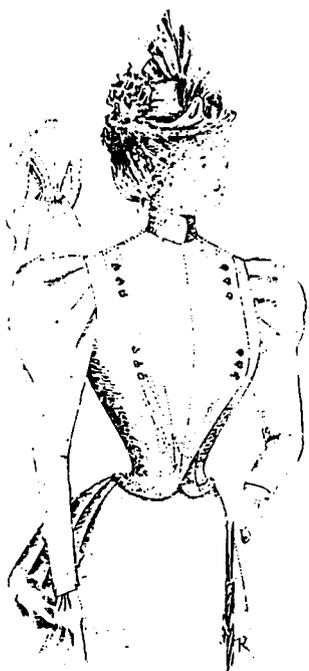
MODES PARISIENNES



COSTUME DE VILLE. — Robe en sergo bleu "mer". Jupe ronde taillée d'une seule pièce, avec fond de jupe ordinaire en taffetas ou polonaise. Corsage d'une coupe avantageuse composé d'une doublure de soie blanche recouverte de dentelle crème froncée à l'encolure devant et dans le dos, boléro arrondi garni de passementerie de soie noire, tour de taille en satin remontant sur le devant et retenu par un bouton de strass, col en satin, collerette en dentelle, manches à coude garnies de passementerie et d'un volant de dentelle. Doublure de corsage ajustée, fermée au milieu du devant. Matériaux : 6½ verges de sergo, 1 verge de dentelle, 5½ verges de dentelle.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)



No 241. Corsage Tailleur pour Dame.



No 277. Corsage de Dame avec devant formant blouse.

No 211. — Ce corsage est fait en drap couleur castor assorti à la robe et garni sur le devant de bretelles de même étoffe, piquées de chaque côté avec deux rangs de piqures, des petits boutons, par groupes de trois, formant garniture. La fermeture est sur le côté gauche, et il y a une couture sur le milieu de la poitrine. Ce corsage doit être très ajusté, avec le

nombre ordinaire de coutures et deux pinces de chaque côté du devant. Les manches sont à deux coutures, très ajustées sur les bras avec le haut plissé creux. Un col droit tient le cou très serré.

Pour faire ce vêtement il faut 2½ verges ou 41 pouces de largeur pour une personne de moyenne grandeur.

Le patron se fait de 32 à 42 mesure de poitrine.

No 277. — Cette blouse est faite pour l'intérieur de la maison ; le dos est uni et le tout peut se faire en soie ou laine, le patron présenté ici est en "nun's veiling". L'empiècement est en soie blanche, semé de pois vert olive ; la doublure ajustée, se ferme au milieu de la poitrine. L'empiècement et le devant se réunissent à la couture de l'épaule droite et s'agrafent sur l'épaule gauche et en dessous du corsage qui est garni d'une dentelle châli, de couleur crème, posée sur le bord. Le devant se retourne de façon à former de petits revers, et le côté gauche s'agrafe invisiblement. Les manches sont à deux coutures et légèrement froncées à l'épaule qui est recouverte d'une épaulette de velour vert, terminée par une petite dentelle semblable à la précédente. La manche est longue et se retourne par le bas pour former poignet en velours semblable. Le col et la ceinture peuvent être faits en velours ou comme le montre notre gravure, en satin de même couleur. On ne peut imaginer une plus jolie blouse d'intérieur surtout si elle est portée avec une jupe de même étoffe.

2½ verges en 40 pouces de largeur, avec ¾ de verge de soie pour faire un corsage, ¼ de verge de velours est nécessaire pour les poignets, revers et épaulettes, ½ de satin pour la ceinture et le col.

Le patron No 277 est coupé pour les grandeurs de 32, 34, 36, 38 et 40.

CLARA LLOYD.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 39 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

UN HOMME PRUDENT

Madame — Auguste ! Auguste ! Réveille-toi, il y a un voleur en bas !
Monsieur (à moitié endormi). — Voilà... voilà... ma chère... (il enfle sa culotte, ses souliers et sort vivement).

Un quart d'heure de silence.

Madame (très inquiète). — Auguste... Auguste... Où es-tu donc (silence).
Mon Dieu, il lui sera arrivé malheur ! Auguste... Auguste...

Voix lointaine descendant du grenier. — Que me veux-tu, je suis ici.

Madame. — Mais que peux-tu donc faire là-haut ?

La voix lointaine. — Mais ne m'as-tu pas dit que le voleur était en bas ?

COMMENT IL S'EN EST SAUVÉ

Bouleau. — Votre femme ne vous a-t-elle jamais demandé d'aller faire, pour elle, quelque commission dans les magasins ?

Rouleau. — Pas depuis la semaine dernière. Elle m'avait chargé de lui réassortir une pièce de ruban chez Carsley, alors je lui ai demandé si elle l'avait acheté de la jolie fille à tête friée qui se tient au comptoir près de la porte, et elle m'a dit de ne pas m'en occuper, qu'elle irait elle-même.

AMOUREUX DE LA SYMÉTRIE

Poilras adore la symétrie en toute chose. Hier, il rencontre un malheureux auquel il manquait un bras :

— A votre place, mon ami, lui dit-il, je me ferais couper l'autre ; je vous assure que cela choquerait beaucoup moins la vue.

DEVINETTE



Cette jeune dame attend. Un beau soigneur attend également, le voyez-vous ?

TRIO DE PROVERBES

L'oubli guérit l'injure.
 x
 Petit pot, bon ongaont.
 x
 Or ne souffre taches.
 SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

L'EAU CAMPHRÉE

Le camphre n'est pas seulement la base de la méthode Raspail, il peut aussi être utilisé en horticulture.

L'eau camphrée stimule la végétation et tonifie les plantes malades.

Elle suffit d'arroser les jardins suspendus, qui font la joie des amateurs, avec de l'eau chargée de camphre, pour voir les plantes anémiées reprendre une vie nouvelle.

Nous conseillons aussi de placer les bouquets dans de l'eau camphrée, ils garderont plus longtemps leur fraîcheur.

B. DE S.

Bibliographie (1)

Notre collaborateur Baudoïn de Flandre vient de faire paraître une petite et luxueuse plaquette de vers, — "La Consolatrice" — qu'il a dédiée à "Françoise", la sympathique chroniqueuse de la Patrie.

"La Consolatrice", c'est un dialogue à l'allure superbe, d'une splendide envolée, entre le poète et la muse qui console les douleurs de son cœur de vingt ans. Il y a là dedans des vers, rappelant les bonnes productions de Leconte de Lisle, de la manière duquel l'auteur semble procéder.

Baudoïn de Flandre, nos lecteurs ne l'ont certes pas oublié, a publié dans le SAMEDI de nombreuses pièces de vers, toutes frappées au bon coin et dont la rime fort riche ainsi que la facture puissante ont attiré l'attention des connaisseurs.

Dans "La Consolatrice", l'auteur nous présente un poème touchant, très vécu et où l'heureux tour de l'expression le dispute à l'harmonie qui, du premier au dernier vers, découle librement. Nous félicitons sincèrement Baudoïn de Flandre tout en espérant bien qu'il ne s'arrêtera pas à la publication de cette seule pièce et, qu'avant longtemps il réunira en un recueil ses œuvres, déjà nombreuses.

Qu'il continue à sacrifier, pour le plus grand plaisir des délicats, sur l'autel de "la déesse".

Dont le cœur idéal, à l'amour tout puissant. Fait goûter le bonheur dans l'immortelle [ivresse].
 L. P.

Lu sur la pancarte d'un diorama, à une fête de banlieue :

"Reproduction exacte des événements les plus historiques de notre histoire."

La marquise complimente Boireau sur sa fille.

—C'est vrai, dit Boireau, elle est d'une prévenance... ainsi, quand je sors, elle m'accompagne toujours dans l'escalier et me crie par dessus la rampe: "Prends bien garde de te casser la gueule, mon petit père!"

VARIÉTÉS

UN ANIMAL QUI NE BOIT PAS

Diro qu'il ne boit pas du tout serait un peu exagéré; mais enfin il reste couramment des mois et des mois sans rien absorber de liquide. Il s'agit de la souris des Montagnes Rocheuses qui vit dans des plaines arides, à une distance énorme du moindre marécage, et dans une région où la pluie est un phénomène extraordinaire. Au reste on a expérimenté la résistance à la soif de la souris ordinaire et l'on a constaté que trois mois et demi passés en cage sans une goutte d'eau ne nuisent nullement ni à son appétit ni à sa santé.

UN CARILLON A TUBES SONORES

Un carillon est une rareté en France, en dehors de la Flandre tout au moins: celui de Levallois-Perret, dans la banlieue de Paris, présente encore cette particularité d'être formé non pas de cloches ordinaires, mais de tubes sonores. Ces tubes, sous un poids très réduit et avec une dépense relativement minime, donnent exactement les mêmes sons que des cloches qui représenteraient un poids énorme et coûteraient fort cher. De plus, dans un accord de tubes, toutes les notes portent à la même distance, ce qui est loin de se présenter pour des cloches.

Le chroniqueur scientifique d'un journal belge, parlant de l'ingéniosité des animaux, cite le fait suivant, qui lui a été affirmé par un officier de marine.

Les crabes de Java vivent surtout dans des trous, sur les bords de la mer. Les singes ont du goût, paraît-il pour les crabes. Quand la faim les aiguillonne, on les voit se livrer à un exercice bizarre.

L'animal s'approche de la retraite du crabe et glisse délicatement sa queue dans le trou. Le crabe, encore plus gourmand que le singe, se précipite sur l'appendice caudal.

Le singe fait la grimace, car il est solidement pincé par le crustacé. Aussitôt qu'il sent sa queue bien saisie, il la retire brusquement et avec elle le crabe. Il fait tourner queue et crabe au point de lancer le crustacé sur le sol avec violence. La carapace se brise et le singe n'a plus qu'à extraire la chair.

Au salon :
 Deux bonnes amies bavardent en examinant surtout les toilettes.
 —A propos, il me semblait que le peintre un tel devait faire le portrait de la petite comtesse de Z...
 —C'est inutile: Elle se peint elle-même.



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épicerie.

Mme Joséphine Mainville dit Déchène

Malade depuis cinq ans, elle endurait d'atroces douleurs, pendant trois longs mois elle est clouée sur son lit de souffrances

Six Médecins impuissants à la guérir. Les Pilules Rouges du Dr Coderre seules l'ont sauvée. Aujourd'hui elle est Forte, Grasse et Heureuse de vivre

Mme Mainville avec des milliers d'autres femmes proclame les Pilules Rouges du Dr Coderre le meilleur remède de l'univers pour les maladies des femmes



MME JOSÉPHINE MAINVILLE

De toutes les déceptions faites en médecine pendant ce grand âge de progrès, rien n'a fait autant pour soulager les femmes souffrantes que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous sommes certains qu'il n'y a pas une seule famille où la puissance de guérison des Pilules Rouges du Dr Coderre ayant été mises à l'essai, ne soient sorties triomphantes de l'épreuve. C'est un grand remède et les guérisons quasi miraculeuses que les Pilules Rouges du Dr Coderre font tous les jours sont vraiment étonnantes. Lisez bien attentivement le témoignage que nous envoie Mme Mainville, de son heureuse guérison. Elle dit: "Je suis née à Trois-Rivières, et je demeure à Montréal depuis 22 ans, et réside actuellement rue Monette. Depuis 5 ans, la vie était devenue pour moi un long et douloureux martyre, je souffrais continuellement de maux de tête, de débilité générale, de douleurs dans le dos, et dans les reins, j'avais toujours les pieds et les mains froids. Je n'avais pas d'appétit et je digérais très mal; ce qui me causait surtout un plus grand souffrance, était une maladie de matrice provenant du grand nombre d'enfants que j'avais eus. Ma maladie empira tellement et je devins si faible et si malade que je fus forcée de prendre le lit. Pendant 3 longs mois j'ai souffert d'atroces douleurs. J'eus les soins de six bons médecins et aucun d'eux ne me donna le moindre soulagement. J'étais rendue à désirer la mort, remède suprême de toutes les souffrances. Un jour, je vis sur les journaux la guérison d'une personne dont la maladie était semblable à la mienne. Cela me donna un peu de courage et de suite je me procurai les Pilules Rouges du Dr Coderre et commençai à les prendre suivant la direction. Au bout de quelques semaines je sentis un grand soulagement. Alors, remplie de courage, je continuai à les prendre et maintenant je jouis d'une santé parfaite, je ne saurais exprimer trop hautement ma reconnaissance pour les Pilules Rouges du Dr Coderre qui m'ont sauvé la vie.

Je me ferai un plaisir et un devoir de les recommander chaque fois que j'en aurai l'occasion."
 Mme J. Mainville dit Déchène, rue Monette, Montréal.
 Les adresses que nous publions sont toujours sages des pilules Rouges du Dr Coderre. N'oubliez pas de consulter notre éminent médecin spécialiste de grande expérience pour les maladies particulières aux femmes. Donnez lui une description complète de tout ce qui vous a fait souffrir, ne lui cachez rien, avec pleine confiance en lui. Il vous répondra en vous donnant de sages avis. Il ne vous en contentera rien et tout sera gardé dans le plus grand secret. Adressez: Département Medical, boîte 296, Montréal. Médecin vous des contrefaçons. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois de 30 Pilules Rouges chaque année autrement. Si vous ne pouvez vous les procurer chez votre marchand, écrivez nous en envoyant 50c en timbres pour une boîte ou \$2.00 par lettre enregistrée ou mandat poste pour 6 boîtes, et vous recevrez par le retour de la maille, les Pilules Rouges du Dr Coderre qui guérissent toutes les femmes malades. Avec soin de nous donner en écrivant votre nom et votre adresse au complet afin d'éviter tout retard dans l'envoi.

A l'adresse: **Cie Chimique Franco-Américaine,**
 Département Medical,
 Boîte Postale 296, MONTREAL, QUÉBEC

CHANGEMENT D'ADRESSE

Au restaurant.
 —Gardez tenez, voilà un cheveu dans mes épinards.
 Le garçon. —Comment! encore un? J'en ai déjà enlevé deux en venant vous servir.

A la chambrée:
 —Dumanet, dit le sergent, que l'astiquage de vos chaussures est dégouttant!
 —J'y ai pourtant mis du cirage, sergent.
 —Alors que vous avez de mauvais cirage.
 —Sergent, je n'suis pas dedans.
 —Que si, Dumanet, que vous y êtes dedans... et pour deux jours, encore.

SON MÉRITE
 Il coûte peu, le *Bacon Rhumai*, 25c. la bouteille, il est agréable à prendre, soulage de suite et guérit rapidement les rhumes obstinés.
 H..., qui est très paresseux, disait: —Je prends mon courage à deux mains. Eh! alors, avec quelle main puis-je travailler?

(1) "La Consolatrice", 1 volume, 10 centimes, chez Leprohon, rue Notre-Dame, No. 10, Montréal.

CHEVAUX PUR SANG Votre cheval aura certainement besoin, ce printemps, d'une médecine, et rien n'est si efficace que la Poudre de Condition du Dr Harvey (Dr. Harvey's Condition Powder). Elle rend l'appétit, fait croître un poil fin, purifie le sang, détruit les vers, et rend à un cheval toute sa vigueur et double sa valeur.

En vente partout, 25c., ou un paquet plein grandeur envoyé comme échantillon sur réception du prix.

The Harvey Medicine Co., 421 rue St-Paul, Montréal.

Le Vert... est à la mode

faites de votre robe de l'année dernière une robe neuve et à la mode en la teintant avec les

TEINTURES 'MAGNETIQUES'

Vert Clair. Vert. Vert Foncé.

Comme toutes les autres des teintures 'MAGNETIQUES', ces nuances donnent une couleur permanente et laissent à l'étoffe toute sa souplesse.

Quand vous désirez le meilleur effet dans la teinture, servez-vous des teintures 'MAGNETIQUES'.

En vente partout. Paquet pleine grandeur, aucune couleur, envoyé comme échantillon sur réception du prix, 10c.

HARVEY MEDICINE CO., 421 rue St-Paul, Montréal.

S'il est sage, Liébé aura un petit frère pour le jour de Pâques : on le lui a promis.

Hier, Bôbé s'introduisait dans la cuisine et, apercevant sa mère qui, à l'aide d'un fort couteau, coupait un chou :

— Oh ! maman, prends garde !... si tu allais faire du mal à mon p'tit frère !

Un rapin montmartrois au brocanteur du coin :

— Je vous apporte une vraie actualité... pour faire pendant au combat de nègres pendant la nuit.

Et il exhibe avec un beau gesto une toile immaculée.

Le marchand écarquillant les yeux :

— Qu'est ce que ça représente ?

— Le député musulman, vu de dos, se rendant à la chambre par un temps de neige !

SUR L'OCEAN

Aussi bon que sur terre, le *Baume Rhumal* est un spécifique précieux contre les rhumes. Partout 25c. 66

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Public toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusteurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromos-illustrations, de cartes de Cartier, Lafontaine, Morin, etc., arachés et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL, Administrateur.

UNE RÉPLIQUE

— Il ne faut pas pleurer, mon petit ami, tu serais très laid plus tard, quand tu seras grand.

— Alors, t'as donc bien pleuré, toi, dis, quand tu étais petit ?

On parlait d'un mari qui vient de jeter sa femme par la fenêtre.

— C'est le fait d'un mari tendre et avisé, remarque X...

— Sans doute, il n'a pas voulu que l'on puisse dire qu'il a mis sa femme à la porte.

Une bande de pochards fait irruption dans un petit café de la place Velpeau où deux boutiquiers du quartier font paisiblement une partie de dominos.

— Vous allez boire avec nous, dit l'un des pochards... Nous allons trinquer, vieux frères ! car vous êtes nos frères...

— Je crois que vous êtes plutôt nocceurs...

Gontran est en train de négocier un mariage d'argent qui le remettra un peu à flot.

— Eh Lien ! demande un ami, où cela en est-il ?

— Oh ! c'est terminé, l'affaire est dans le sac.

— Tu veux dire que le sac est dans l'affaire.

HEUREUX DENOUEMENT D'UN INCIDENT PATHÉTIQUE

DEUX SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

Une mère aimante auprès du lit de son enfant et dont la douleur faisait pitié, car elle se trouvait devant un cas déclaré désespéré. Nuit et jour, les soins constants de la mère anxieuse ne pouvaient calmer des souffrances d'heure en heure plus aiguës.

Ceci est une des scènes. Maintenant, à l'autre.

Un enfant de sept ans, robuste, plein de santé, exubérant de vie, danse et saute à l'école où il est le premier parmi les plus intelligents comme le premier au jeu.

À côté, une mère reconnaissante remercie avec des larmes de bonheur, ce qui est la cause de sa joie.

Si vous voulez connaître les particularités de ces deux scènes réelles, lisez avec soin le rapport et déposition assorties qui suivent :

Je, Nellie Guy, femme de Robert Guy, porteur de lettres, résident sur l'avenue Brant, dans la ville de Hamilton, déclare solennellement que mon fils Willie, âgé de sept ans, a été guéri d'un rhumatisme inflammatoire en faisant usage du "Rheumatism Kootenay Cure".

Les premiers symptômes de cette terrible maladie sont apparus en septembre dernier et, depuis ce temps, ils ont augmenté graduellement jusqu'à ce que ses jambes deviennent si enflées qu'il ne pouvait plus poser les pieds sur le plancher et que le moindre attouchement sur les parties malades lui causait une extrême douleur. Son appétit avait cessé, et il devint si faible que nous avions la crainte de le perdre à chaque instant. Les différents traitements soit internes, soit externes, furent essayés sans succès et il tomba si bas que son aspect faisait pitié. A peu près en ce temps-là, le "Rheumatism Kootenay Cure" me fut recommandé. Mon mari acheta une bouteille de ce remède, de M. M. A. Hamilton & Co., et nous lui en fîmes prendre. A la fin de la première semaine nous remarquâmes un mieux sensible et aujourd'hui, après en avoir pris trois bouteilles, ses rhumatismes ont complètement disparu. Il est revenu à la santé et à la vigueur, et cela à un tel point, qu'aujourd'hui il fréquente l'école régulièrement. Je n'ai pas l'ombre d'un doute que c'est le "Kootenay" qui l'a guéri et je prend plaisir de recommander ce remède à tous ceux souffrant des rhumatismes.

Assermenté devant moi.

W. FRED. WALKER,

Notaire public, 2 avril 1896.

(Signé) DAME NELLIE GUY.

Le "Kootenay Cure" guérit parcellément les jeunes et les vieux, et personne ne devrait souffrir aujourd'hui du rhumatisme.

Si vous ne pouvez obtenir ce remède de votre pharmacien, demandez-le directement de la S. S. *Rheumatism Kootenay Medicine Co., Limited*, Hamilton, Ont.

Prix \$1.00 la bouteille, 6 bouteilles pour \$5.00. Il n'y a pas de substitut pour le "Kootenay Cure".

Livre d'attestation envoyé gratuitement sur demande.

Les "Pillules Kootenay" contenant le nouvel ingrédient sont une guérison certaine pour les Maux de tête, la Bile et la Constipation.

Prix 25c. envoyées à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. E. MCGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Un farouche libre-penseur vient de se marier à l'église. Un de ses amis le gourmande à ce sujet.

— Que veux-tu ? répondit-il, c'est ma femme qui m'y a mené.

Puis avec énergie :

— Ah ! si j'avais été seul !

Une veuve sollicite un bureau de tabac.

— Quels sont vos titres ? lui demande-t-on.

Et la brave femme avec émotion :

— Mon pauvre mari fumait beaucoup.

A la recherche d'un logement.

Un concierge veut faire voir un "superbe" cinquième, avec balcon...

— C'est un peu haut, objecte le visiteur.

— Mais il y a l'ascenseur, réplique le pipelet.

— Oh ! l'ascenseur ! ça sert surtout à faire monter... les loyers !

Un trafiquant véreux, un juif à l'em-pereur.

Dit : "Arrobissez-moi... — Je ne puis.

[Sur ton compte

Il court des bruits fâcheux... — Sire,

[une simple erreur.

— Erreur ne fait pas comte.

Une enseigna de perruquier, en province :

A la chevelure d'Ab. — Salon de Coiffure.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désiront, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 520 Powers' Block, Rochester N. Y.

**LA SOCIÉTÉ
DES ECOLES GRATUITES
DES ENFANTS PAUVRES, ETC.**

A transporté ses bureaux au
No 80 Rue St-Laurent, 1er étage.
Distribution d'objets d'art tous les
soirs à 8.30 hrs P. M.

FRANCŒUR & RACICOT

Fabricants et Importateurs de...
Chapelliers et Manchonniers

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE
MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Ags.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Pour détails voir page 22.
Prêtère d'artre très listblement.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 3 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Entre apprentis cyclistes :

— Eh bien, fais-tu des progrès ?

— Oh ! oui.

— Tu commences à t'en tenir d'aplomb ?

— Pas encore, mais je tombe presque sans me faire mal !

Calino est à la fois enchanté et surpris que la reine Victoria vienne passer quelques semaines dans le midi de la France.

Il demandait timidement à ce sujet :
— Il n'y a donc pas de Midi, en Angleterre ?

A la chambre des députés :
— C'est un député du Nord, ce Dron ?
— Evidemment, dit Clovis Hugues... S'il était de Marseille, il s'appellerait Dron de l'Air !

NAGEZ ! NAGEZ !

Pas de meilleures accommodations, pas de meilleur eau dans tout l'univers. Justement la bonne température pour prendre un plongeon et une nage rafraîchissante.

Douche et Nage - - - - - 25c
Enfants - - - - - 15c

Serviettes et Contingés de bain gratis

Tout près DIVERS. Le lundi matin et le mercredi après midi

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Petites définitions :

Fard. — Pot aux roses.

Diplomate. — Personnage qui souvent serait plus habile, s'il n'était pas aussi malin.

Complaisance. — Un moyen terme entre l'indifférence et le dédain.

BOUÏ DE FLIRT

Lui. — Ce que vous avez dû en rencontrer, madame, de ces cavaliers qui se battent les flancs pour chercher une sottise ?

Elle. — Hélas ! monsieur, quand il y en a tant qui trouvent ça sans effort !

Au café du Musée :

— Votre chien vient de me mordre la jambe, Monsieur, et m'a arraché un morceau de mon pantalon.

— Eh ! Monsieur, si vous lui aviez donné tout de suite un morceau de sucre, cela ne serait pas arrivé...

COMBIEN LE REGRETTENT

De n'avoir pas pris du Baume Rhumal dès les premiers signes d'affection de la gorge et des poumons.

Le Remède

Le remède du printemps, contient le nouvel ingrédient et est perfectionné par des procédés électriques appelés à révolutionner la science médicale dans tout l'univers. Kootenay guérit toute maladie des reins et, très souvent, le rhumatisme.

Kootenay

IL GUERIT
LA DYSPEPSIE,
LE MAL DE TÊTE,
LA BILE.

Et toutes les formes du mauvais sang, depuis l'éruption d'un simple bouton jusqu'à la plus mauvaise plaque scrofuleuse. Nous détonnons le Canada de produire un cas d'eczéma que le Kootenay ne guérira pas.

Pour le Printemps

S. S. Ryckman Medicine Co., Hamilton, O.

En vente chez B. E. McGILL, pharmacien, 224 rue Notre-Dame, Montréal.

Au village :

Joseph et Augustine sont fiancés et vont à l'église pour se confesser, Joseph sort le premier du confessionnal, Augustine s'empresse de s'y agenouiller.

— Faites-moi votre confession, lui dit le prêtre.

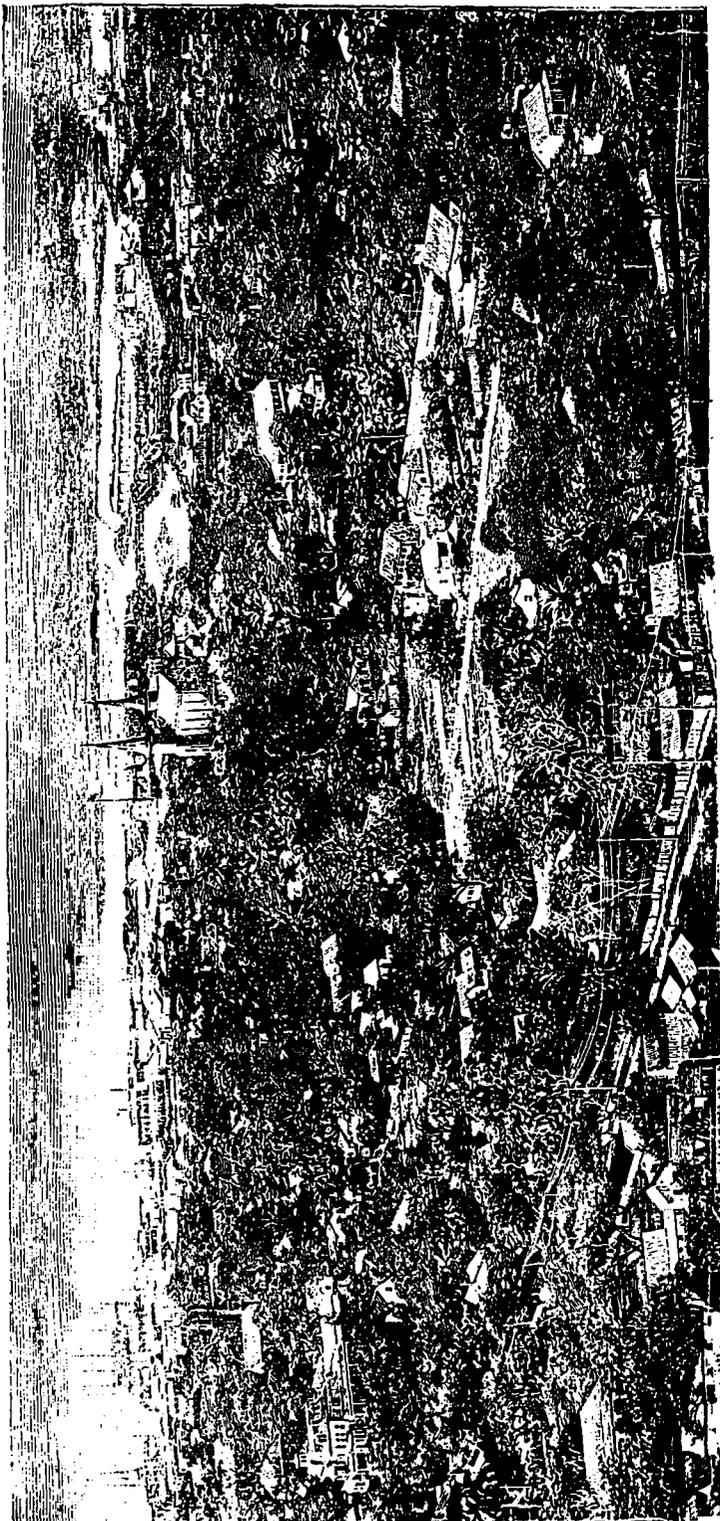
Augustine rougissant jusqu'au bout des oreilles :

— Oh ! c'est tout à fait la même que celle de Joseph !

— Lui, spirituel ! Un imbécile qui s'écoute parler, pas plus.

— Ah ! il mange son fonds !

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 130



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme A. Anmond, Mme Branette, Mlle A. Aubertin, Mlle Grégoire, Mlle M. Jobin, Mlle M. Ramillat, J. E. Contellier, S. Malo & fils, A. Sincennes, M. Turcotte, O. Warnault (Montréal), Mme P. Morissette (Granby, Q.), A. Mallette (Howick, Q.), Mlle E. Savard (Hull, Q.), Dr J. A. A. Lefebvre (Joliette, Q.), B. Roy (La. Mégantic, Q.), Mme A. Grenier (Ottawa, Q.), W. Deschamps (Québec, Q.), A. Boivin (St. Aubrois), Jeanne Lortie, Q., D. J. Gaudet (St. Anne de Sabrevois), Mlle L. Lefebvre (St. Théodore, Q.), Mlle E. Baist, St. Tit, Q., P. Michel (Victoriaville, Q.), Mlle S. Trotter (Auburn, Me.), A. Rouzier, C. Guimond, J. Fournier (Berlin, N. H.), E. Desrosiers (Brunswick, Me.), Mlle D. Maréchal (Coches, N. Y.), Mme M. Loranger (Epping, N. H.), E. Cloutier, J. D. Thibault, E. Boucher (Fall River, Mass.), A. Couture (Haverhill, Mass.), J. Goulet (Holyoke, Mass.),

Mlle M. St. Hilaire (Lawton, Me.), Mme C. H. Boisvert, A. Champagne, A. Langevin, P. Page (Lowell, Mass.), H. F. Châte (Lynn, Mass.), Mme Jacques (Manchester, N. H.), A. Ouellet (New Auburn, Me.), L. de Cartera (Lunenburg, N. S.), C. A. Ryan, A. W. White (Northville, Mich.), Mme E. Ballou (West Manchester, N. H.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : J. D. Roy (La. Mégantic, Q.), A. Langevin (Lowell, Mass.), Mlle E. Savard (Hull, Q.), D. J. Gaudet (St. Anne de Sabrevois, Q.), C. Guimond, Berlin, N. H.)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Troubles de Cuisine évités . . .

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

POELE DU MONTREAL GAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manie jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de frottement, ne fait ni sulet, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales envoyez franco de port.

PRIX: No 8, \$16; No 9, \$25

Le poêle à gaz est le plus sûr, le plus économique, le plus agréable et le plus sûr. Il n'a pas besoin de frottement, ne fait ni sulet, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales envoyez franco de port.

Le poêle à gaz est le plus sûr, le plus économique, le plus agréable et le plus sûr. Il n'a pas besoin de frottement, ne fait ni sulet, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales envoyez franco de port.

The Montreal Gas Co'y
111 rue St. Jacques,
MONTREAL

LES
CIGARES et
CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Un homme à la jambe de bois entre dans un débit de vins au moment où le patron est en train de transvaser une barrique dans un énorme baquet.

Tout d'un coup, cet homme met sa jambe de bois dans le baquet et l'agite.

Et comme le marchand de vins le regarde avec deux yeux stupéfaits :

— N'ayez pas peur ! — suggère l'homme en montrant sa jambe postiche, — elle est en vrai bois... de campêche !

Le petit Chose a résolu de se ranger, de devenir sérieux. Et, pour commencer, il a établi le total minutieux de ses dettes, qui s'élèvent à 115,017 fr. 35.

— Que comptes-tu faire à cet égard ? lui demande un camarade.

— Payer tout de suite les 17 fr. 35 et prendre des arrangements pour le reste,

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrothérapie et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Le jeune Romuald a des caprices, surtout à table. Par exemple, il manifeste à l'égard du veau une aversion toute particulière.

— Tu vas en manger, lui disait sa mère l'autre soir, ou bien j'appelle l'ogro.

— C'est ça, manan, appelle-le... il le mangera, lui.

The Promotive of Arts
Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux
ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle
TOUS

Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ
AUX
ENFANTS
SIROP
DU
DR CODERRE

PILULES
DE
Noix Longues
(Composées)
De McGALE

POUR
GUERISON
CERTAINE
DE TOUTES
Affections
bilieuses,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Le sergent, d'un ton terrible, au soldat Chaquau :

— Chaquau, je vous colle deux jours pour avoir perpétré dans le rang un juron incompatible d'avec le respect dû à vos chefs et tout au plus excusable dans la société de civils !...

Dans un grand magasin de nouveautés de la rue Nationale. Une dame s'adresse à un employé :

— Les tissus transparents... à quel rayon, s'il vous plaît ?

— Je crois que c'est au rayon X, Madame...

Un pharmacien, de naturel très enthousiaste, voit entrer dans sa boutique un Monsieur qui bégaye horriblement :

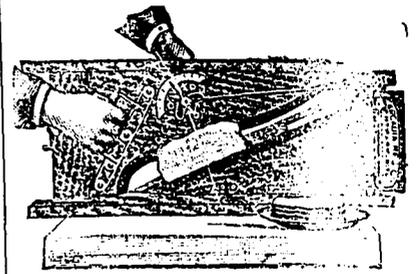
— Je voudrais, dit-il, du si... si... sirop d'ip... ip... ip...

— Hourra ! s'écrie le pharmacien.

Examen d'histoire.

— Que savez vous de Philippe le Bel ?

— C'est un roi de France qui a inventé le fusil qui porte son nom !



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc.

RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de... importés directement des manufactures et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincailleur
6 Rue St-Laurent.

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

ET Meurte de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Deux jeunes femmes parlent de leurs maris.

— Alors, tu crois que ton mari ne t'aime plus ?

— Sans doute, quand il m'embrasse maintenant, il ne m'enlève même plus ma poudre de riz.

Lu dans un des derniers numéros de la " Vie indo-chinoise :

" Bizarre coïncidence.

" Lors du départ de la troupe théâtrale pour Haïphong, l'observatoire des Bambous a signalé le passage d'un vol de grues.

" Le poste optique de Hung yen a télégraphié qu'une troupe d'oies venait de passer le fleuve."

Casse-tête Chinois du "Samedi"— No 132



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, UN CARRE PARFAIT.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adresser sous enveloppe fermée et affranchie à " Sphinx " journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 1 juin, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

" Curling Cigar, " fait à la main valant 10c pour 5c.